PARIS MATCH

NUMÉRO HOMMAGE
64 PAGES

Brigitte BARDOT
LÉGENDAIRE

Nº4001 DU 30 DÉCEMBRE 2025 AU 7 JANVIER 2026. FRANCE MÉTROPOLITAINE : 4,00 € / AND : 4,90 € / BEL : 4,40 € / CAN : 10,95 $CAN / CH : 6,50 CHF / D : 6,20 € / DOM : 5,60 € / ESP : 5,20 € / GR : 6,30€ / ITA : 5,30 € / LUX : 4,40 € / MAR : 54 MAD / NC A : 1230 XPF / NC S : 530 XPF / NL : 6,70 € / PORT. CONT. : 5,10 € / TUN : 9,9 TND. PHOTO GHISLAIN DUSSART/GAMMA-RAPHO

www.parismatch.com
M 02533 - 4001 - F: 4,00 €

generation
renault
portes ouvertes 15-19 janv[1]

NOUVELLE RENAULT CLIO

1 000 KM D'AUTONOMIE[2]
FULL HYBRID E-TECH 160 CH SANS RECHARGE
29 SYSTÈMES AVANCÉS D'AIDE À LA CONDUITE[3]
JUSQU'À 80% DE CONDUITE ÉLECTRIQUE EN VILLE[4]
GOOGLE[5] INTÉGRÉ ET PLUS DE 100 APPS DISPONIBLES

découvrir

disponible en essence TCe 115 ch et prochainement en version GPL Eco-G 120 ch auto(6)

(1) ouverture 18/01/26 selon autorisation. (2) jusqu'à 1000 km avec un plein d'essence.* (3) selon version. assistant éco conduite prédictive disponible courant 2026. (4) résultats essais internes utilisant la phase urbaine du worldwide harmonized light vehicles test cycle. % du temps de trajet, selon conditions de roulage effectives. (5) en option selon version. toutes les marques Google sont la propriété de Google LLC. (6) printemps 2026. **consommations mixtes min/max (l/100 km)*: 3,9/5,2. émissions co_2 min/max (g/km)*: 89/118. *selon données wltp.** Renault s.a.s. rcs nanterre 780 129 987.

Renault recommande Castrol

renault.fr

au quotidien, prenez les transports en commun #SeDéplacerMoinsPolluer

LA SEMAINE DE PARIS MATCH

L'ENTRETIEN

6 Jim Jarmusch et Charlotte Rampling
Parents mode d'emploi

CULTURE

10 Cinéma. John C. Reilly
Dandy cool

12 Fanta Kebe, Shirel Nataf
Sœurs de cœur

14 Livres. La critique de Marie-Laure Delorme

16 **PERSONNALITÉS**

17 **ROYAL**

16 **POUVOIRS**

UN ROMAN D'AMITIÉ

Shirel Nataf et Fanta Kebe, les copines de la série adolescente « Tu préfères » (Arte.tv), ont grandi et incarnent les animatrices d'une colonie perdue dans la Drôme dans « Ma frère », avec Amel Bent. L'un des meilleurs films français de ce début d'année. (Page 12)

Crédits photo : P.4 : M. Indjic. P.6 à P.9 : M. Zazzo, DR. P.10 : V. Capman, DR. P.12 et P.13 : M. Indjic, DR. P.14 : DR, O. Roller.

PARIS MATCH

BOUTIQUE
PHOTOS

OFFREZ
LE SOUVENIR D'UNE ICÔNE

Plus de 500 photos disponibles sur
photos.parismatch.com/series/brigitte-bardot

Scannez pour découvrir

© Jack Garofalo/Paris Match/Scoop

Jim Jarmusch

1953
Naissance le 22 janvier à Cuyahoga Falls dans l'Ohio, aux États-Unis.

1984
Il reçoit la Caméra d'or au Festival de Cannes pour « Stranger Than Paradise ».

2005
Remporte le Grand Prix du Festival de Cannes avec « Broken Flowers ».

2010
Devient membre du groupe de rock Sqürl.

2022
Joue dans la série américaine « What We Do in the Shadows ».

Charlotte Rampling

1946
Naissance le 5 février à Sturmer, au Royaume-Uni.

1974
Sa carrière prend une dimension internationale avec « Portier de nuit ».

1985
« Max mon amour » fait scandale à Cannes.

2001
Reçoit un César d'honneur.

2021
Joue dans « Dune ».

JIM JARMUSCH & CHARLOTTE RAMPLING

PARENTS MODE D'EMPLOI

Elle est l'une des héroïnes de « Father Mother Sister Brother », le nouveau film du cinéaste américain. Nous les avons réunis pour une conversation à deux voix.

Interview Benjamin Locoge / Photos Mathieu Zazzo

Il est tel qu'on l'imagine. À 72 ans, Jim Jarmusch porte toujours lunettes et veste noires, artifices qu'il arborait fièrement dès les années 1980 sur les tapis rouges des plus grands festivals de cinéma. En septembre dernier, c'est la Mostra de Venise qui couronnait « Father Mother Sister Brother », son quatorzième long-métrage. Alors que les cinéphiles auraient aimé un palmarès politique, le réalisateur remportait le Lion d'or avec un film doux-amer en trois chapitres distincts, interrogeant chacun le sens de la famille. Comme toujours, l'Américain a écrit des partitions sur mesure pour chacun de ses comédiens, Tom Waits, Adam Driver, Cate Blanchett ou encore Vicky Krieps. Mais pour le rôle de la mère, auteure à succès à la froideur effrayante, Jarmusch ne savait pas vers qui se tourner. Jusqu'au jour où le nom de Charlotte Rampling lui est apparu, comme dans un songe. Alors au moment d'assurer la promotion, le cinéaste a accepté l'idée d'un dialogue croisé avec la comédienne de 79 ans. Cette dernière intègre avec un bonheur certain la grande famille du cinéma de Jim Jarmusch. Une reconnaissance mutuelle bienvenue.

Paris Match. Quelle mère aviez-vous en tête en écrivant ce film ?

Charlotte Rampling. Oh ! C'est une jolie histoire, parce qu'il n'en avait pas !

Jim Jarmusch. En général, j'ai des comédiens en tête quand je démarre un scénario. C'est donc pour Tom Waits ou pour Cate Blanchett que j'ai écrit leurs rôles dans "Father Mother Sister Brother". Mais pour celui de la mère, je n'avais pas d'idée. Je n'arrivais pas à visualiser qui pourrait l'incarner. Et puis, d'un coup, bam ! Charlotte Rampling a surgi et mon puzzle s'est complété. La manière dont elle s'est imposée à moi reste magique et mystérieuse. Et c'est une merveilleuse épiphanie. [SUITE PAGE 8]

C.R. Je n'étais pas au courant de cette histoire ! Je peux te poser une question ?

J.J. Bien sûr.

C.R. Te souviens-tu quand tu m'as appelée ? Je t'ai demandé comment tu travaillais, comment une telle histoire naissait. Et tu m'as dit : "Je ne sais pas. Les éléments m'apparaissent, je les porte en moi, je les triture dans ma tête et je me mets à écrire." Donc tu n'avais eu aucune autre actrice en tête pendant cette phase ?

J.J. [Il sourit.] J'avais évidemment une liste d'actrices mais aucune d'entre elles n'était disponible… Je te taquine ! Je n'ai vraiment sollicité personne d'autre. En revanche, le rôle de Cate [Blanchett] était celui que j'avais imaginé pour Vicky [Krieps]. Mais Cate m'a fait remarquer qu'elle était encore la méchante et qu'elle préférait jouer la binoclarde un peu paumée. Je te jure que je ne sais pas comment j'ai pensé à toi.

C.R. Tu n'as pas à te justifier, Jim ! Maintenant que j'ai tourné avec toi, j'ai compris quelle était ta manière de travailler. Et c'est ce qui séduit tous les acteurs qui tournent avec toi, ils aiment ta manière de faire des films, si peu formatée. Ton approche du cinéma est très authentique. Ce qui compte pour toi, c'est ce que tu vas ressentir sur le plateau, comment les idées vont émerger à ce moment-là.

Jim, êtes-vous d'accord avec Charlotte sur votre façon de travailler ?

J.J. Cela reste très mystérieux pour moi parce que tout s'entrelace, et je ne peux pas vraiment disséquer la façon dont tous les éléments s'imbriquent. Je fais confiance à mon intuition plus qu'à mon analyse.

C.R. Je vais vous raconter ce qui m'a déconcertée. Le premier jour de tournage se déroulait dans une magnifique maison dans la banlieue de Dublin. Jim arrive avec son assistant, son producteur, et je lui demande où il va mettre la caméra, comment il voit la scène évoluer… Mais il n'en a aucune idée ! Il attend simplement que quelque chose se passe. Parfois ce sont nous, les acteurs, qui suggérons des pistes.

Jim, qu'attendez-vous de vos comédiens et comédiennes ?

J.J. Une collaboration, un échange. Ils ouvrent des voies que je referme ou pas. Ils portent le projet. Pour être précis, je ne suis pas celui qui arrive sans plan de tournage. Je suis celui qui arrive avec et je le jette une fois sur le plateau. Parce que je ne tiens pas à suivre une formule écrite bien à l'avance. C'est la meilleure manière d'avoir quelque chose de vivant sur un plateau et d'accueillir l'inattendu.

Cela peut être déconcertant pour eux…

J.J. Probablement. Je ne fais pas non plus de play-back parce que je veux que l'on soit tous dans l'instant présent. Quand on tourne, je ne veux pas être en train de penser à ma lessive. Je veux être pleinement dans l'observation de ce qui se joue. Si, dès qu'une scène est terminée, tout le monde s'éparpille, alors on commence à douter, à remettre en question ce qu'on vient de jouer.

Comment définiriez-vous la relation entre la mère et ses filles ? Est-ce qu'il est question d'amour ici ?

C.R. Quelle terrible question…

J.J. Oui, vraiment. Nous sommes cernés… [Il sourit.]

C.R. Comment une mère pourrait-elle ne pas ressentir de l'amour pour ses filles ? Est-il seulement possible de ne pas aimer ses enfants ?

Mais le film pose cette question.

C.R. Mon personnage accepte ses filles comme elles sont ! Avec leurs défauts. Et c'est la plus grande preuve d'amour. À un moment, le personnage de Vicky Krieps arrive chez la mère que j'incarne, avant sa sœur. Elle est assise dans un fauteuil et sort des banalités. Sa mère l'observe sans qu'elle s'en rende compte. Et dans ce regard, il y a de l'amour. Elle se dit : "Voilà ma fille, elle me ment, mais je l'aime." Aimer ses enfants, c'est aussi comprendre qu'ils seront probablement très différents de vous. Mais vous ferez toujours en sorte de "faire famille". Dans le film, la mère exorcise ses problèmes en parlant avec sa psychothérapeute, car c'est le seul moyen qu'elle a trouvé pour être sûre de voir ses filles ensemble au moins une fois par an. Cela permet à leur relation de rester civilisée. Elles sont assez intelligentes pour savoir que si vous commencez à ressentir de la culpabilité, d'un côté comme de l'autre, c'est le début de la violence. Et l'on se quitte en faisant claquer les portes. Elles s'épargnent ce genre de drames. Jim réussit à montrer que l'on peut éviter de se déchirer au sein d'une même famille.

« Father Mother Sister Brother », sortie le 7 janvier.

Vicky Krieps, Cate Blanchett et Charlotte Rampling.

Jim, souscrivez-vous à cette lecture ?

C.R. Je ne sais pas si Jim a vraiment envie qu'on dissèque son film, mais il révèle un mécanisme qui rassure et empêche les cris et les conflits qui arrivent souvent après une réaction négative. Car, au fond, c'est en famille que nous pouvons être le plus cruel. "Father Mother Sister Brother" nous montre une manière de la préserver à n'importe quel prix.

J.J. Je peux revenir sur une question ? Après avoir eu l'accord de Charlotte, il me restait à trouver les titres des livres que son personnage avait écrits. Et ils me sont venus en m'endormant, plusieurs

« Ce qui compte dans ma relation avec ma fille, c'est qu'elle sache que je la soutiendrai toujours et qu'elle peut tout me raconter »
Jim Jarmusch

« Ton approche du cinéma séduit tous les acteurs, elle est déconcertante et si peu formatée »
Charlotte Rampling

nuits de suite. Heureusement, j'ai toujours un petit carnet à côté de moi. J'avais ces idées un peu ridicules, "Les limites de l'amour" ou "Des lilas dans la neige". Ils me sont apparus alors que j'étais à moitié conscient, de manière assez drôle.

C.R. Ce sont ces détails qui me permettent de faire mon métier. Ces éléments aident à ajouter des nuances, comme des filtres. Je me suis vue écrire ces histoires à l'eau de rose, racontées avec romantisme…

Jim, pourquoi ce film arrive à ce moment de votre vie ?

J.J. Je ne sais pas très bien. Jusqu'ici aucun de mes films ne parlait de la famille. J'ai quitté les miens à 17 ans pour créer ma propre famille, ma tribu, en choisissant mes propres amis. Je suis très proche de mon frère et de ma sœur, et il n'y a jamais eu d'animosité entre moi et mes parents – aujourd'hui décédés. Je crois que c'était l'amour pur entre nous, on se comprenait, on savait d'où venaient les défauts des uns et des autres. Donc je ne saurais vous dire ce qui m'a mené à "Father Mother Sister Brother"… [Il marque un temps.] Mais je pense aussi que nous sommes tous abîmés par nos parents… Je ne voudrais pas que mon projet soit vu comme une analyse de la famille dysfonctionnelle. Je souhaitais juste observer ces gens, sans jugement, et montrer que j'ai de l'empathie pour leurs maladresses.

Il n'y a aucune réminiscence de ce que vous avez vécu ?

J.J. Des réminiscences, non. Mais des échos, peut-être… Une fois le film terminé, j'ai compris à quel point les parents cachaient des choses à leurs propres enfants. Et c'est sans doute ça le sens profond de ce projet : si on le fait, c'est avant tout pour les protéger.

C.R. La génération actuelle peut nous reprocher – Jim et moi sommes finalement assez proches en âge – de ne pas leur avoir tout raconté. Mais je crois que le non-dit est essentiel. Pour moi, c'est une forme de respect et de protection. Nos progénitures n'ont pas besoin de tout savoir. Et si elles finissent par découvrir qu'on leur a caché des choses, je ne suis pas convaincue qu'il faille tout expliquer…

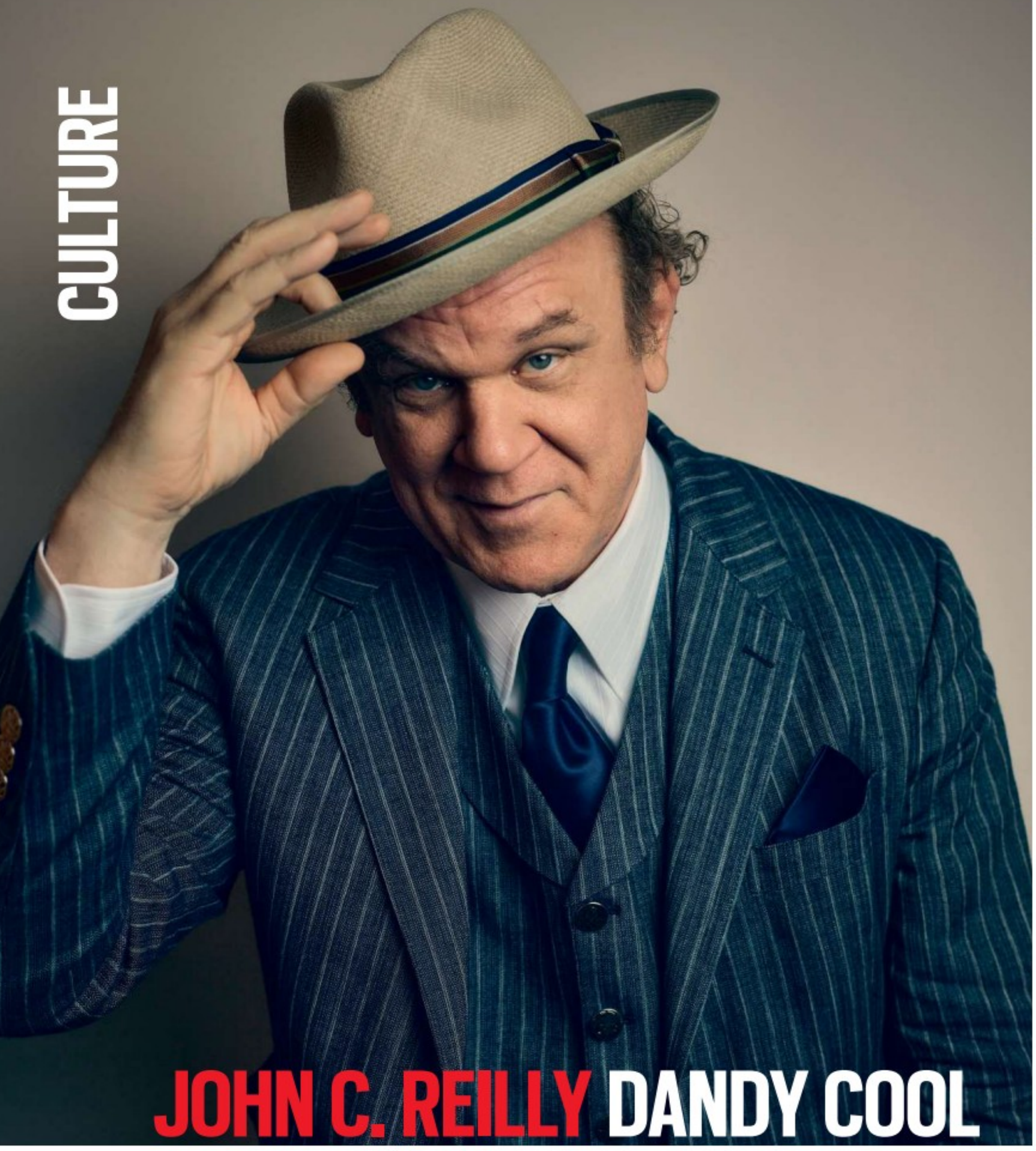
J.J. Moi, j'ai une fille de 20 ans, Josephine, avec qui j'essaye d'être très ouvert. Je veux qu'elle ait une confiance totale en moi. Que si elle rencontre des problèmes avec les autorités, elle soit sûre que je serai là pour elle. Parce que je l'aime, qu'elle est ma fille et que je suis son père. Et si elle fait de mauvais choix, je ne la jugerai pas, je l'aiderai. Je lui ai dit récemment : "Tu sais, moi, j'ai foiré ma vie. Toi aussi, tu peux rater la tienne…" Elle a rigolé, mais au moins elle sait qu'elle peut tout me raconter. Et ça, c'est quelque chose que mon propre père m'a transmis. Il n'y a rien dont on ne puisse pas parler…

Pourquoi dites-vous avoir raté votre vie ?

J.J. J'ai fait mes propres erreurs. Mais ne comptez pas sur moi pour vous les révéler aujourd'hui ! [Il sourit.]

C.R. C'est pourtant le jour, non ? Tu viens de nous faire l'analyse de quelqu'un qui a vraiment compris ce que cela signifie d'être parent.

J.J. Je suis devenu père tardivement. Si j'avais eu ma fille plus jeune, je me serais peut-être confronté aux erreurs que mon père a commises. Mais il est trop tard pour le savoir désormais. **Interview Benjamin Locoge**



JOHN C. REILLY DANDY COOL

L'acteur impressionne dans le néowestern « Pile ou face », face à Nadia Tereszkiewicz. Rencontre.

Par Fabrice Leclerc / Photo Vincent Capman

De Paul Thomas Anderson à Martin Scorsese, des «Gardiens de la Galaxie» à Jacques Audiard ou Terrence Malick, John C. Reilly a une filmographie en forme d'annuaire du cinéma. Avec son visage poupin et son regard tendre, si immédiatement reconnaissables, il est le second rôle par excellence, passant de la comédie au drame, du film d'auteur au blockbuster avec la même bonhomie. «C'est un rare luxe pour un acteur, nous expliquait-il en mai dernier à Cannes, où il présentait "Pile ou face". Les choses ont fait que j'ai pu quasiment tout jouer, faire rire ou pleurer, avec des metteurs en scène qui m'ont fait confiance. Je le sais, je suis une "gueule", comme on dit, mais ça s'arrête là. Tant qu'un acteur ne révèle pas qui il est, le public peut l'imaginer dans plein de registres différents.»

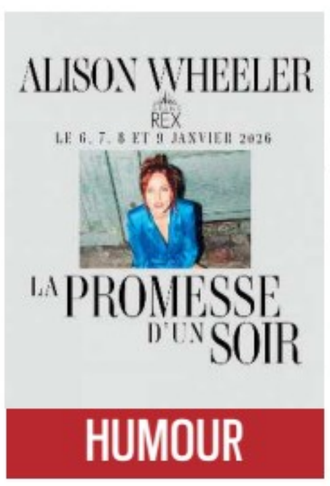
CINÉMA

Il le prouve encore avec ce western italo-américain totalement déjanté, réalisé par le brillant duo italien de «La légende du roi crabe», Alessio Rigo de Righi et Matteo Zoppis. Rosa, jeune femme au caractère bien trempé (jouée par Nadia Tereszkiewicz, toujours aussi formidable), tue son vieux mari pour fuir avec son amant, très beau et très lâche. Ces «Bonnie and Clyde» sont poursuivis par Buffalo Bill (incarné par John C. Reilly), qui présente alors son spectacle itinérant en Europe. Son jeu préféré? Le pile ou face… Sur ce terrain parfait pour les acteurs, Reilly s'en donne à cœur joie, exubérant et violent, minable mais solaire. «Quand j'étais petit, aux États-Unis, Buffalo Bill était une légende, poursuit le comédien. Moi, je l'imaginais presque comme un super-héros. Puis j'ai découvert sa vraie vie: son père abolitionniste, sa mère suffragette, son spectacle, le "Wild West Show", où il fantasmait une Amérique triomphante. Comme un artiste de cirque…»

Chanteur à ses heures, il a sorti un album cette année

« Pile ou face », en salle le 7 janvier.

John C. Reilly, chanteur à ses heures, a sorti cette année un album folk et blues, s'inventant un nouveau personnage, Mister Romantic, qu'il promène sur scène avec ses comparses du groupe John Reilly & Friends. Mister Romantic, voilà un double qui va parfaitement bien à l'acteur fraîchement sexagénaire, habillé comme un milord. Il est la douceur incarnée, même avec ce physique imposant qu'il déplie comme un gymnaste. Ce corps loin des canons hollywoodiens, il l'a pourtant imposé avec talent. Dès ses premiers pas au cinéma, il tape dans l'œil de Brian De Palma alors qu'il n'est que figurant sur le tournage d'«Outrages». Un comédien s'étant fait porter pâle, le metteur en scène demande à Reilly de le remplacer. Sa carrière est lancée. Et ne va jamais s'arrêter. Il devient un fidèle de Paul Thomas Anderson («Boogie Nights», «Magnolia»), Scorsese l'appelle et le rappelle («Gangs of New York» et «Aviator»). Mais cet Irlandais d'origine garde un œil sur le cinéma européen, et notamment français. Sa rencontre avec Thomas Bidegain sur «Les cowboys» le portera jusqu'à Jacques Audiard pour «Les frères Sisters». Un western, évidemment. «Je me rends compte que ceux avec qui j'aime travailler sont des penseurs indépendants», conclut-il. Car la demi-heure allouée est déjà terminée. John C. Reilly se lève, réajuste son gilet de costume parfaitement taillé, remet son chapeau. Un dernier conseil avant de partir: «Bien s'habiller, c'est se faire du bien. Et si tu te sens bien, tu rends le monde plus beau…» Un peu comme au cinéma.



HUMOUR

ALISON WHEELER LA DER DES DERS

Elle n'imaginait pas que l'aventure durerait si longtemps. Mais – promis, juré – c'est la dernière fois qu'Alison Wheeler joue son spectacle « La promesse d'un soir », à Paris, au Grand Rex. Dans ce premier seule en scène, la jeune femme dévoile avec une sincérité désarmante les hauts et les bas de sa vie amoureuse et intime, utilisant chansons et vidéos pour appuyer son propos. Derrière les vannes et les blagues, elle dresse le portrait d'une trentenaire pas toujours à l'aise dans son époque, mais tellement lucide sur l'humanité. **Benjamin Locoge**

Du 6 au 9 janvier à Paris (Grand Rex).

ŠKODA

Conçues pour tout.
Même conduire.

Pensez à covoiturer **#SeDéplacerMoinsPolluer**

De g. à dr. : Shirel Nataf, Amel Bent et Fanta Kebe.

SŒURS DE CŒUR

Fanta Kebe et Shirel Nataf explosent, aux côtés d'Amel Bent, dans « Ma frère », une comédie sociale magistrale, loin des clichés sur la jeunesse actuelle.

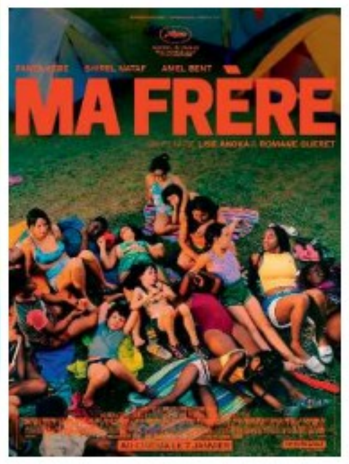
Par Fabrice Leclerc / Photo Matias Indjic

Vingt-deux ans toutes les deux. L'une est solaire et toujours à l'heure, l'autre plus mature et toujours un peu en retard. Depuis les bancs de l'école primaire, l'histoire d'amitié entre Fanta Kebe et Shirel Nataf perdure. Jusqu'à se vivre devant une caméra, presque par hasard. Avec en point d'orgue «Ma frère», second long-métrage, après «Les pires», de Romane Gueret et Lise Akoka. Soyons clairs : «Ma frère», sélectionné au dernier Festival de Cannes, est le meilleur film français de ce début d'année. Une fausse suite à la websérie «Tu préfères» (diffusée sur Arte.tv), où les réalisatrices filmaient déjà les deux copines. À les observer parler, rebondir, finir les phrases de l'autre, on comprend qu'il y a dans ce binôme une évidence de vie, de gouaille et d'insouciance qui recouvre une certaine gravité. Et une fine analyse de leur monde. Shirel se lance : «Le film évoque des sujets que l'on traverse, que la société traverse. Pour montrer que les jeunes peuvent être incroyables. On a plein de ressources. On n'est pas tous des délinquants.» Le film parle de l'insouciance de l'enfance, de parentalité toxique, des questions de genre ou de classe sociale. Avec la grande qualité d'éviter les poncifs et les leçons de morale d'un tel sujet au cinéma.

Fanta et Shirel incarnent deux animatrices d'une colo, perdue dans la Drôme, entourées d'enfants qui sont là autant pour l'expérience que pour les vacances. «J'ai retrouvé un rôle que je connaissais déjà, puisqu'il s'inspire de "Tu préfères", renchérit Fanta. Mais on a dû travailler dur. Tout était très écrit, il y a eu très peu d'improvisation, on a répété pendant plusieurs semaines avant le tournage. Et sur le plateau, Lise et Romane n'étaient pas directement face à nous. Elles nous donnaient leurs instructions par oreillette. On n'avait pas leur regard pour se rassurer. Il fallait donc une vraie confiance.» À leurs côtés, elles voient débarquer Amel Bent, qui joue la directrice au grand cœur de cette colo bringuebalante : «On était presque sur nos gardes, racontent-elles de concert. C'est une star, et nous, on n'était rien. Mais elle a été adorable. Et, surtout, on a vu comment, malgré la carrière qu'elle a, elle angoissait quand même lors des prises.»

Peu commun, pour le moins, est le parcours des deux jeunes femmes, qui ne se sont jamais vraiment quittées. En 2017, elles décrochent ensemble des rôles dans «La mélodie», de Rachid Hami,

Les jeunes comédiennes, amies dans la vie, jouent le rôle de deux animatrices de colonie de vacances.



« Ma frère », sortie le 7 janvier.

aux côtés de Kad Merad. Sans aucune envie de cinéma, juste pour le fun. Puis elles croisent Romane Gueret et Lise Akoka, qui décèlent dans ce duo étonnant et détonnant de la matière pour leur websérie alors en cours de développement. «Ma frère» les a même aidées à se rapprocher quand la vie commençait à les séparer. «On a commencé ensemble, on a vécu des joies et des peines ensemble, on a découvert le cinéma ensemble, on est allées à Cannes ensemble», soulignent-elles en martelant en chœur le «ensemble». Et le cinéma, alors, c'était un rêve d'enfance? «Alors là, pas du tout», tranche Shirel. «Je ne savais même pas qu'on pouvait être payé pour faire ça», confirme Fanta. Elles ont appris sur le tas. Quand l'une aime Viola Davis, l'autre apprécie Marina Foïs, mais elles regardent toutes les deux Leïla Bekhti ou Adèle Exarchopoulos avec des étoiles dans les yeux. «C'est hyper inspirant pour nous de voir des femmes comme ça s'imposer», estime Fanta. «Une chose est claire, le cinéma, c'est notre vie désormais», continue Shirel, qui sait déjà qu'elle ne devra pas se cantonner au personnage de grande gueule rayonnante qu'elle joue pourtant à merveille. Elle a tourné dans «Les filles du ciel», qui sortira en mars, et vient de passer avec succès le casting d'un autre projet. Fanta, elle, se verrait bien dans la peau d'une avocate, d'une femme d'affaires ou dans un film d'action. Mais elle attend la sortie de «Ma frère» pour concrétiser son rêve. On la rassure: les propositions pleuvront rapidement. En attendant, elle s'est mise à l'écriture d'un court-métrage et tenterait bien l'aventure du théâtre. «Et comme il faut bien manger et payer le loyer, je me cherche un boulot alimentaire en ce moment», ajoute-t-elle. La tête dans les étoiles mais les pieds sur terre. Comme quand, pour se payer un burger au fast-food, les copines encore adolescentes faisaient la tournée des voisins de l'immeuble pour vendre des parts de gâteau. Déjà la tchatche, le talent et les idées. La suite, bientôt sur vos écrans. 〓

« Quand Amel Bent est arrivée, on était sur nos gardes. C'est une star, et nous, on n'était rien. Mais elle a été adorable »

CRITIQUE

LA

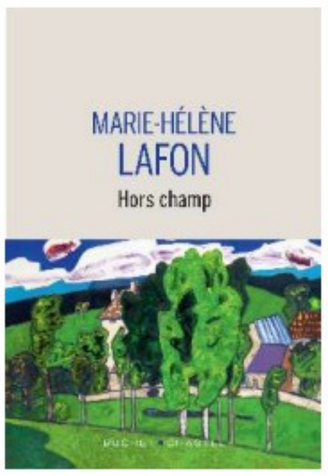
De Marie-Laure Delorme

Père et peur liés. Dans son corps d'enfant, l'anxiété circule comme un train fantôme. Gilles réfléchit à sa liste de péchés, en vue de sa toute première confession. Il ne sait que dire et que taire au prêtre. Doit-il mentionner son envie que son père meure ? La romancière Marie-Hélène Lafon est fille de paysans. L'ancienne professeure de lettres classiques, née en 1962 à Aurillac (Cantal), creuse son sillon littéraire. Dans « Hors champ », on retrouve son Cantal et sa rivière la Santoire, ses mêmes personnages principaux et secondaires, son monde rural palpitant d'austérité et de courage. L'auteure d'« Histoire du fils » (prix Renaudot, 2020) suit un frère (Gilles) et une sœur (Claire) sur cinquante années, à travers plusieurs moments marquants de leurs vies. La romancière alterne les points de vue, à la troisième personne du singulier. Son écriture construit, petit à petit, un mur invisible entre les deux enfants.

Frère et sœur. Claire a onze mois de plus que Gilles. Au cœur de la ferme, où les deux enfants vivent avec leurs parents, la violence du père règne en maître. Colères, coups, méchanceté, folie. Tout le monde endure. Claire part seule, à Paris, poursuivre ses études. À la prérentraite du père, en 1992, Gilles se retrouve, à 29 ans, à la tête de l'exploitation. Un fils, un père, une mère. Un enfermement à trois. Une vie écrasée, embourbée. Une haine dévastatrice. Sa sœur est le témoin impuissant et vigilant de la lente destruction de son frère aimé. Mais il demeure un petit miracle inexplicable. Le temps passe et ne passe pas. Gilles continue à tenir. Il s'évade par les cigarettes, la chaleur du café du coin, les silences. Il échappe aux ravages de l'alcoolisme. Alors, on se pose la question : il tient, mais jusqu'à quand ?

Un univers. Le car du lundi, tôt dans la matinée, pour se rendre au pensionnat ; la présence de la télévision, comme unique fenêtre sur d'autres vies ; les mots fléchés et croisés, mais on ne sait pas bien faire la différence entre les deux. Tout est gouverné par une seule chose : le travail. La ferme, les vaches, le fromage, les machines, les papiers administratifs, les terres. L'équarrisseur tarde à passer et la vache empuantit l'atmosphère. L'ouvrier agricole de la maison, prénommé Félix, connaît une deuxième vie plus apaisée. Après avoir logé dans la ferme à l'étage, il passe ses dernières années dans une maison de retraite. Toute la ferme repose sur les épaules de Gilles. Il est pompier depuis ses 18 ans et connaîtra un amour malheureux à 20 ans. Sa sœur lui répète à plusieurs reprises : « Si un jour tu veux arrêter tout ça, tu peux compter sur moi. » Gilles n'a ni le courage ni la lâcheté de laisser leur mère seule : « Il aurait fallu être quelqu'un d'autre. »

Le style de Marie-Hélène Lafon est taillé dans des bouts de marbre éclatants de noir. L'auteure redonne poésie et dignité aux vies paysannes. Le conflit de loyauté et la question du destin sont au cœur d'« Hors champ ». Claire choisit de partir ; Gilles ne choisit pas de rester. Il y a ce moment fort où la sœur comprend qu'elle n'aura pas le même horizon que son frère. Claire devient professeure, écrivaine. Elle revient régulièrement chez les siens. Son frère de plus en plus prisonnier de la ferme ; ses parents de moins en moins autonomes. Claire veille, aide. Leurs vies à eux hantent sa vie à elle. Le quotidien est dur et rude dans les romans de Marie-Hélène Lafon. D'où vient la lumière ? La beauté de la nature, l'éthique du courage. Le chant du premier coucou porte-bonheur. Quand on l'entend, il faut faire un vœu.



« Hors champ », de Marie-Hélène Lafon, éd. Buchet-Chastel, 176 pages, 19,90 euros.

MARIE-HÉLÈNE LAFON
LE MONDE RURAL

L'auteure d'« Histoire du fils » suit deux enfants de paysans aux destins contraires.

PARIS MATCH

Abonnez-vous pour seulement 55€

55% DE RÉDUCTION

ET RECEVEZ l'étole

Faites-vous plaisir avec une étole qui vous ressemble !

Succombez à sa douceur au touché soie, profitez de sa chaleur inégalée. Avec ses couleurs chics et discrètes, c'est l'accessoire indispensable de cet hiver.

- Matière polyester • Couleurs marron / beige / blanc
- Dimensions 70 x 70 cm.

PRIVILÉGIEZ L'ABONNEMENT PAR INTERNET SUR **www.parismatch.com/etole**

Bulletin d'abonnement

À retourner dès aujourd'hui sous enveloppe SANS AFFRANCHIR à :
PARIS MATCH - Service Abonnements - Libre réponse 85124 - 60647 Chantilly Cedex

Oui, Je m'abonne à Paris Match et je reçois **l'étole**.
Inclus : la version numérique

☐ Je choisi l'offre **6 MOIS - 26 numéros** et je règle en une fois **55€** au lieu de ~~124€~~***. **Je joins mon règlement** par **chèque bancaire** ou **postal** à l'ordre de Paris Match ou **je règle en ligne** par carte bancaire.

☐ Je choisi de régler par **prélèvement 7,90€**** tous les 4 numéros.
Je complète le mandat SEPA ci-dessous ou **en ligne**.

Je règle en ligne (plus sécurisé, plus rapide),
en me connectant sur **www.parismatch.com/etole**
ou **en scannant le QR code ci-contre**

☐ Mme ☐ Mlle ☐ Mr

Nom* :

Prénom* :

N°/Voie* :

Merci d'indiquer votre adresse complète (rue, bâtiment, entrée, étage, lieu dit...)

Cplt d'adresse* :

Code postal* :

Ville* :

Pour suivre la livraison et recevoir mon cadeau, je laisse mon téléphone et mon adresse e-mail

N° Tél* :

Mon e-mail* : @

*Champs obligatoires

☐ J'accepte de recevoir les offres commerciales de l'Éditeur de Paris Match par courrier électronique
☐ J'accepte de recevoir les offres commerciales des partenaires de l'Éditeur de Paris Match par courrier électronique

HFM PMARI4

MANDAT DE PRÉLÈVEMENT SEPA

En signant ce mandat, vous autorisez Paris Match à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte et votre banque à débiter votre compte conformément aux instructions de Paris Match. Vous bénéficiez du droit d'être remboursé par votre banque selon les conditions décrites dans la convention que vous avez passée avec elle. Toute demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de votre compte.

Créancier : PARIS MATCH - 44-48 rue de Châteaudun - 75009 Paris - **ICS : FR 60 ZZZ 89D327**

N'oubliez pas de joindre un relevé d'identité bancaire (RIB)

IDENTIFICATION DU COMPTE BANCAIRE (Numéro d'identification international du compte bancaire)

I B A N

Fait à : Le :

TYPE DE PAIEMENT
PAIEMENT récurrent

En signant ce mandat, j'accepte que par dérogation aux nouvelles normes européennes SEPA, le premier prélèvement soit effectué dans un délai de 5 jours avant sa date d'échéance.

Signature obligatoire

Paris Match est édité par la Société Paris Match, RCS de Paris 922 352 166 - 44-48 rue de Châteaudun - 75009 Paris (tél : 01 87 64 68 10) - TVA FR 75 922 352 166. Offres valables 2 mois, réservées aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles. **Toutes les 4 semaines, pour un minimum de 7 prélèvements. ***Vous pouvez également acquérir séparément chaque exemplaire de Paris Match au prix unitaire de 4€, l'étole au prix de 20€. Après enregistrement du règlement, réception du 1er N° sous 4 semaines maximum et sous 4 à 6 semaines environ, par pli séparé, votre cadeau. L'envoi de votre bulletin vaut prise de connaissance et acceptation des CGV, accessibles sur www.cgv.parismatch.com. Vous disposez d'un droit de rétractation de 14 jours après réception du 1er N° (cf. formulaire de rétractation sur www.retractation.parismatch.com). En cas de litige, vous pouvez saisir le médiateur de la consommation (CMAP, 39 avenue Franklin D.Roosevelt, 75008 Paris au 01 44 95 11 40 ou email : cmap@cmap.fr). Ces données sont destinées à la Société Paris Match et à ses prestataires techniques afin de gérer votre abonnement, et, si vous y consentez, à ses partenaires commerciaux, à des fins de prospection. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la limitation et portabilité de vos données, ainsi qu'au sort de celles-ci après la mort à l'adresse postale ci-dessus. Voir notre Charte données personnelles sur www.parismatch.com/Charte-donnees-personnelles

SI JOSPIN AVAIT GAGNÉ EN 2002...

Réécrivons l'histoire : le Premier ministre réussit à se qualifier à quelques voix près pour le second tour. Il bat ensuite Jacques Chirac. Dernier épisode de notre série de Noël.

Par Jean-Christophe Cambadélis
(ancien premier secrétaire du Parti socialiste)

Le président de la République fait la une de «Time» avec ce titre flatteur : «Jospin, l'embellie française». Voilà qui clôture allégrement une séquence qui a commencé par la divine surprise du 21 avril 2002. Cet épisode, maintes fois conté, relate le «coup de génie» du fin barreur Jean Glavany, directeur de campagne, et de son adjoint, Yves Colmou. Informés par les sondeurs des tendances très défavorables entre le candidat socialiste et Jean-Marie Le Pen aux alentours de 18 heures, ils décident de réunir les éléphants et éléphanteaux dans la «war room» et de lancer l'opération «Restore Hope». Elle consiste à mobiliser les électeurs des villes où le scrutin ne sera clos qu'à 20 heures. Des dizaines de socialistes, mégaphone à la main, arpentent les cités et appellent à descendre voter. «Le Pen va l'emporter !» Ce vote de dernière minute – principalement dans les quartiers populaires – est suivi du suspense jusqu'à tard dans la nuit, où Jospin se qualifie de 7 832 voix, ce qui sera du jamais-vu sous la Ve République.

UCHRONIE

C'est ensuite l'opération «Tempête plurielle», où l'on voit converger vers «l'atelier de campagne», dans le quartier de la Porte-Saint-Martin, tout ce que la France compte de personnalités de gauche, à commencer par Christiane Taubira, dont la candidature a bien failli éliminer le candidat socialiste, une délégation des amis de Jean-Pierre Chevènement, à qui le candidat n'accorde pas un regard, et Olivier Besancenot et Alain Krivine, qui déclarent : «Nous soutenons le militant, pas l'homme politique.» Jean-Marie Le Pen n'appelle pas à voter entre «Chiraspin» ou «Jospirac». Le président sortant est condamné.

Le premier Conseil des ministres présidé par Lionel Jospin fut celui de la méthode. Il commande tout. Et a fini par choisir comme Premier ministre Dominique Strauss-Kahn, au détriment de Bertrand Delanoë. «Les qualités de Strauss – tu en as d'autres – correspondent plus à ce que je veux faire pour la France», lui dit-il. Nous avons pu nous procurer ces fameux «10 commandements pour réussir le changement», énoncés par le président lors de ce Conseil, dont tout le monde parle et que personne n'a lus. Le préambule de ce document écrit à la main par Lionel Jospin revient sur le bilan de la gauche plurielle : «La baisse du chômage (de 12 % à 9 %) et des impôts, les privatisations (télécoms, Air France, aérospatiale), la création de la couverture maladie universelle (CMU), de l'allocation personnalisée d'autonomie (Apa) et des 35 heures.» Cet «en même temps» est un «nouvel équilibre» qui est la marque de la gauche plurielle et nous a permis de nous qualifier sans heurt pour l'euro. Il nous faut maintenant inscrire notre trace.

Ce «chemin», que le document qualifie de «renouveau républicain dans la continuité du Conseil national de la Résistance», est balisé par cinq principes : «restaurer l'esprit de responsabilité, fondement de l'autorité, avec le refus de l'impunité», «une France active», «une France forte», «une France juste» et, enfin, «une France moderne», qui est le véritable mantra jospinien. Ce bloc du changement, maintes fois répété, «l'éducation, la recherche, l'environnement, les nouvelles technologies», censé fonder une «nation d'ingénieurs», est le grand dessein du quinquennat.

Moins connue, l'explication de cet objectif : «La gauche arrivant aux responsabilités a toujours fait rimer modernité, autorité et justice.» Et de conclure : «La période n'est pas prérévolutionnaire, comme le dit la droite, elle est préfasciste […]. Nous avons failli

perdre par notre division. L'unité est nécessaire, mais elle doit être vertébrée par un but praticable et un contre-récit. Il lui faut transcender le débat daté du pays – fiscalité et identité. L'une et l'autre doivent correspondre à un horizon qui ne saurait être celui des intérêts particuliers et des préjugés. Nous avons notre cap : forger en une décennie la première nation d'ingénieurs d'Europe. »

L'ère jospinienne est marquée par de très nombreux discours : le diabète cause nationale, la protection de l'enfance, objectif excellence universitaire, ou encore l'école et la maîtrise du numérique. Celui de DSK devant la représentation nationale pour sa déclaration de politique générale frappe les Français. « Esprit d'équipe » oblige, il faut travailler à plusieurs mains, à la résidence de la Lanterne (à Versailles), entre le président, le Premier ministre, le secrétaire général de l'Élysée, Pierre Moscovici, et les ministres de l'Économie et des Finances, François Hollande, et de l'Éducation nationale et de la Culture, Martine Aubry. Rien n'est divulgué jusqu'au prononcé devant une Assemblée sous le charme de cet exposé sans notes de près de deux heures. Il est une véritable ode à la modernité, ponctuée du fameux « Innover ! Innover ! Innover ! ».

Le Premier ministre applique à la lettre le fameux contre-récit. Il plaide pour le tournant numérique du pays : « La nouvelle frontière d'une France qui est une Californie qui s'ignore, une des premières nations en mathématiques. Il faut penser la réindustrialisation de la France à l'aune de la révolution immatérielle et de ses conséquences. » Ce discours emprunte plus à Schumpeter qu'à Jaurès. Puis il lance la chasse à la rente pour créer de la valeur car, sans cela, « on ne répartit que la misère ». Il termine son propos par des mesures fiscales : une contribution exceptionnelle de tous à la nouvelle France, les plus riches avec une tranche supérieure de l'impôt, les entreprises, les banques, les assurances, une taxe sur les bénéfices, sans oublier ceux qui ne paient pas d'impôts avec une augmentation de la TVA (de 2 points, quand même) et une taxe sur les produits sucrés. « Cela va me coûter », se permet le Premier ministre, notoirement gourmand.

Immédiatement, le volet fiscal pourtant voté par l'Assemblée provoque un tollé. La grève générale des transports est le vrai baptême du feu du quinquennat. Largement initié par le syndicat Sud cherchant à déborder la CFDT, majoritaire dans la profession, le blocage des dépôts de carburant par la frange la plus radicale du mouvement provoque la paralysie du pays. Jospin convoque alors les délégués des ronds-points sous la nef du Grand Palais. L'Élysée exige que la rencontre soit retransmise en direct. Près de 600 chauffeurs routiers font face au gouvernement au grand complet. L'atmosphère est à couper au couteau devant près de 12 millions de Français.

Le président attaque. Son « Nous vous écoutons » sans un mot de plus provoque un flottement chez les grévistes. Plusieurs doigts se lèvent et les interventions tournent en boucle : « Nous sommes doublement taxés, la TVA et la taxe intérieure de consommation sur les produits énergétiques (TICPE) : 20 %, c'est trop ! », « 60 % de taxes sur le prix à la pompe réduit nos salaires et fait les poches des Français ». Le chef de l'État note au stylo chaque intervention pendant près de trois heures, puis déclare, professoral : « J'ai tout noté. Chacun recevra une réponse. » Il se lève, tombe la veste et déclare : « Dans la République, il n'y a pas deux légitimités. Il n'y en a qu'une, celle du peuple souverain qui siège à l'Assemblée nationale. Vous ne partagez pas votre volant pendant que vous conduisez, c'est la même chose pour moi. Je vous respecte mais l'intérêt général oblige un juste effort de tous. Nul ne peut s'y soustraire par quelque moyen que ce soit. Nous ne sommes pas pour autant obtus. Nous vous proposons un compromis : nous différerons de six mois l'application de la mesure à la seule condition de la levée immédiate des barrages. Sinon, la gendarmerie et l'armée vont rétablir l'ordre républicain en levant le blocus. La France ne peut être prise en otage. »

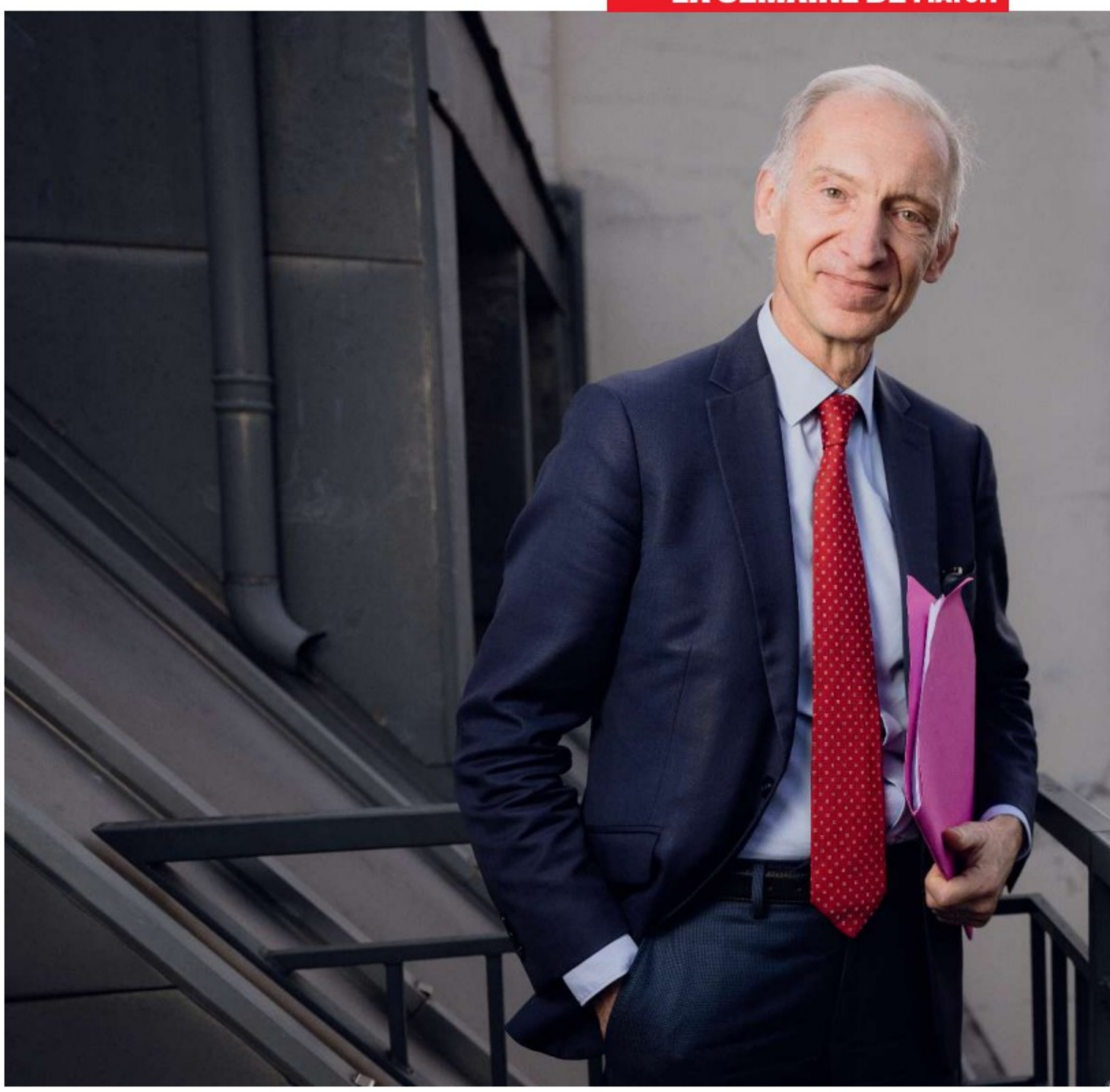
« Vous ne partagez pas votre volant pendant que vous conduisez, c'est la même chose pour moi »

La confusion se fait jour chez les routiers à la suite de cette déclaration présidentielle. Elle produit l'effet escompté : moins de quarante-huit heures après, les barrages sont levés. Jospin fait un bond de 10 points dans les sondages. Le quinquennat est lancé. Quelques semaines plus tard, le chef de l'État réunit le Conseil de défense dès que les premiers bruits de bottes se font entendre dans les propos du président américain, George Bush.

Autour de la table, le Premier ministre, ceux des Affaires étrangères, Laurent Fabius, de la Défense, « le loyal bougon » Henri Emmanuelli, et des Affaires européennes, Marie-Christine Blandin, l'une des deux ministres écologistes avec Dominique Voynet, à la Justice. Après un long exposé de Laurent Fabius sur le risque d'un conflit généralisé avec le Sud, prémices d'une réorganisation du monde, le président fixe la stratégie de la France : « S'opposer sans être isolé ni humilié. » Il insiste : « Barroso, Aznar et Blair sont déjà favorables à la guerre en Irak. Il faut absolument renforcer l'axe avec Schröder et Fischer (ministre des Affaires étrangères allemand). Le chancelier est trop lié à la Russie pour s'engager avec les Américains. Et avec Joschka Fischer, nous avons beaucoup avancé. Il a soutenu notre Schengen de la défense. »

L'allocution du chef de l'État sur le conflit est mal accueillie. Pas assez proaméricaine pour les uns, trop pour les autres. Une campagne se fait jour sur les liens du président avec le monde arabe du temps de son passé de secrétaire national à l'international du PS et son rapport sur le soutien au Front Polisario. Laurent Fabius donnera au Conseil de sécurité une visibilité planétaire à la position de la France : « La solidarité ne se discute pas, la guerre se discute. » Cette position finit par convaincre les Français et est suffisante pour conforter le moment Jospin. Reste à savoir s'il tiendra quatre ans.

Le Premier ministre, Lionel Jospin, et le président, Jacques Chirac, en mars 2002.



ENTRETIEN

NICOLAS BAVEREZ
« TENIR UN DISCOURS DE PUISSANCE SANS EN DISPOSER EST DANGEREUX »

L'essayiste pose un regard clinique sur l'état du pays et pointe ce paradoxe : la France court à la faillite mais regorge d'atouts. Aux politiques de jouer !

Interview Florent Barraco / Photo Ilan Deutsch

Paris Match. En 2003, vous publiez un constat sans appel sur le déclin du pays : "La France qui tombe". Vingt-deux ans après, et si on regarde les douze mois qui se sont écoulés, la France qui tombe est-elle définitivement tombée ?

Nicolas Baverez. La chute de la France s'accélère. Mais elle n'est pas nécessairement définitive. Il n'y a pas de fatalité, simplement des fautes et des renoncements politiques. Le général de Gaulle rappelle dans ses Mémoires que la France est le pays des hauts et des bas vertigineux. L'histoire du XXe siècle lui donne raison. En 2000 comme en 1900, la France est la quatrième puissance du monde. Entre-temps, elle a connu les abîmes de deux guerres mondiales et la descente aux enfers des années 1930 – en 1939, elle reste le seul pays développé dont la production est inférieure à celle de 1929. Mais elle a aussi su produire des phases de brillant redressement : la Belle Époque, les Années folles et bien sûr les Trente Glorieuses. Depuis 1981, la politique de la France, tendue vers la reconstitution de sa puissance, a cédé la place à la politique des Français, avec la distribution de richesses et de droits fictifs, car financés à crédit. Le lent déclin s'est transformé en chute libre au cours du second quinquennat d'Emmanuel Macron.

Les crises se multiplient…

Nous sommes effectivement dans une phase critique, marquée par l'accélération de quatre crises. La crise politique, tout d'abord, qui corrompt nos institutions et paralyse l'État. La Ve République constituait un atout majeur pour notre pays par sa solidité et par la garantie du pouvoir d'action de l'État en toutes circonstances. Aujourd'hui, l'instabilité gouvernementale est pire que sous la IVe République et le système politique s'est installé en apesanteur complète vis-à-vis des réalités de l'économie, de la société, de l'Europe et du monde. Ensuite, la crise financière. La dette publique atteint 3 482 milliards d'euros, soit 117,4 % du PIB. Elle n'est plus soutenable parce que les taux d'intérêt s'élèvent à 3,6 % quand la crise nominale plafonne à 2,5 % et que son service dépassera 100 milliards d'euros dès 2028. Puis, la crise économique avec l'effondrement de l'appareil de production et la fuite massive des talents et des cerveaux, des activités et des capitaux hors du territoire en raison de l'incertitude politique, de la frénésie fiscale et du carcan bureaucratique. Nous faisons, comme régulièrement dans notre histoire, la fortune de nos voisins : la Suisse, la Belgique, l'Italie et même le Royaume-Uni. Enfin, n'oublions pas la crise sociale et l'ensauvagement de la société. Or la violence est une arme de destruction massive de l'économie et de la démocratie.

Le tout dans un contexte géopolitique tendu et très incertain.

La France fait naufrage au pire moment. Le moment où l'histoire accélère et où la mondialisation laisse place à un âge des empires, qui comporte bien des traits communs avec les années 1930. La décision publique est totalement bloquée et l'État conjugue obésité et impuissance à l'heure où les États-Unis, de protecteur, se transforment en prédateur de l'Europe, où la Russie fait peser sur nous une menace existentielle et nous livre une guerre hybride féroce, où la Chine recourt à un dumping systématique pour déverser chez nous le produit de ses formidables surcapacités industrielles, où le Sud nous poursuit d'un ressentiment tenace au nom du passé colonial, qui se traduit notamment par l'expulsion de la France d'Afrique.

Pensez-vous que la présidentielle de 2027 puisse résoudre tous ces problèmes ?

À Paris,
le 10 décembre 2025.

L'élection présidentielle comporte une dimension de leurre, car tout le monde considère qu'elle va apporter une solution magique à la crise française à travers un homme, ou une femme, providentiel. Or ce ne sera très vraisemblablement pas le cas. Au-delà de la présidentielle, les Français sont confrontés à deux questions décisives. La première : est-ce que la classe politique française a encore la volonté et les moyens de régler les problèmes du pays ou a-t-elle capitulé pour s'en remettre à la contrainte des marchés financiers, du FMI et de nos partenaires européens ? La seconde : la France parvient-elle à se moderniser dans le cadre républicain ou passe-t-elle par une phase d'autoritarisme ou de démocratie illibérale ? Le paradoxe, c'est que la France, avec ses pathologies et son interminable déclin qui s'étend sur un demi-siècle, aurait dû être le premier pays à basculer dans le populisme…

En 2016, les Anglais votent le Brexit et les Américains élisent Donald Trump alors que les Français s'apprêtent à choisir Emmanuel Macron, libéral et proeuropéen…

L'élection d'Emmanuel Macron en 2017 est le résultat d'un concours de circonstances, avec l'élimination de François Fillon, et d'un malentendu. Emmanuel Macron s'est présenté comme libéral, réformateur et défenseur de la société civile. Il s'est très vite révélé autoritaire, hypercentralisateur, étatiste et démagogue, jusqu'à mettre l'État en faillite. Je rappelle que 1 200 des 3 500 milliards de dettes publiques ont été contractés depuis 2017.

Il y a eu le Covid et la guerre en Ukraine, avec la crise énergétique !

Sur les 1 200 milliards de dettes supplémentaires, les dépenses liées à la pandémie de Covid représentent 150 milliards d'euros, contre 600 milliards pour les retraites. Surtout, Emmanuel Macron a fait divorcer les mots et les choses, installant la France et les Français dans une bulle spéculative coupée de toute réalité. Le mensonge a été érigé en règle. On vante la réindustrialisation alors qu'il y a plus de fermetures que d'ouvertures de sites industriels. On célèbre le plein-emploi alors que le chômage n'est jamais revenu en dessous de 7 % des actifs et remonte vers 8 % avec une cascade de plans sociaux. On communie autour du vivre-ensemble alors que les Français, comme l'avait dit Gérard Collomb, l'ancien maire de Lyon brisé par le président, passent du côte-à-côte au face-à-face. On fête les progrès de l'éducation quand notre pays s'enfonce au 26e rang sur 85 dans le classement Pisa. On glose sur le passage à l'économie de guerre alors que les industriels de l'armement reçoivent des vagues d'annulation de commandes – aux antipodes de l'Allemagne, qui achètera 83 milliards de matériels militaires en 2026. À l'âge des empires, tenir le discours de la puissance sans disposer des moyens de la puissance est non seulement ridicule mais dangereux.

Vous écrivez dans "La France qui tombe" : "Il ne dépend que des Français d'interrompre la chronique annoncée du déclin de la France, en choisissant clairement le parti de la réforme. Dans une démocratie, il n'est de changement qu'assumé et légitimé par les citoyens, porté par les responsables politiques, inscrit dans une vision d'avenir de la nation." Le problème vient-il des citoyens qui refusent les réformes et les efforts ?

Les citoyens sont les garants ultimes de la démocratie. Ils ne peuvent s'exonérer de leur responsabilité quand elle se décompose. Et ils sont le moteur du redressement, comme on l'a constaté après 1945. Pour autant, il est faux de rejeter sur les Français la culpabilité du déclin de notre pays, de la même façon qu'il était erroné de les accuser, comme le fit l'état-major, de la débâcle de juin 1940. Aujourd'hui, la partie de la France qui vit en prise avec le XXIe siècle, soit 15 % du pays, obtient des performances remarquables qui tiennent à bout de bras ce qui reste de notre économie. Les 2 millions de Français qui ont choisi de s'exiler depuis le début du siècle excellent, tant dans la direction des entreprises que dans la recherche, à l'image de nos Prix Nobel scientifiques, qui travaillent tous à l'étranger. Et quand on lève la chape de plomb fiscale et réglementaire, les résultats sont exceptionnels, comme ce fut le cas lors de la restauration de Notre-Dame ou des Jeux olympiques de Paris. La France présente ce paradoxe de courir à la faillite alors qu'elle regorge d'atouts. Elle dispose d'ingénieurs, de cerveaux, d'entrepreneurs, d'une épargne abondante, d'infrastructures, d'énergie décarbonée, du Cac 40, d'une culture, d'un patrimoine et d'un mode de vie exceptionnels. Et elle gâche tout par un système politique et social dysfonctionnel et obsolète.

« La France gâche tout par un système politique et social dysfonctionnel et obsolète »

Imaginons, vous devenez le conseiller spécial du nouveau président de la République. Que faudrait-il faire lors des cent premiers jours ?

Le premier conseil à lui donner, c'est de choisir un autre conseiller spécial ! La situation de la France sera suffisamment critique et la sienne suffisamment fragile pour ne pas ajouter de risques supplémentaires. [Il rit.] Sinon, il lui faudra se consacrer entièrement à la situation intérieure et à la reconstruction de la France, en se concentrant sur les enjeux de long terme. Le plus important, ce ne sont pas tant les mesures que le projet et l'état d'esprit. La France est un pays qui étonne le monde quand les Français reprennent confiance en eux-mêmes. C'est leur mobilisation qu'il faut viser en priorité. Rassemblons-les au lieu de les diviser. Cessons de vivre dans la peur, dans la précaution, dans la lassitude et le défaitisme. Reconstruisons la France comme puissance. Agissons, travaillons, innovons, défendons la liberté dans l'âge des empires.

L'ÉDITO

Une femme libre

Par Jérôme Béglé,
directeur général de Paris Match

Le soir de la mort du fondateur de la Ve République, Georges Pompidou avait eu ces mots : « Le général de Gaulle est mort. La France est veuve. » Notre pays s'abîme dans un second deuil. Il vient de perdre son épouse, sa fille, sa mère, sa confidente, sa bonne (et parfois mauvaise) conscience, sa Marianne, son ambassadrice et son livre d'images.

Brigitte Bardot est morte. Brigitte Bardot est morte : saisissons-nous bien ce que ces quatre mots veulent dire ? Qu'une époque vient de s'achever, qu'un monde s'écroule, qu'une élégance a perdu son modèle, que le cinéma français a pâli, que la beauté et la liberté ne s'écriront plus jamais de la même façon, que des larmes vont couler, que demain sera moins chatoyant qu'hier.

Le 2 mai 1949, lorsque paraissent ses premières photos dans « Elle », BB devient instantanément un idéal de féminité qui fera fantasmer le monde entier. Les années passant, en dépit des mots peu amènes qu'elle aura pour la plupart des mouvements qui s'en revendiquent, elle se transforme en incarnation du féminisme. Car Brigitte Bardot fut une femme libre. Libre de son corps et de ses élans amoureux, libre d'embrasser qui elle a voulu (même une immense carrière au cinéma), libre d'envoyer promener qui elle voulait (même son statut de star mondiale), libre de chérir les animaux plus que les hommes, libre de parler sans se soucier des convenances, libre de ses combats comme de ses colères, libre de provoquer tant par ses poses lascives que par ses mots coupants. Rien ni personne ne put jamais la faire taire : ni ses parents ni ses amants ; ni les lois ni la mauvaise foi ; ni la peur ni l'erreur. Le moule est cassé : il n'y aura plus jamais de Brigitte Bardot. C'est pourquoi notre peine est immense.

À Match, nous perdons une amie. Toujours là quand il fallait écrire ou tourner une page de notre histoire. Au printemps 2024, de sa belle écriture d'enfant, elle souhaitait encore un joyeux anniversaire à notre hebdomadaire, dont elle orna la couverture à 46 reprises.

Ces dernières semaines, cette inlassable épistolière avait posé sa plume, la mort d'amis proches l'avait terrassée. Elle avait dû renoncer à la compagnie des animaux, pour se résoudre à celle des infirmières et des aides médicales. Nous redoutions que le soleil BB ne se couche, que sa lumière nous manque bientôt. Aujourd'hui, il fait nuit noire.

22 ET DIEU RAPPELA BB

28 LES DÉBUTS D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE

32 AVEC VADIM, SUR LA ROUTE DE L'AMOUR ET DU SUCCÈS
Par Danièle Georget

40 LE DIABLE AU CORPS ET LE MONDE À SES PIEDS

50 UNE VIE DANS LE VISEUR
Par Christian Brincourt

56 NUE AU SOLEIL

62 LA BELLE ET LES BÊTES
Par Arthur Loustalot

68 PLUS QU'UN MODÈLE, UNE MUSE

72 SAINT-TROPEZ SUPERSTAR

80 ELLE ÉTAIT LA PETITE FIANCÉE DE PARIS MATCH

En premium sur parismatch.com

METTE-MARIT DE NORVÈGE
LE DOUBLE COMBAT D'UNE PRINCESSE

Atteinte d'une fibrose pulmonaire, elle attend une greffe vitale, tandis que son fils Marius comparaît pour viols. Son destin de Cendrillon vacille.

Crédits photo : P. 16 et 17: DR. P. 18 et 19 : I. Deutsch. P. 20 et 21 : G. Dussart/Gamma-Rapho, Bestimage. P. 22 et 23 : Sam Lévin/Ministère de la Culture/Médiathèque de l'architecture et du patrimoine/RMN/Grand-Palais. P. 24 et 25 : G. Géry. P. 26 et 27 : G. Dussart/Gamma-Rapho. P. 28 et 29 : W. Carone, Sagipess. P. 30 et 31 : M. Deschamps, W. Carone. P. 32 et 33 : M. Simon. P. 34 et 35 : F. Pagès, Verots, Delmas/Sipa, J. Garofalo, D. Albanese, M. Simon, M. Litran, Chance/Sipa. P. 36 et 37 : J. Lange, W. Carone, Reporters Associés/Gamma-Rapho, G. Dussart/Gamma-Rapho, G. Schachmes. P. 38 et 39 : J. Garofalo/M. Simon, G. Schachmes. P. 40 et 41 : DR. P. 42 et 43 : G. Dussart/Gamma-Rapho, J.-L. Swiners/Gamma-Rapho. P. 44 et 45 : Izis, M. Simon, Lutetia/SLPF/Selb Film, Capital Pictures/KCS, F. Gagnon, Collection ChristopheL, Nana Productions/Sipa. P. 46 et 47 : P. Habans. P. 48 et 49 : B. Glenn/Magnum Photos, G. Dussart/Gamma-Rapho, J.-P. Bonnotte/Gamma-Rapho, Ina. P. 50 et 51 : J. Garofalo/M. Simon. P. 52 à 55 : DR, C. Brincourt. P. 56 et 57 : G. Dussart/Gamma-Rapho. P. 58 et 59 : C. Azoulay, G. Dussart/Gamma-Rapho. P. 60 et 61 : J. Garofalo. P. 62 et 63 : T. O'Neill/Iconic Images/Getty Images. P. 64 et 65 : G. Dussart/Gamma-Rapho, G. Schachmes, J.-C. Sauer, M. Simon. P. 66 et 67 : DR. P. 68 et 69 : Izis. P. 70 et 71 : W. Rizzo/Paris Match Scoop, The Andy Warhol Foundation For the Visual Arts/ADAGP Paris 2009, F. Pagès, J. Brierre/rue des archives, M. Simon. P. 72 et 73 : A. Sartres. P. 74 et 75 : G. Dussart/Gamma-Rapho, P. Halsman/Magnum Photos. P. 76 et 77 : G. Dussart/Gamma-Rapho. P. 78 et 79 : G. Dussart/Gamma-Rapho, G. Schachmes. P. 80 et 81 : W. Carone, Paris Match. P. 82 et 83 : F. Pagès, B. Graziani/Photo12, M. Simon.

ET DIEU RAPPELA BB

Sex-symbol sans pareil, elle avait rendu la France et le monde plus sensuels. Elle nous a quittés le 28 décembre à l'âge de 91 ans

Incandescente à 33 ans, en 1967, l'année de « Harley Davidson ». Elle dira adieu au cinéma et à la chanson six ans plus tard.

Elle fut la femme. Une nouvelle Ève que le XX^e siècle, à peine réchappé du fracas de la guerre, n'avait pas vu venir. En une apparition, Brigitte Bardot, amoureuse insolente, consacra une certaine idée de la liberté qui fit d'elle la Française la plus connue au monde. Mais, fidèle à elle-même plus qu'aux autres, elle se dépêcha de jeter par-dessus les roseaux de la Madrague cette couronne qui la gênait pour courir. Seuls les animaux pouvaient l'aimer comme elle l'exigeait, absolument. En refusant les autographes, BB expliquait : « Je ne suis plus une actrice. » Elle restera une star… boule de feu qui continuera à briller longtemps après s'être éteinte.

PHOTO **SAM LEVIN**

PENTAX

En 1965, sur le tournage de « Viva Maria ! », au Mexique, elle joue la paparazza

L'art de renverser les situations pour une star qui est plus souvent devant l'objectif que derrière. Choisie par Louis Malle pour jouer les révolutionnaires dans un western parodique, elle lézarde entre les prises dans son hacienda de Cuernavaca, à une heure de Mexico.

PHOTO **GÉRARD GÉRY**

Au Brésil, où l'on chante son nom sur un air de samba

Un chapeau de paille, du sable doré, des bateaux de pêche… En 1964, à Buzios, son Saint-Tropez des tropiques, elle retrouve enfin l'anonymat. Et les bras de son amant brésilo-marocain, Bob Zagury. « C'est peut-être là, dans cet univers tellement vrai, que j'ai passé les plus beaux jours de ma vie. »

PHOTO **GHISLAIN DUSSART**

LES DÉBUTS D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE

17 ans, et une grâce de ballerine qu'elle conservera toute sa vie. En 1952.

Une éducation classique… et sévère

Trois fois par semaine, Anne-Marie accompagne sa fille aux cours Bourgat, les seuls qui comblent Brigitte, « dernière en tout, mais première en danse ». Salle Pleyel, 1944.

D'abord, elle s'est rêvée danseuse et esquisse ses premiers pas au son du tout nouveau phonographe paternel. « C'était une force qui me venait du ventre », se souvient-elle. Sa mère la trouve douée. Et l'oblige à marcher dans l'appartement, bien droite, un pot d'eau sur la tête. Gare à la gifle si elle s'affaisse ! À 13 ans, elle intègre le Conservatoire. Un an plus tard, en 1948, la voilà récompensée d'un premier accessit. Ancien danseur des ballets russes, Boris Kniaseff la mène à la baguette, comme il martyrise Zizi Jeanmaire et Leslie Caron. Bientôt Brigitte s'éloigne des pointes, mais ses dix ans de danse classique lui laisseront une démarche inimitable.

Elle entre dans le monde du cinéma avec Bourvil alors qu'elle n'est pas encore sortie de l'enfance

Son innocence n'a rien d'un rôle de composition. La jeune fille de bonne famille fait la couverture de « Elle » et de Paris Match comme apprenti mannequin quand le cinéma l'appelle. Mais ses parents s'y opposent. Il faut tout l'amour et l'influence d'un grand-père surnommé « le Boum » pour qu'ils acceptent de lui laisser sa chance. Elle intègre le casting du « Trou normand », de Jean Boyer. Un tournage « atroce », confiera-t-elle, mais qui lance sa carrière. À 18 ans, encore mineure, Brigitte s'offre vite une deuxième apparition sur grand écran dans « Manina, la fille sans voiles », et un fiancé qui connaît le métier, Roger Vadim. Lui manque encore le film qui créera l'étincelle.

Entre deux prises, Brigitte fait découvrir à son partenaire du « Trou normand » sa collection de peluches, au printemps 1952.

Elle voue un culte à son grand-père maternel, Léon Mucel, dit « le Boum ». « Il était mon ami et mon confident », écrit-elle dans ses Mémoires.

À 17 ans, dans la maison de son grand-père (à dr.) à Louveciennes (Yvelines), avec son père, Louis, près de sa mère, Anne-Marie, et sa sœur Marie-Jeanne (dite « Mijanou »), 14 ans. Mai 1952.

AVEC VADIM, SUR LA ROUTE DE L'AMOUR ET DU SUCCÈS

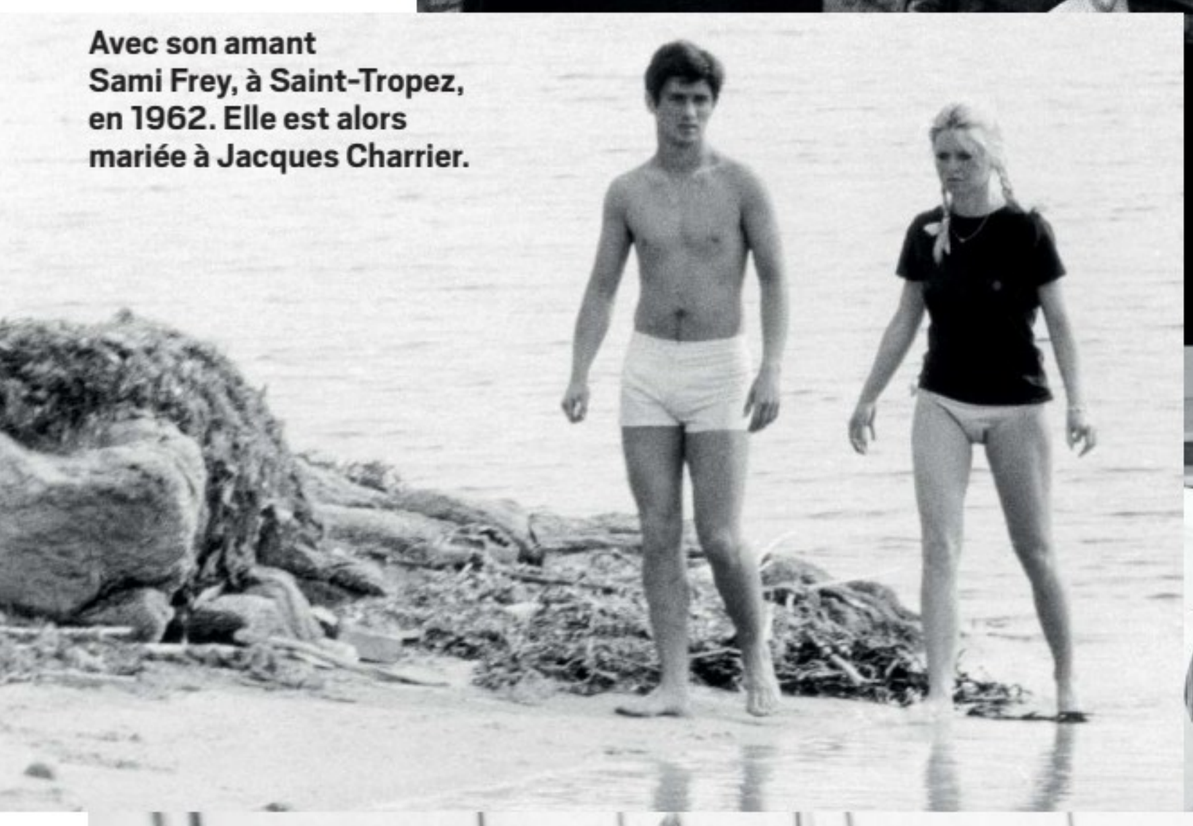
Mai 1956, à Saint-Tropez. Cabriolet Simca pour elle, Lancia Aurelia B24 pour lui.

Sa métamorphose commence avec lui

Du mépris des convenances, ils ont fait un moteur. Lui l'a imposée à ses amis saltimbanques, qui la jugent « petite-bourgeoise, assez dinde » ; elle, à sa famille collet monté, qui se méfie de ce Slave aux yeux de biche, aspirant cinéaste et reporter à Paris Match. En 1952, Bardot arrache enfin l'autorisation d'épouser Roger Vadim Plémiannikov, rencontré par l'intermédiaire du réalisateur Marc Allégret. Dès lors, l'ambitieux s'emploie à faire d'elle une star. Une icône de l'émancipation qui va s'affranchir… de son mari, cinq ans après lui avoir dit oui. Mais Brigitte n'oubliera jamais ce qu'elle doit à son pygmalion : « La porte vers la liberté s'est ouverte et ne s'est plus jamais refermée. »

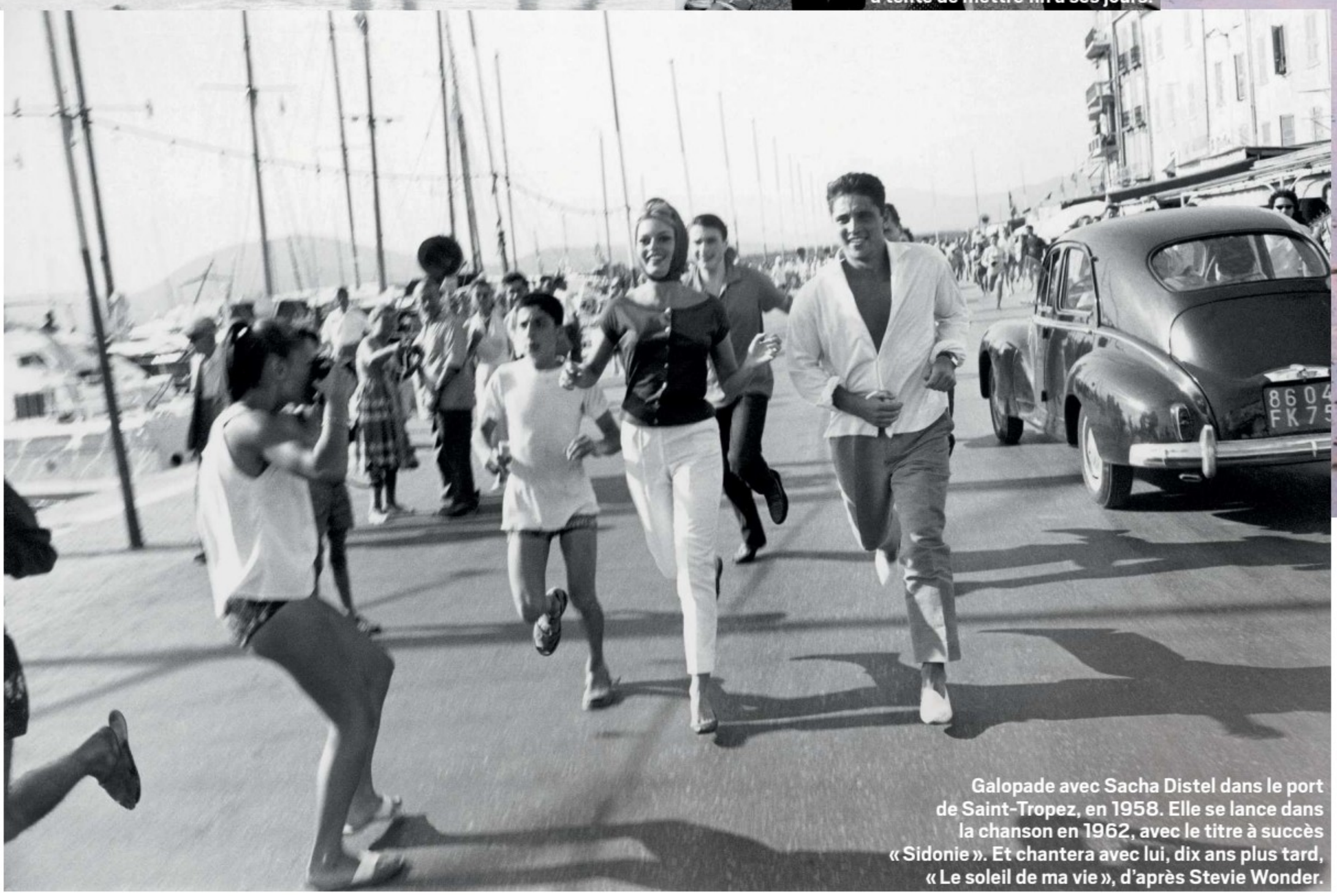
PHOTO **MICHOU SIMON**

Dans les bras de Jean-Louis Trintignant, à la gare de l'Est, en 1955. C'est pour lui qu'elle a quitté Roger Vadim.



Avec son amant Sami Frey, à Saint-Tropez, en 1962. Elle est alors mariée à Jacques Charrier.

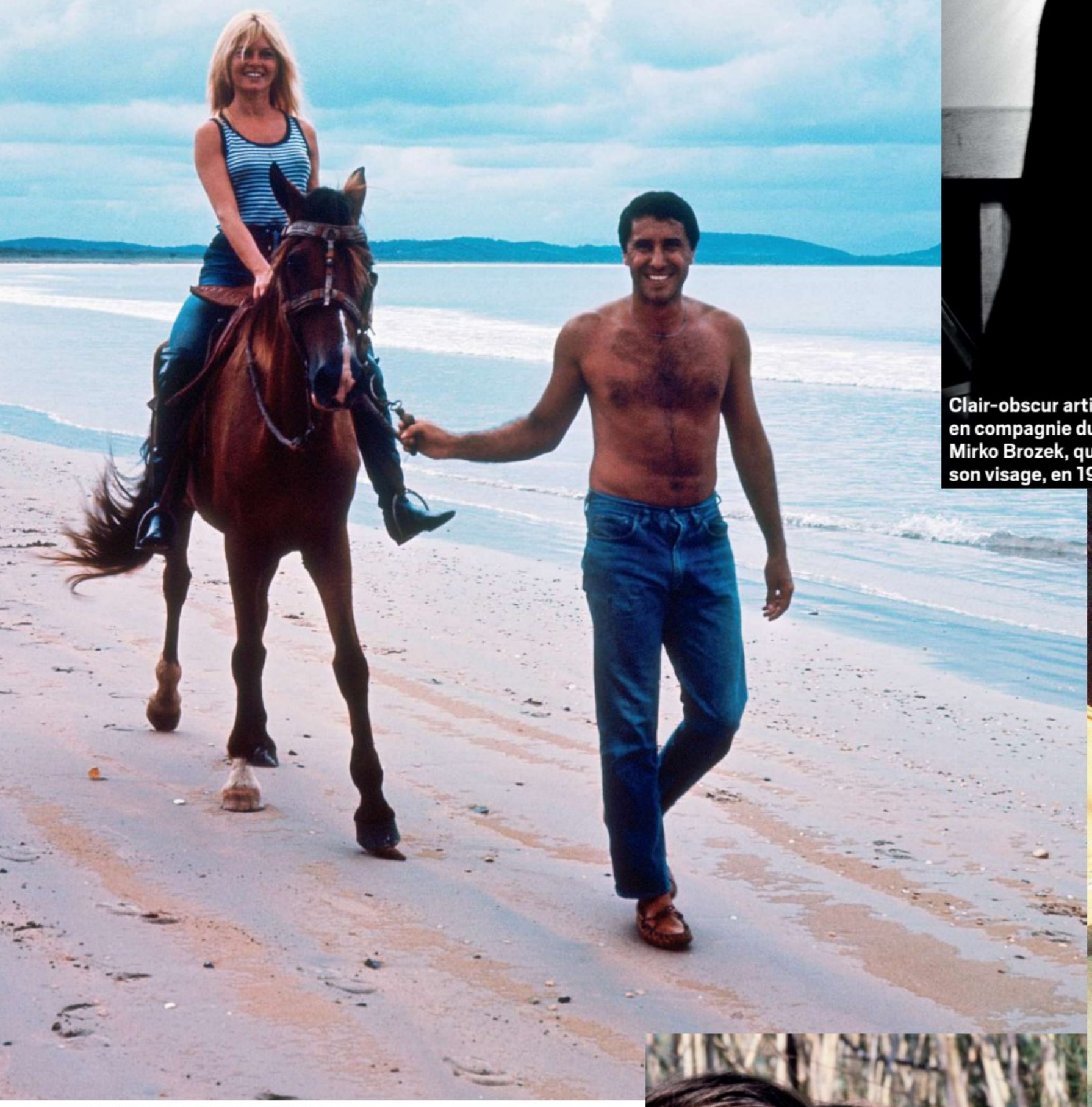
À sa sortie de l'hôpital, à Nice, en 1960. En dépression, « écartelée entre deux hommes », Jacques Charrier et Sami Frey, elle a tenté de mettre fin à ses jours.



Galopade avec Sacha Distel dans le port de Saint-Tropez, en 1958. Elle se lance dans la chanson en 1962, avec le titre à succès « Sidonie ». Et chantera avec lui, dix ans plus tard, « Le soleil de ma vie », d'après Stevie Wonder.

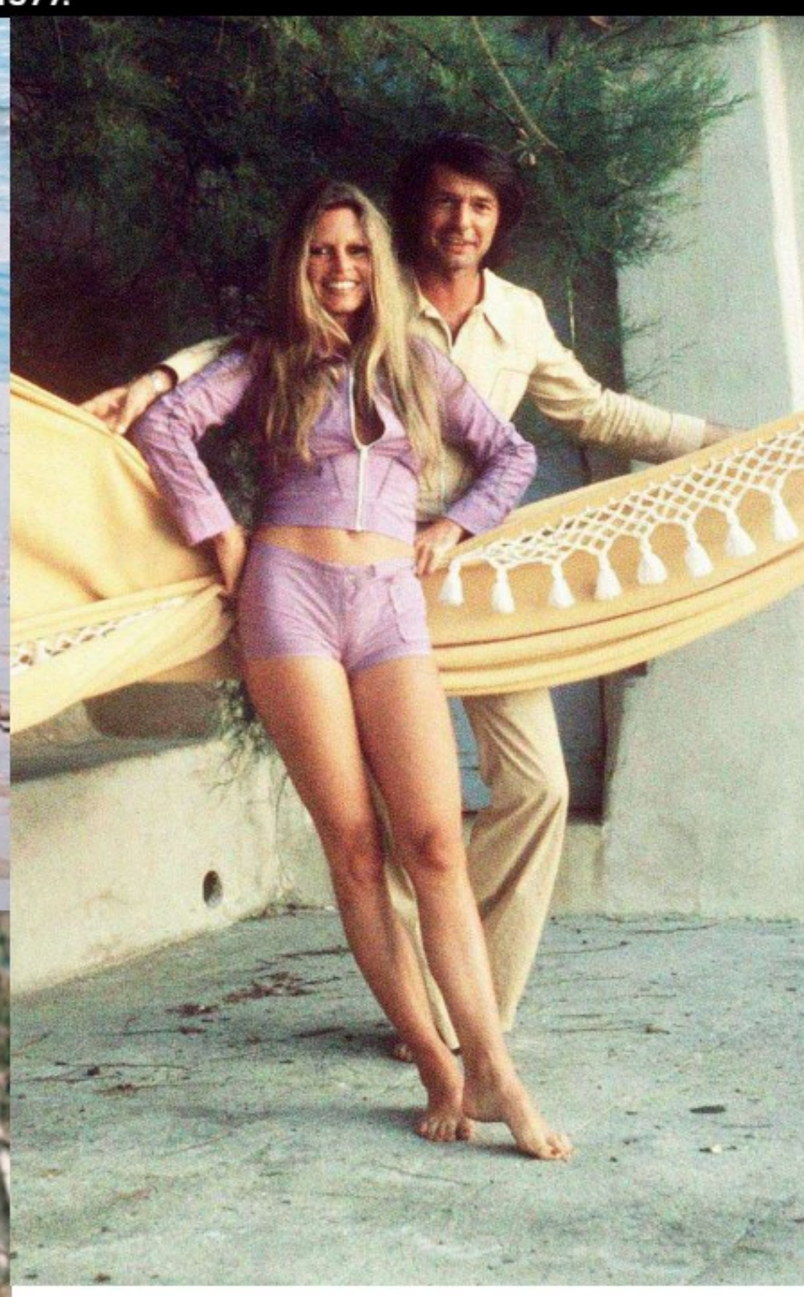
« Si tous mes amants devaient poser avec moi, il me faudrait 40 couvertures ! » ironise-t-elle auprès de ses copains de Match. BB assume ses romances… mais toujours avec le même romantisme : « J'aurais aimé me marier chaque fois que j'étais amoureuse. » Le 18 juin 1959, en robe vichy rose et enceinte de deux mois, elle épouse Jacques Charrier, son partenaire dans « Babette s'en va-t-en guerre ». Nicolas naît le 11 janvier 1960. Six ans plus tard, un 14 juillet, en huit minutes et pour 7 dollars, la star s'unit au playboy milliardaire Gunter Sachs à Las Vegas. Ils se connaissent depuis un mois. Deux seront nécessaires avant de choisir, le 16 août 1992, l'homme d'affaires Bernard d'Ormale pour mari. Cette fois « pour la vie ».

Sacha, Sami, Gunter et les autres… Des liaisons passionnées et passionnelles



Bob Zagury, un amant brésilien, l'a invitée à connaître son pays en 1964. Harcelés par les fans, ils ont fui Copacabana pour Buzios.

Clair-obscur artistique en compagnie du sculpteur Mirko Brozek, qui dessine son visage, en 1977.



Chez elle, avec le chanteur Laurent Vergez, en 1975. Ensemble, ils vont chanter « Tu es venu mon amour ».

Elle rêve un temps d'épouser le journaliste Allain Bougrain-Dubourg, rencontré lors d'un voyage canadien consacré aux bébés phoques. Ici en 1980.

Retrouvailles avec Roger Vadim lors d'une projection de « Et Dieu… créa la femme » pour les 100 ans du 7e art, à Saint-Tropez, en 1995. Il meurt cinq ans plus tard.

En mai 1952, à Louveciennes. De g. à dr. : sa sœur, Mijanou, son père, Louis Bardot, sa mère, Anne-Marie, Brigitte et son fiancé, Roger Vadim, et son grand-père.

À une époque où, dans les bonnes familles, on ne mélange pas les torchons et les serviettes, Brigitte fait valser l'armoire à linge

Par Danièle Georget

Contrairement à « La belle au bois dormant », elle s'est réveillée à 16 ans. Son enfance ne fut qu'un long tunnel. Ce qui se passe au-dessus, la guerre entre autres, elle l'ignore. On dirait qu'elle dort… Mais la Libération, elle connaît. Enfin, la sienne. C'est un matin froid de l'hiver 1950, elle va prendre l'autobus en direction du cours Hattemer, un cours privé tout ce qu'il y a de plus chic. On y applique depuis 1885 une pédagogie novatrice dont elle se fiche. Brigitte n'en fait aucun complexe : elle se classe, selon ses mots, dans la catégorie « gourde », voire « triple gourde ». Sa mère aurait même l'habitude de dire : « Heureusement que j'ai Mijanou [la petite sœur], la pauvre Brigitte est ingrate, dans son physique et dans ses actions. » Confrontée à ce qu'on appellerait aujourd'hui une « situation d'échec », Brigitte répond de la manière la plus saine : la fuite. Ce jour-là, elle n'ira pas en classe. Petit Chaperon rouge portant queue-de-cheval et chaussettes hautes (les bas sont interdits), elle est amoureuse d'un garçon au « regard de loup ». Il a 22 ans, des origines russes, un col roulé noir, et il fait du cinéma. Assistant réalisateur pour Marc Allégret, un titre prestigieux mais qui ne rapporte rien. Il lui a fait passer le casting d'un film qui ne se tournera jamais, qu'importe.

Il lui a donné rendez-vous dans sa chambre de bonne. Quand elle arrive, il dort. Et il n'est pas seul. Fauché, il partage le studio avec un copain. À peine le temps d'ouvrir un œil, il lui dit de repasser à midi, avec des croissants. Alors Brigitte pleure, ce qui lui arrive presque aussi souvent que de rire. Et comme elle ne sait pas où aller, elle s'assoit sur le lit. Il n'y a qu'une fille pour se souvenir de ces choses-là.

Détournement de mineure, ça peut aller loin… Ils choisissent la case mariage. Mais pour ça il leur faut d'abord affronter les épreuves : l'hostilité du père, Louis Bardot, patron des Établissements Bardot (air et oxygène liquide), officier de réserve, « mon petit ami, si vous touchez à ma fille, je vous tue ! » À quoi la mère ajoute : « Et si mon mari n'en a pas le courage, c'est moi qui le ferai. » « C'est marrant… » dit Brigitte. M. et Mme Bardot ont ce qu'on appelle un « train de retard » : quelques semaines plus tôt, leur si surveillée petite fille a avorté. Elle n'a que 17 ans. Cette nécessité lui est apparue sur le tournage de son premier film, « Le trou normand », avec Bourvil. Et là, il n'y avait rien de « rigolo ». Et surtout pas, quand on a des nausées de femme enceinte, la fumée de cigare du producteur. Pour la

mauvaise mine, disent les parents, le mieux, c'est la montagne… Et ils envoient Brigitte à Megève, d'où Vadim la conduit en Suisse, seul moyen pour une Française d'éviter l'atroce, les «faiseuses d'anges». En 1996, Bardot écrit: «J'ai gardé de cette expérience une peur panique de la maternité, que j'ai toujours refusée et considérée comme une punition du ciel.»

Dès 1952, deux dégoûts sont définitivement associés: la maternité et le cinéma. Elle joue les idiotes (ravissantes), crie très fort quand passe une araignée, mais c'est une guerrière qui, pour emporter l'autorisation d'épouser son loup russe, est allée jusqu'à la tentative de suicide au gaz. Ce mélange aigre-doux de naïveté et d'effronterie, de fragilité et de courage, cette moue boudeuse au-dessus du corps fantasme hypnotisent les hommes et hystérisent les femmes. Elle a choisi son camp: «masculiniste», le contraire de féministe. Elle adore son père, qui publie des poèmes (prix Paul-Labbé-Vauquelin, de l'Académie française) et la punit à coups de cravache, a appris à nager pour l'amour du maître-nageur, vit en «bande»: amants et copains mélangés, appelés à passer d'un groupe à l'autre.

Vadim construit deux tours Eiffel, BB et Saint-Tropez

Brigitte n'a jamais voulu être Bardot et faire du cinéma, elle a seulement voulu s'amuser. Le cinéma, c'était le plus simple. Le grand-père a plaidé sa cause: «Si cette petite doit être une putain, elle le sera avec ou sans le cinéma.» Car le père a la décence pour ligne Maginot. Au deuxième film, il intente un procès aux producteurs, les obligeant à couper les plans trop déshabillés. Bon courage… car avec une génération d'avance Brigitte a la nudité joyeuse. À une époque où, dans les bonnes familles, on ne mélange pas les torchons et les serviettes, elle fait valser l'armoire à linge.

Au début, elle ne fait encore que des apparitions si brèves qu'un éternuement empêche sa mère de l'apercevoir dans «Un acte d'amour» de Litvak, avec Kirk Douglas. Mais très vite, elle est une vedette sur laquelle on construit des films (médiocres): «Cette sacrée gamine» (Michel Boisrond), «En effeuillant la marguerite» (Marc Allégret). Vadim, qui, entre autres épreuves, pour obtenir sa main, a dû se convertir au catholicisme et trouver un emploi salarié, est devenu reporter à Paris Match. Il raconte: «Je gagnais 60 000 francs par mois au journal, et elle 300 000 par film.» Elle en tourne bientôt trois ou quatre par an. Parce qu'elle ne supporte pas d'être seule quand il part en reportage, il lui offre un cocker, Clown, dit «Clou-clou», qu'elle embarque à la rédaction, où elle l'attend les nuits de bouclage. On l'y retrouve endormie sur une banquette. Elle a vite compris où on s'amusait le mieux: avec les photographes. Vadim et elle sont de jeunes mariés et de très vieux fiancés. On les dit dénués d'esprit de propriété. Brigitte devient la «petite fiancée» de Paris Match. En 1956, quand le grand reporter et ancien résistant Jean Roy est tué pendant l'expédition de Suez, on retrouve ses lettres dans sa valise. C'est l'année où elle tourne son dix-septième film, le premier de son mari. «Et Dieu créa… la femme». Quel titre prétentieux! À bien y réfléchir, Vadim a des arguments: il est en train de construire deux tours Eiffel, BB et Saint-Tropez.

Jusque-là, le petit port de pêche pouvait dormir tranquille. Devant la caméra, elle apparaît «cheveux défaits, pieds nus, habillée comme si je venais de sortir du lit», et heureuse. La scène du mambo, où elle danse sur une table jusqu'à la transe, est la réplique exacte d'un certain cha-cha-cha, à Cannes, l'année où les copains du journal s'étaient cotisés pour lui offrir le Carlton. Dans ses Mémoires, elle raconte: «Mes hanches roulaient, tanguaient, je mimais l'amour au rythme fou des tam-tams […]. Zut! J'avais trop chaud, je renversai mon verre sur ma poitrine, mes épaules, mes cuisses! C'était froid! C'était fou!» Face caméra, hors caméra, le scénario se mélange. Elle n'a jamais appris le métier de comédienne. Elle n'a qu'une méthode: pour pleurer, elle pense que ses parents sont morts, pour aimer, elle pense qu'elle aime vraiment. Devant la caméra de son mari, elle tombe amoureuse de son partenaire, Jean-Louis Trintignant.

L'année 1956 est une date historique, comme «Marignan, 1515», c'est l'année de la naissance de BB. Mais, comme pour toutes les dates historiques, on ne l'a pas compris tout de suite. Après la première à Marseille, un critique lui a trouvé «un physique de bonniche et une articulation d'illettrée». Sur les Champs-Élysées, faute de [SUITE PAGE 38]

1. Coup de foudre pour le jeune premier des « Tricheurs », Jacques Charrier. Le couple ne survivra ni aux paparazzis ni à la maternité, vécue comme un « drame » par Bardot. Décembre 1960.

2. Avec son grand fauve Gunter Sachs, en 1967. Ils rompent deux ans plus tard. « Le divorce nous a séparés, le divorce nous a rapprochés », affirmera-t-elle.

3. Un compagnon « joyeux et sage », dit Brigitte de son ultime mari, Bernard d'Ormale. En 1999, à Saint-Tropez.

succès, les diffuseurs ont abrégé la période d'exclusivité. Reste l'étranger. Raoul Lévy, jeune producteur, et Vadim veulent garder espoir. Nul n'est prophète en son pays… a dit Jésus. Et effectivement, la «bombe française» va exploser de l'autre côté de l'Atlantique.

Raymond Cartier, grande plume de Paris Match, anticolonialiste pragmatique, célèbre pour une formule, «la Corrèze avant le Zambèze» dont le véritable auteur est le député du département Jean Montalat, est alerté par le bureau de New York. À Lake Placid, catholiques et protestants ont signé une alliance pour jeter l'anathème sur le cinéma coupable de projeter le film de Vadim. À Philadelphie, berceau de la Constitution, deux directeurs de salle ont été arrêtés. À Pittsburgh, la présentation a été suspendue pendant la semaine sainte. Mais ailleurs, c'est la démence, tous hurlent leur enthousiasme. Quelqu'un ose même le dire: Marilyn n'a plus qu'à aller se rhabiller…

À 38 ans, la bombe sexuelle de l'Occident renonce à son royaume pour une chèvre

Alors Raymond Cartier dit «Raymond la Science», descend de son Olympe pour interroger psychanalystes et sociologues sur cette «libération de l'érotisme, cette défection de l'interdit moral, ce recul de la métaphysique». Il résume: «Bardot est en accord avec une époque qui rejette les cravates et les gaines.» Selon lui, une fille qui n'a pas de montre, pas de bijou ni même de peigne, ne peut prétendre au statut de star, et qu'immorale «de la tête aux pieds» elle ne peut être que condamnée par les Églises. Mais il conclut par cette intuition géniale: «On entrevoit en elle, à travers ses caprices, ses dévergondages, son matérialisme, une recherche de l'absolu digne d'inquiéter ceux qui bâtissent sur elle des plans trop longs.» Il a quinze ans d'avance.

Ces années du triomphe sont pour Brigitte des années noires. Au Festival de Venise comme devant la vitrine de Vachon, sur le port de Saint-Trop', déferle un torrent où roulent désir, haine et injures. Elle se retrouve dans la peau du grand cerf aperçu lors d'une chasse à courre où elle n'avait pas voulu laisser Vadim aller seul.

Brigitte aime qu'on l'aime, et elle aime l'objectif qui lui restitue sa beauté au centuple. «Pour un photographe, Brigitte est miraculeuse, dit Claude Azoulay. Inutile de chercher un angle, un profil, toutes les photos sont bonnes. C'est aussi facile que de photographier un enfant.» Quand, pendant le tournage des «Novices», il lui propose l'idée du strip-tease de la bonne sœur, nul besoin de parlementer, elle est aussitôt séduite, bouge, danse, n'a besoin de personne pour se mettre en scène. En une demi-heure, c'est dans la boîte.

La célébrité est la malédiction qui la rend prisonnière de son élégant duplex avec terrasse du 71, avenue Paul-Doumer. Son monde est assiégé. À la Madrague, elle édifie un mur, mais l'ennemi vient du large. Dix-sept fois par jour, à la belle saison, elle entend depuis les embarcations chargées de touristes: «Devant vous, la maison de Brigitte Bardot, qui se dissimule derrière ses roseaux.» Alors, déjà vieille, appuyée sur sa béquille, derrière sa fenêtre, elle leur crie: «Connards!»

En vingt ans de carrière, elle a tourné 47 films et n'en a retenu que 5. Après «Et Dieu créa… la femme», «En cas de malheur» (1958), de Claude Autant-Lara, où elle a vaincu Gabin, le «patron» du cinéma français, qui hésitait à tourner avec cette «môme qui n'était pas de son niveau». Il sera estomaqué par son culot, y reconnaissant l'instinct, la «marque des grands». Puis, en 1960, «La vérité», avec Clouzot le sadique. «Il n'en est pas une qui n'y soit pas passée», écrit-elle. Si, elle. Pour l'aider à pleurer, il lui assène une paire de gifles. Elle la lui retourne. Stupeur. L'héroïne, Dominique Marceau, est son double, on ne la juge pas pour le meurtre de son amant mais pour sa vie de scandales. Sa grande bataille, un long monologue. À la fin, le grand Charles Vanel, mais aussi les figurants, les machinos… tous applaudissent, ce sera son unique émotion d'actrice! Elle accepte aussi à son palmarès «Viva Maria!» (1965), de Louis Malle, parce que l'impressionnante Jeanne Moreau l'a obligée à travailler pour se hisser à son niveau. Et enfin «L'ours et la poupée» (1970), de Michel Deville, avec Jean-Pierre Cassel mais aussi un chien briard, un chat siamois et toutes sortes d'animaux qui sont devenus ses partenaires préférés. Quant aux choix des cinéphiles, «Vie privée» (1962) et «Le mépris» (1963), elle les oublie: de Louis Malle elle dit qu'il raconte sa vie «revue et corrigée à la sauce cinématographique indigeste», et de Godard qu'il est «le genre d'intello cradingue qui me hérisse». Otage de personne, Brigitte: ni de ceux qui la prennent pour une idiote, ni de ceux qui en font une victime, pas davantage de ceux qui la vénèrent. Ce qui ne l'empêchera pas de tomber dans le panneau tendu par le milliardaire playboy Gunter Sachs avec ses pétales de rose qu'il fait pleuvoir sur la Madrague. Elle découvrira que leur mariage a fait l'objet d'un pari et qu'elle est tombée amoureuse d'un chasseur… Personne n'est parfait.

Le cinéma lui a donné ses plus belles histoires. Jean-Louis Trintignant, Sami Frey, Jacques Charrier, mais c'était aussi pour les lui prendre. Car Brigitte ne peut pas attendre. Un nouveau tournage et puis s'en va… Tous sont égaux devant le paratonnerre Bardot, spécialité coups de foudre. Bécaud, la grande vedette, Distel le débutant aux dents trop blanches, Gainsbourg, le génie décrété mari devant l'illégalité, les playboys qui ne pensent qu'à leur bronzage, le barman d'une saison à Courchevel, le sculpteur, le journaliste, le Bavarois, le Brésilien, le Tropézien, des sans-le-sou, un milliardaire, et enfin un homme d'affaires, ami de Le Pen. On ricane, on la range parmi les dévoreuses. En 1973, Vadim lui offre le rôle de Don Juan dans un très mauvais film… Elle dit qu'il y a malentendu, qu'effectivement elle n'a jamais supporté de dormir seule, mais qu'elle a toujours «préféré la tendresse à ces exercices épuisants». «Comme les femmes d'aujourd'hui ne connaissent pas leur chance!» ajoute-t-elle, en se référant à la peur constante de «l'accident». Plus de trente ans

Gabin hésitait à tourner avec cette « môme qui n'était pas de son niveau ». Il sera estomaqué par son culot et son talent

après, elle décrit son accouchement comme une scène de torture – «le sexe sur un autel comme au moment du sacrifice». Au point qu'elle avoue avoir refusé de prendre son nouveau-né sur son ventre: «Je devais être un monstre.» Elle se laisse juste la chance du conditionnel. Si Brigitte remercie désormais le ciel de lui avoir donné Nicolas, elle avoue qu'elle ne s'est pas battue pour obtenir sa garde. Jacques Charrier l'attaquera en justice pour ces révélations. Il obtiendra, avec leur fils, 250 000 francs de dédommagements. Elle lui retournera la pareille quand, à son tour, il publiera ses souvenirs et sa version.

Elle n'est pourtant pas une mauvaise femme. Mais la maternité, non merci… Un jour, Élisabeth Badinter expliquera que toutes les femmes ne sont pas faites pour être mère, et que beaucoup s'ennuient devant le bac à sable. Décidément, Brigitte est née trop tôt.

La soif d'absolu que devinait Raymond Cartier explose dans les tentatives de suicide qui s'accumulent, dans le désespoir qu'elle noie dans l'alcool. Elle ne se promène plus sans son tube de somnifères, rassurée d'avoir une sortie à portée de main. Elle aime trop les hommes (de plus en plus jeunes), pas assez l'humanité, son «débraillage moral et physique», sa «banalisation de l'amour», et sa multitude… Elle est régulièrement condamnée pour injures racistes, aussi bien à l'égard des musulmans qui sacrifient le mouton qu'à l'égard des chasseurs avec leurs «trognes d'ivrogne». Avant-gardiste et réac, inclassable Bardot.

Son ultime luxe sera les belles voitures, elle a une Rolls-Royce et une Morgan, commandée exprès à Londres; à Saint-Tropez, son Riva est amarré devant son «living-plage». Le concept d'animaux de décoration la dégoûte. Pour ramener de la SPA dix chats et cinq chiens, elle invente la «Rolls de Noé». Sur un bâtard de fox qui sent particulièrement mauvais, elle vide son flacon d'Heure bleue et l'emmène à une projection. Les odeurs se juxtaposent, elle est huée, le chien hurle, elle sanglote. Il est temps de dire adieu à tous ces amateurs de steak frites qui rient quand elle les engueule. Bientôt, aucun «film à la con» ne l'obligera plus à quitter ceux qu'elle aime, homme, bêtes, maison. Elle a trouvé le sens de sa vie, celui sans lequel elle aurait fini par ne pas se rater, dira Alain Delon.

Coiffée du hennin d'Arabelle dans «L'histoire très bonne et très joyeuse de Colinot Trousse-Chemise», tout d'un coup, elle se trouve «grotesque». Mais il y a une jolie petite chèvre… «Le méchoui de la communion de mon petit-fils», lui dit-on. On a vu des rois tout quitter pour une femme… À 38 ans, la bombe sexuelle de l'Occident renonce à son royaume pour une chèvre. Bonjour veaux, vaches, cochons, chiens et chats. Brigitte respecte le principe fondateur de son existence: elle succombe à la tentation. Son engagement sera total, extrême, du genre qui, cinquante ans plus tard, conduira de jeunes militants à tout oser pour «la cause animale». Brigitte continue à tout faire avant tout le monde.

Pour trouver l'argent de sa fondation, elle a commencé par vendre ses robes, place des Lices, à Saint-Tropez, au milieu des joueurs de pétanque. Sans regrets. Enfin, elle se donnait la chance de trouver le bonheur dont elle avait toujours rêvé: «une roulotte, une guitare et des chiens». Pas de bla-bla, seulement des émotions. Les hommes passent, les chiens restent. Elle dort avec eux, elle habite chez eux, elle leur a légué sa maison. Avec tous ses biens, la Madrague ira à sa fondation. Elle se disait paresseuse, détestant les voyages; pour les bébés phoques, elle a couru la banquise; pour les animaux de boucherie, elle a harcelé un ministre, qui l'a vu sortir de son sac un pistolet d'abattoir en guise d'argumentaire. Au fond, Brigitte n'a été fidèle qu'à elle-même. Elle est restée la gamine qui cachait dans sa manche une souris assommée à coups de balai, pour la libérer discrètement au fond du jardin. Quand elle a renoncé au cinéma, elle était magnifique. On a pris ses adieux pour un exercice de style, ils avaient pourtant singulièrement manqué d'emphase, se résumant à un simple: «J'en ai marre.» Coquillages et crustacés, elle s'en fichait, Brigitte, de préserver son image pour l'éternité. Nue ou en robe Vichy, tout ce qu'elle aimait, c'est le présent. **Danièle Georget**

À g., au Festival de Cannes, le 24 avril 1956, un certain regard. Aux côtés de François Mitterrand, alors garde des Sceaux.

Ci-dessous, avec l'âge, elle met son charme au service de sa croisade pour les animaux. Ici avec Jacques Chirac, maire de Paris, en 1992.

Une scène de danse et de transe éternelle. Roger Vadim l'a ajoutée au scénario après avoir vu l'actrice se déchaîner pieds nus dans une fête à Cannes. Son premier film, « Et Dieu… créa la femme », il l'a écrit pour elle. Le réalisateur la veut blonde, cheveux détachés, sans maquillage ni sous-vêtements. « Le rêve impossible des hommes mariés », dit-il. Au personnage d'orpheline séductrice nommée Juliette, Bardot apporte sa désinvolture, son phrasé et ses mots. Elle s'en amuse : « Je ne joue pas, je suis. » Échec en France, mais colossal succès mâtiné de soufre à l'étranger. Le phénomène BB est né.

En état de choc devant tant de liberté

LE DIABLE AU CORPS ET LE MONDE À SES PIEDS

Dans « Et Dieu... créa la femme » (1956), entre Curd Jürgens (à dr.) et Jean-Louis Trintignant, l'homme qu'elle choisit... dans la vie aussi.

Même l'intello Godard tombe sous son charme

Quand la passion se mue en amour de faïence. Avec Michel Piccoli, qui incarne Paul, son mari, dans « Le mépris » (1963). L'actrice a exigé un cachet de 2,5 millions de francs, la moitié du budget de la production.

Le réalisateur lui a offert, dira-t-elle, « une des aventures les plus bizarres » de sa vie et une réplique culte : « Tu les trouves jolies, mes fesses ? » Pour elle, « Le mépris » est un pari : « Jean-Luc Godard était la figure de proue de la nouvelle vague, j'étais la star classique par excellence. Quel méli-mélo ! » À 28 ans, Bardot est une icône, mais le cinéaste la transforme pour convoquer la figure de son actrice fétiche : son épouse, Anna Karina. En amante sur le départ, héroïne insaisissable entourée de statues grecques, BB montre un nouveau visage et donne à la rupture amoureuse des airs de drame antique. Elle confiera dans ses Mémoires, plus de trente ans plus tard : « Un immense succès… que je n'ai toujours pas compris ! »

Une perruque qui évoque
la brune Anna Karina,
la femme de Godard, double,
dans la vie, de son personnage.
« Je me suis toujours sentie
un peu étrangère à tout ce film »,
écrira-t-elle plus tard.

Répétition du baiser avec Jacques Charrier, sous la direction de Christian-Jaque, qui les dirige dans « Babette s'en va-t-en guerre » (1959).

Sur le plateau de « La femme et le pantin » (1959), avec le cinéaste Julien Duvivier.

Retenue par Jean Bretonnière dans « Cette sacrée gamine » (1956), de Michel Boisrond.

Avec Henri-Georges Clouzot, réalisateur de « La vérité », (1960). Le tournage sera particulièrement éprouvant pour BB.

Après avoir séduit Jane Birkin, dans « Don Juan 73 » (1973), de Roger Vadim.

Sa sensualité rassemble toutes les sensibilités du cinéma français

Dans de beaux draps avec Maurice Ronet, pour le film de Jean Aurel « Les femmes » (1969).

Sans artifice face à Jean Gabin et Madeleine Barbulée dans « En cas de malheur » (1958), de Claude Autant-Lara.

Il l'imagine en bikeuse frondeuse, succombe quand elle lui prend la main. « Quatre-vingt-dix jours d'amour fou », résume Bardot. À leur rencontre, elle a déjà chanté « Sidonie » et « La Madrague », petits trésors de charme écrits par Jean-Max Rivière. Avec Serge Gainsbourg, elle brave le mari jaloux, Gunter Sachs. Qui interdira longtemps leur duo sulfureux, « Je t'aime… moi non plus ». BB l'entendra repris par Jane Birkin : « Je crus mourir. » Pour celle qui voyait la musique comme un amusement, les titres de Serge resteront au sommet d'un répertoire à son image. Plein d'une audace et d'une malice qui ont fait de « Bonnie and Clyde » ou « Je me donne à qui me plaît » la bande originale des années de Gaulle.

PHOTO **PATRICE HABANS**

Avec Serge Gainsbourg,
c'est « Je t'aime, moi non plus »

En novembre 1967, au studio Hoche, à Paris, les deux artistes répètent « Bonnie and Clyde ». Le compositeur lui offre aussi « Harley Davidson ».

En Harley-Davidson, pour chanter le hit signé Gainsbourg, lors du show télévisé « Spécial Bardot », en 1967.

Tournage du clip de la chanson « C'est rigolo », pour l'émission « À vos souhaits », diffusée en 1963.

Dans un night-club de Saint-Tropez, avec Sacha Distel, à l'été 1958. Quinze ans plus tard, ils chanteront ensemble « Le soleil de ma vie ».

Avec Johnny Hallyday. Deux idoles des jeunes sur la plage de Saint-Tropez, en août 1967.

Coquillages, crustacés et Harley... sa voix marque nos sillons

Une guitare pour fredonner sa « plage abandonnée », à la Madrague, dans les années 1960.

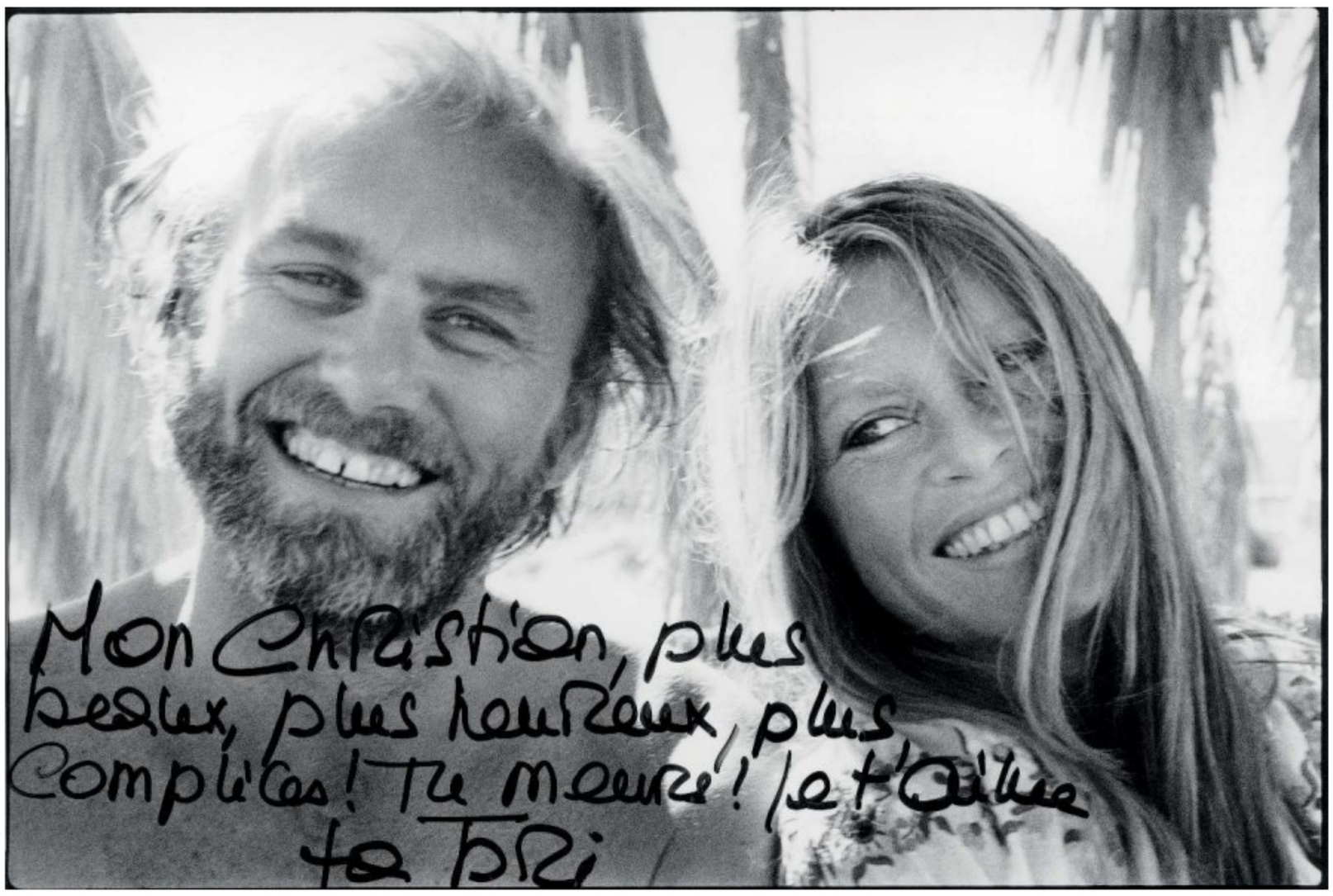
À ses débuts elle se plaît à poser pour les photographes. Une love story qui va vite tourner au cauchemar

La beauté sous tous les angles. Alors que l'étoile Marilyn Monroe s'étiole, Bardot devient la femme la plus photographiée du monde, objet de curiosité et sujet de société. À l'aube des années 1960, un sondage révèle une certaine focalisation : 45 % des conversations tournent autour de l'actrice dans les foyers français, et 30 000 portraits d'elle ont déjà été publiés. Sous des sourires de papier glacé, BB cache son calvaire. « J'ai été traquée, manipulée, agressée, planquée jour et nuit. » Elle se voit partout mais cherche une vie à son image, libre et sans faux-semblants. À 38 ans, après 48 films, l'icône devenue proie dit adieu au cinéma et passe en mode combat.

RÉCIT **CHRISTIAN BRINCOURT**

UNE VIE DANS LE VISEUR

À Cannes, en 1956. Elle a 21 ans et aucun grand rôle à son palmarès, mais elle est déjà une star.



Avec son ami, le grand reporter Christian Brincourt. À la Madrague, au début des années 1970.

Il l'appelait « Bri », elle « Brinq ». Entre eux, plus de soixante ans de complicité. Avant de disparaître, le 1er septembre dernier, le journaliste baroudeur nous avait raconté sa BB

Par Christian Brincourt

NOTRE RENCONTRE

Drôle d'endroit pour commencer une amitié… Le 2 décembre 1959, le barrage de Malpasset rompt, libérant une vague de 30 mètres qui submerge la ville de Fréjus, et laisse derrière elle 423 morts. Jeune reporter à Radio Luxembourg, je rentre de ce drame qui bouleverse la France avec l'envie d'alerter Bardot. Spontanément, elle signe devant moi un chèque de 1 million de francs destiné aux sinistrés. Elle est alors enceinte. Un mois plus tard, je la retrouve. Nicolas vient de naître.

Brigitte a vécu la fin de sa grossesse cloîtrée, volets fermés, dans son appartement du septième étage de l'avenue Paul-Doumer, à Paris. Elle sait que les téléobjectifs sont braqués sur ses fenêtres, tels des fusils de chasse. Les chambres de bonne en face ont été louées exprès. Fausses bonnes sœurs, faux ramoneurs, agents de l'EDF bidons se succèdent dans l'espoir du pactole : une photo de la future maman ! Un scoop qui vaut de l'or à Paris, Rome, New York. C'en est au point où elle a décidé d'accoucher chez elle. Ce qu'elle ne pardonnera jamais à la presse. Moi, j'obtiens sa première interview. Un lien se tisse, fait de confiance, de petits secrets et de respect mutuel. Et peu à peu, pour moi, elle devient « Bri ». Soixante-trois ans d'amitié vont suivre, sans le moindre nuage. Au fil des années, Brigitte m'accordera une série d'entretiens pour Paris Match et, en 1973, le scoop du 20 heures, sur TF1 : sa décision d'abandonner sa carrière pour se consacrer à la cause animale.

MA BRI

Je l'ai accompagnée à la Madrague, aux sports d'hiver à Méribel, aux Antilles. J'ai été confronté à sa célébrité jusque sur les bateaux des pirates de la mer de Chine. Je me souviens d'avoir vu, sur le pont d'une jonque, le poster d'elle chevauchant la fameuse Harley Davidson de la chanson de Gainsbourg, et, sur la paroi d'un igloo à 300 kilomètres du pôle Nord, son portrait en couverture de « Life ». Il y a eu aussi cette photo, trouvée dans la poche du Marine tué à quelques mètres de notre équipe de tournage, au Vietnam. Elle était glissée à côté de celle d'une maman. Comment oublier la frénésie « BRI-GI-TTE BAR-DOT, BAR-DOT ! » des Brésiliens dansant et chantant sur un air de samba : elle venait de passer quatre mois à Buzios, petit village de pêcheurs à 170 kilomètres environ de Rio que lui avait fait découvrir son compagnon d'alors, Bob Zagury, et qui, par sa présence magique, fut aussitôt transformé en nouveau Saint-Trop. Sa statue en bronze, grandeur nature, y trône encore, comme à Saint-Tropez son portrait par son ami Jicky Dussart.

Mais j'ai aussi connu, à des années-lumière de la star planétaire, la « petite sœur » drôle, accueillante, capable d'improviser en cinq minutes un repas simple et végétarien. J'entends ses éclats de rire au bord de la piscine de Bazoches, quand un tee-shirt, un short en jean enveloppaient une féminité unique et troublante. Je la revois dansant pour nous un flamenco devant un feu de bois sur la plage, au son des guitares des Gipsy Kings, les gitans des Saintes-Maries-de-la-Mer qu'elle fera découvrir au monde entier et avec lesquels elle m'avouera s'être produite incognito lors de fêtes privées, réprimant un fou rire en entendant les invités murmurer : « C'est fou ce que la danseuse peut ressembler à Bardot ! » Naturelle, spontanée, elle marchait pieds nus jusque chez Maxim's, nageait avec ses chiens, tapait le poker avec nous, buvait le coup de rouge, plaquait un grand dîner pour une vieille protégée qui, se sentant mourir, la réclamait.

SES CONVICTIONS

« Je hais la décadence, la perte des valeurs essentielles et encore plus la pornographie qui se glisse partout, insidieuse et nauséabonde. Je hais le politiquement correct, comme le manque de liberté sous toutes ses formes, toutes les contraintes auxquelles nous devons nous soumettre. Ne confondons pas érotisme et pornographie. Les sex-shops sont monstrueux. Les réseaux pédophiles fleurissent sur le Net. La télévision qui diffuse des films de cul ? C'est l'horreur et la vulgarité confondues. Sais-tu que je n'ai jamais vu de ma vie un film porno ? Je ne veux pas me salir l'âme. »

SON FILS, NICOLAS

Dans mes souvenirs, il y a ce matin de juillet 1975. Le soleil caresse le gravier gris de la Madrague. Sept chiens, quelques amis, et le fils de Bri, pour les vacances. Elle sort de sa chambre, cheveux en bataille et moue ravissante : « Bonjour les chéris ! Quelle belle journée ! » Nicolas, 15 ans, slip de bain rouge, corps bronzé, l'embrasse. Elle pouponne dans les taches de lumière qui filtrent à travers les roseaux. Doigts dans les cheveux, petits pincements amusés, baisers doux et moqueurs. Bri marque un temps d'arrêt, se tourne vers moi : « Brinq, qu'attends-tu pour aller chercher ton appareil ? » Le Leica fut chargé en quelques secondes et 36 photos furent prises en un temps record. À la demande de Brigitte, elles dorment dans mes archives depuis plus de cinquante ans.

Il était une seule fois Brigitte Bardot

Dans les bras de son fils, Nicolas, dans les années 1980.

LA MADRAGUE

Devant un feu de bois, Bri me raconte son histoire : « Le 15 mai 1958, maman était à Saint-Tropez, moi à Paris. Elle me téléphone, enjouée : "J'ai trouvé ta future maison, viens vite." Je descends aussitôt. C'était une petite demeure de pêcheur, rustique, donnant sur la baie des Canoubiers, "les pieds dans l'eau". Pas d'électricité, on tirait l'eau au puits. Un coup de cœur : immédiatement j'ai su que j'avais trouvé "ma" maison. En plein tournage de "La femme et le pantin", je n'avais qu'un jour de liberté, le dimanche. Mais le notaire a accepté d'ouvrir exceptionnellement son étude ! Le prix ? 27 millions d'anciens francs, environ 40 000 euros d'aujourd'hui… même pas le prix d'un parking. » Elle nage tous les jours, pratique le ski nautique. On embarque depuis le ponton sur son pointu ou son Riva, pour des pique-niques. « "La madrague", ça veut dire "les rochers". Sur ceux à fleur d'eau, sont venus se fracasser nombre de bateaux d'emmerdeurs, photographes et autres voyeurs… La Madrague, c'est ma vie, ma complice. Elle a tout connu : mes amis, mes amours, mes emmerdes. C'est là que je veux être enterrée, comme mes chiens et mes chats et éviter tout le cirque des obsèques au cimetière de Saint-Tropez. Je demande juste que m'accompagne la prière de Norma, "Casta Diva", par La Callas bien sûr. Ceux qui m'ont toujours détestée seront contents : "La salope est enfin partie, elle nous a suffisamment emmerdés avec ses histoires." Quelques-uns, peut-être, diront que j'ai essayé de faire du bien, de marquer mon époque d'une empreinte. »

LA CÉLÉBRITÉ

« Je suis très fière d'être Brigitte Bardot, mais le bonheur ne fut pas toujours dans le pré. Regarde la mer. Dix-sept fois par jour, en été, sur des bateaux bondés de touristes, des haut-parleurs débitent ma vie en quatre langues ! Je vis cachée comme un animal, fuyant ces fous furieux qui violent, abîment, polluent ce qu'il me reste de territoire. » Les gestes les plus simples – une séance de shopping, une sortie au restaurant, manger une glace, aller au cinéma, marcher dans la rue – lui sont interdits ou se transforment en épreuve. Cocteau disait : « Brigitte Bardot ? Elle vit comme tout le monde en étant comme personne. »

« ET DIEU… CRÉA LA FEMME »

« Que voit-on dans ce film ? Une jeune femme, belle, Juliette, qui fait l'amour parce qu'elle a envie d'aimer un homme, puis en aime un autre, sans ressentir la moindre honte. Alors les tabous tombent comme des dominos. Je deviens la scandaleuse, celle qui ose. » À l'Exposition universelle de Bruxelles, le Vatican afficha une photo de plusieurs mètres : Brigitte personnifiant la luxure.

PARIS MATCH

« Les soirs de bouclage, le lundi, j'attendais Vadim dans la salle de rédaction, rue Pierre-Charron. Il m'arrivait de sauter sur la grande table de conférence pour esquisser quatre pas de danse en soulevant mes jupons sous les cris des garçons de retour de reportage. Dédé Lacaze, le rédacteur en chef, était mon témoin pour mon mariage avec Charrier. Un jour, Roger Thérond, patron de la rédaction, m'apprend qu'un sondage très sérieux révèle que j'occupe 45 % des conversations dans les foyers français… Moi ? Comme quoi ils n'avaient pas grand-chose à se raconter ! Les couvertures s'enchaînent, les initiales BB occupent la planète. Tout cela a fini par me faire tellement peur que j'ai tenté de me foutre en l'air. J'étais un animal traqué qui n'avait plus la force de fuir. Mais j'ai fait face. J'ai tenu car je me suis réfugiée dans l'amitié. Il y a toujours un ami au bout du fil. Je les aime, ils m'aiment. Une règle nous unit : la confiance. Je peux pardonner une erreur, mais je n'oublierai jamais une trahison ni d'un amant ni d'un ami. Je suis toujours restée moi-même, la petite fiancée de Paris Match, la rigolote qui passe dire bonjour à ses petits frères aux Leica en bandoulière. Géry, sur le tournage de "Viva Maria !", avec son idée de mettre sur mon plateau du petit déjeuner le lapin de mon cœur, qui boit mon jus d'orange. Philippe d'Exea, qui photographie les centaines de roses que Gunter fait tomber d'hélicoptère sur la Madrague, Jicky Dussart, auteur des plus belles photos de ma vie. [SUITE PAGE 54]

Ou sur le tournage des “Novices”, avec ma “Nini” Girardot, Claude Azoulay, qui me propose dans un fou rire de retirer mes vêtements de nonne, un à un. Sur une plage, je lui ai montré mes petites fesses connues du monde entier, avec un détail rigolo : j'étais à poil avec uniquement ma cornette sur la tête. Match n'a pas voulu publier… “Playboy”, lui, ne s'est pas dégonflé. »

L'AMOUR

« Je n'ai jamais été volage, contrairement à ce que les femmes pouvaient croire jusqu'à me faire subir leur haine. Mais j'ai toujours été follement amoureuse. Jamais d'homme d'un soir, toujours le début d'une histoire d'amour. À mon avis, le pire cadeau que l'on puisse faire à un amant, c'est de devenir sa copine, même s'il a fait la une de Match avec moi… »

ROGER VADIM

Elle l'appelle « mon vieux Russe ». Il l'a connue collégienne, ils se sont quittés quand elle devenait un mythe. « Tu seras le rêve impossible de chaque homme marié », avait-il prédit. Je retiens ses propos publiés dans Paris Match : « […] Elle partait tourner comme un écolier qu'on envoie de force à l'école. Je ne crois pas qu'elle redoutait de vieillir à l'écran, mais je pense qu'elle n'en pouvait plus d'être habitée par la peur de la foule. C'est de là qu'est née sa passion pour les animaux. Leur innocence la rassure. Elle s'identifie à eux lorsqu'ils souffrent, incapables de se défendre devant la cruauté humaine. J'ai en mémoire une question lorsqu'elle était adolescente : “Qu'est-ce que c'est qu'être une femme ?” Je n'ai pas su lui répondre, j'aurais dû lui dire : “C'est être faible et forte, honnête, courageuse, jusqu'au bout de ses convictions. Comme toi Brigitte.” »

GILBERT BÉCAUD

« Notre liaison fut tumultueuse et compliquée, il était marié et moi célèbre. Pour le rejoindre à sa sortie de scène de l'Olympia, j'attendais incognito, seule dans une loge voisine de la sienne, planquée sous un foulard dans l'obscurité. Une demi-heure durant, les fans ont hurlé… Puis, silence. Le trait de lumière sous sa porte s'est éteint. Bécaud m'avait oubliée ! Folle de rage devant cette muflerie, j'ai pris ma décapotable et me suis dirigée vers le restaurant où il dînait toujours avec ses musiciens. À 2 h 30 du matin, devant la terrasse, allongée dans la voiture, les pieds appuyés sur le Klaxon, j'ai réveillé la moitié du quartier. À un Bécaud contrit, je lance : “Puisque c'est comme ça… Je pars rejoindre Raf Vallone qui me fait la cour depuis des mois.” Et j'embraie la première. Plus tard il composa une ravissante chanson : “Croquemitoufle”. Nous sommes restés amis. »

GAINSBOURG

« Notre histoire d'amour eut l'intensité d'un feu de forêt… Gainsbourg a été l'homme de mes nuits. Entre nous, c'était torride, fusionnel, intense. Ce qui m'a attirée, c'est son regard sur moi. Un regard que je n'ai jamais rencontré chez un autre homme. Serge était un introverti au caractère double, homme de distances et de longs silences enveloppés d'une formidable chaleur humaine. Et son talent comme dénominateur. Je pense que notre histoire l'a décomplexé de son physique. Un matin de 1967, il m'avait téléphoné pour me faire écouter une chanson. J'ai encore sa voix dans ma tête. Face à face, dans mon salon, il parlait très bas. Nous nous terrorisions mutuellement. Au piano, il a joué les premières mesures de “Harley Davidson” et commencé à fredonner les paroles torrides. Debout, j'ai essayé de fredonner mais les mots peinaient à sortir. Il m'a demandé si j'avais du Dom Pérignon. J'ai rétorqué que ce serait du Moët & Chandon ! Après la première bouteille, j'ai chanté avec beaucoup plus de sensualité. Je crois qu'il a été subjugué. Il semblait heureux, moi aussi. Le lendemain, il m'a fait livrer une caisse de champagne, puis une autre… Une grande histoire démarrait, dans des bulles dorées… Un soir, sous la couette, dans ses bras, je l'ai supplié d'écrire pour moi la plus belle des chansons d'amour. Au cœur de la nuit, il s'est mis au piano. J'ai assisté à la naissance de “Je t'aime… moi non plus”. Tout y est écrit. Notre rupture a été une épreuve pour nous deux, mais nous avons su rester complices. Longtemps, nous nous sommes appelés chaque soir. Nous étions l'un et l'autre en totale solitude. Avec nos mots à nous, nous comblions les vides de nos existences. Petit à petit, j'ai réalisé que l'alcool le détruisait moralement et physiquement. J'ai tenté de le soutenir, de l'aider, j'avais peur pour lui. J'ai été anéantie par sa mort. Je songe souvent à cette phrase qu'il a prononcée ou écrite, je ne sais plus : “Lorsque Bardot m'a quitté, c'est comme si quelqu'un m'avait arraché le cœur avec les dents.” Un jour, j'entends “notre” chanson à la radio, Jane Birkin avait pris ma place… J'ai cru en mourir. Mais c'était dans l'ordre des choses, je n'en ai voulu ni à l'un ni à l'autre. Cette chanson me retombait dessus comme un pavé sur le cœur. »

URSULA

« Ce devait être en 1953. J'arpentais la Cinecitta avec pour amie une ravissante Suissesse de 17 ans, Ursula Andress. Deux illustres inconnues. Ma référence ? “Le trou normand”, avec Bourvil, mon premier partenaire. Fauchées l'une comme l'autre, nous partagions le loyer d'une chambre de bonne. »

MARILYN

Brigitte est présentée à la reine d'Angleterre, à Londres, le 29 octobre 1956. Devant le miroir des lavabos de l'Empire Theater, elle se retrouve épaule contre épaule avec Monroe : « Je la regardais, fascinée. Il émanait d'elle une fragilité, une douceur espiègle. Marilyn était ravissante et si gentille ! »

LA CHIRURGIE ESTHÉTIQUE

« Est-ce que l'on fait de la chirurgie esthétique à l'âme, au cœur, aux muscles ? Je trouve qu'elles sont toutes uniformes avec la même tronche, avec leur bouche en rebord de pot de chambre. Cela dit, c'est leur choix et je le respecte. Tu vois, j'ai le visage de mon âge, je refuse de tricher. Les femmes font ce qu'elles veulent, je m'en tamponne le coquillard. J'aime que les mecs ! »

GRAND-MÈRE

À la question : « Es-tu une bonne grand-mère ? » avec sa franchise habituelle, elle me répond : « Non, elles [ses petites-filles, NDLR] vivent en Norvège, elles ne parlent pas français et nous n'avons pas l'occasion de nous voir. Pourquoi tricher ? Tu le sais, j'ai toujours dit ce que je pensais et pensé ce que je disais. Pourtant, aujourd'hui le temps nous a rapprochées et depuis que je suis arrière-grand-mère, je suis fière de ma descendance. »

« J'ai le visage de mon âge, je refuse de tricher. Les femmes font ce qu'elles veulent, je m'en tamponne le coquillard »

Un été à Bazoches. Séance d'épouillage avec Nini, en 1972.

SES AMIES LES BÊTES

Je la revois courir autour de l'étang de Bazoches, sa propriété des Yvelines, après un troupeau de chèvres blanches en liberté, ou nourrir Cornichon, l'âne, caresser le nez de Duchesse, la jument sauvée de l'abattoir. Avec ses amis les photographes Philippe d'Exea et Philippe Le Tellier, nous avons dû la délivrer, à 3 heures du matin, de bouchers en colère qui, pour protester contre sa campagne anti-viande de cheval, cernaient sa maison. À 79 ans, elle se battait encore pour sauver deux éléphantes. «Tu me demandais un jour quelle photo retenir de moi? La couverture de Match avec le bébé phoque. Solitude sur la banquise, lutte contre la cruauté des hommes, l'image de mon existence. C'est celle qu'il faudra garder lorsque je serai partie.» J'étais avec elle, à Fécamp, lorsque l'équipage d'un terre-neuvas lui a remis un bébé phoque, abandonné par sa mère. J'étais encore avec elle, à son retour du Canada, quand toute la presse française l'accusait de faire sa publicité sur le dos de ces animaux abattus si cruellement. La féroce combattante en fut blessée au cœur.

À la Madrague, en sortant du «microbus», la chambre d'amis, il fallait enjamber des dizaines de petites tombes avec des croix et des dates: ses chiens et chats. «Ma façon à moi de leur dire merci», disait-elle. Elle confiait avoir écrit dans son testament: «Je souhaite que la Madrague devienne un musée pour que les gens, en payant un petit droit d'entrée, permettent à ma fondation de perdurer après moi.» Et pour cela elle avait tout organisé: «Ma maison ne m'appartient plus puisque j'en ai fait don à ma fondation. Je contribue financièrement et fiscalement à assurer son fonctionnement quotidien. J'en ai l'usufruit. En fait, j'habite chez mes animaux.» La Fondation Brigitte Bardot, c'est aussi 300 salariés parmi lesquels Frank Guillou, son bras droit durant trente-quatre ans. Chaque jour, à 11 heures précises, il l'a appelée pour faire le point et, les trois derniers jours de chaque mois, il arrivait, sa pile de dossiers sous le bras.

Pour financer le refuge de Bazoches, Brigitte a vendu sur la place des Lices ses robes, sa lingerie, ses bibelots… Plus tard, elle a mis aux enchères, devant 3 000 personnes et 17 chaînes de télévision internationales, l'ensemble de ses objets de valeur, bijoux ou meubles. Avec les 500 000 euros recueillis, fut créée la Fondation Brigitte Bardot, baptisée avec cette formule: «J'ai donné ma jeunesse et ma beauté aux hommes, je donne ma sagesse et mon expérience aux animaux.»

Reconnue d'utilité publique en 1992, la Fondation BB est aujourd'hui présente dans plus de 50 pays et gère un budget de plus de 20 millions d'euros. Alain Bougrain-Dubourg, qui rencontra Brigitte sur la banquise en 1977 et partagea sa vie durant sept ans, a écrit: «Si Brigitte ne cache pas une légitime fierté, elle n'est pas soulagée pour autant. […] Elle partage avec le monde animal sa souffrance omniprésente. Seul le regard des bêtes console sa lassitude.»

À la Madrague, Brigitte est épaulée par Bernard d'Ormale, son époux depuis trente-deux ans. Selon un rituel bien établi, vers midi, elle prend le volant de sa vieille 4L suivie d'une meute bruyante pour se rendre à la Garrigue, sa deuxième maison de Saint-Tropez. C'est dans cette ferme des animaux recueillis qu'il la rejoint pour procéder chaque après-midi au tri de la centaine de lettres qu'elle reçoit chaque jour.

Sur le plateau de Guillaume Durand, en direct sur TF1, j'ai eu l'occasion de déclarer: «Bardot a fait voter deux lois au Parlement de Strasbourg pour la protection des animaux. Une pour un abattage plus digne, une seconde sur le mode de transport des chevaux. Elle se bat chaque jour à travers sa fondation. Il n'en est pas de même de certains donneurs de leçons.»

DIEU

«Je parle souvent et beaucoup à la petite Vierge, dans le silence de la petite chapelle que je lui ai fait construire au-dessus de la Garrigue. Nous avons ensemble de longues conversations. Elle me soutient, elle m'aide. Il m'arrive de l'engueuler pour qu'elle me donne encore et encore un coup de main pour les animaux. Imagine que le bon Dieu m'écoute. Et si Dieu recréait la femme, sais-tu ce que j'attendrais de Lui? Qu'Il me donne enfin du pouvoir pour mes combats et qu'Il change l'homme devenu trop cruel.» **Christian Brincourt**

Sur la plage de la Madrague, en 1967.

NUE AU SOLEIL

Le rien lui va si bien. Aphrodite moderne, elle revendique la liberté à même la peau. « L'éducation, la bienséance n'existent que par ceux qui les ont inventées. Moi, j'ai inventé le contraire. » Et vécu pleinement « ce qui ne se fait pas ». Scandale ! Une révolution est en marche, l'ex-petite fille bourgeoise ne l'attend pas, elle en sera la première étincelle. En 2009, elle nous confie : « Bousculer les règles établies n'était pas mon but. J'étais simplement comme j'avais envie d'être. Je vivais et je vis toujours selon mes envies et mes instincts. »

PHOTO **GHISLAIN DUSSART**

Elle assumait, sans fausse pudeur, sa beauté au naturel

Un effeuillage à se damner

Une beauté démoniaque. À l'été 1970, alors que l'actrice tourne « Les novices », notre photographe Claude Azoulay lui fait une proposition peu catholique : un strip-tease. Malicieuse, Brigitte accepte aussitôt. « Quelle rigolade ! se souvient Claude Azoulay. À l'époque, Match n'a pas osé publier ces images, mais "Playboy", si ! Et elles ont fait le tour du monde. »

Habillée de sandales et de scandales. En 1965, Brigitte a 30 ans. Dans ses Mémoires, « Initiales BB », parues chez Grasset en 1996, elle confie : « Je ne me sentais bien que les cheveux défaits, pieds nus et habillée comme si je venais de sortir du lit. Je décidai un beau jour que ce serait comme cela que l'on m'accepterait ; sinon c'est moi qui n'accepterai plus les autres. »

À la Madrague, elle est la nouvelle Ève

Pour ses 40 ans, en septembre 1974, elle pose nue dans la salle de bains de sa villa tropézienne. Le sex-symbol livrera le secret d'un portrait réussi : « Pour me rendre belle, il faut faire la photo en m'aimant. Comme un amant. »

PHOTO **JACK GAROFALO**

LA BELLE ET LES BÊTES

Dans « Les novices », en 1970, elle recueille le chien de Jean Carmet. Trois ans plus tard, elle entre en religion pour la protection des animaux.

Pour défendre la cause animale, l'actrice ne joue plus. Elle crée une fondation et mène alors le combat de sa vie

Ils sont souvent plus d'une demi-douzaine à partager son lit. « J'ai donné ma vie aux animaux, mais ce sont eux qui m'ont sauvée », répète-t-elle. Abattages rituels, trafic de l'ivoire, chasse, fourrure : pendant cinquante ans, elle milite sur tous les fronts contre la maltraitance animale, interpelle gouvernements et instances européennes, invective les Coréens qui mangent de la viande de chien, les Réunionnais qui euthanasient les chats, les « Canadiens assassins » qui massacrent les bébés phoques… Quand, en 1988, on l'interroge dans nos pages sur la mort, elle répond : « Seule m'importe celle des animaux, la mienne m'est égale. »

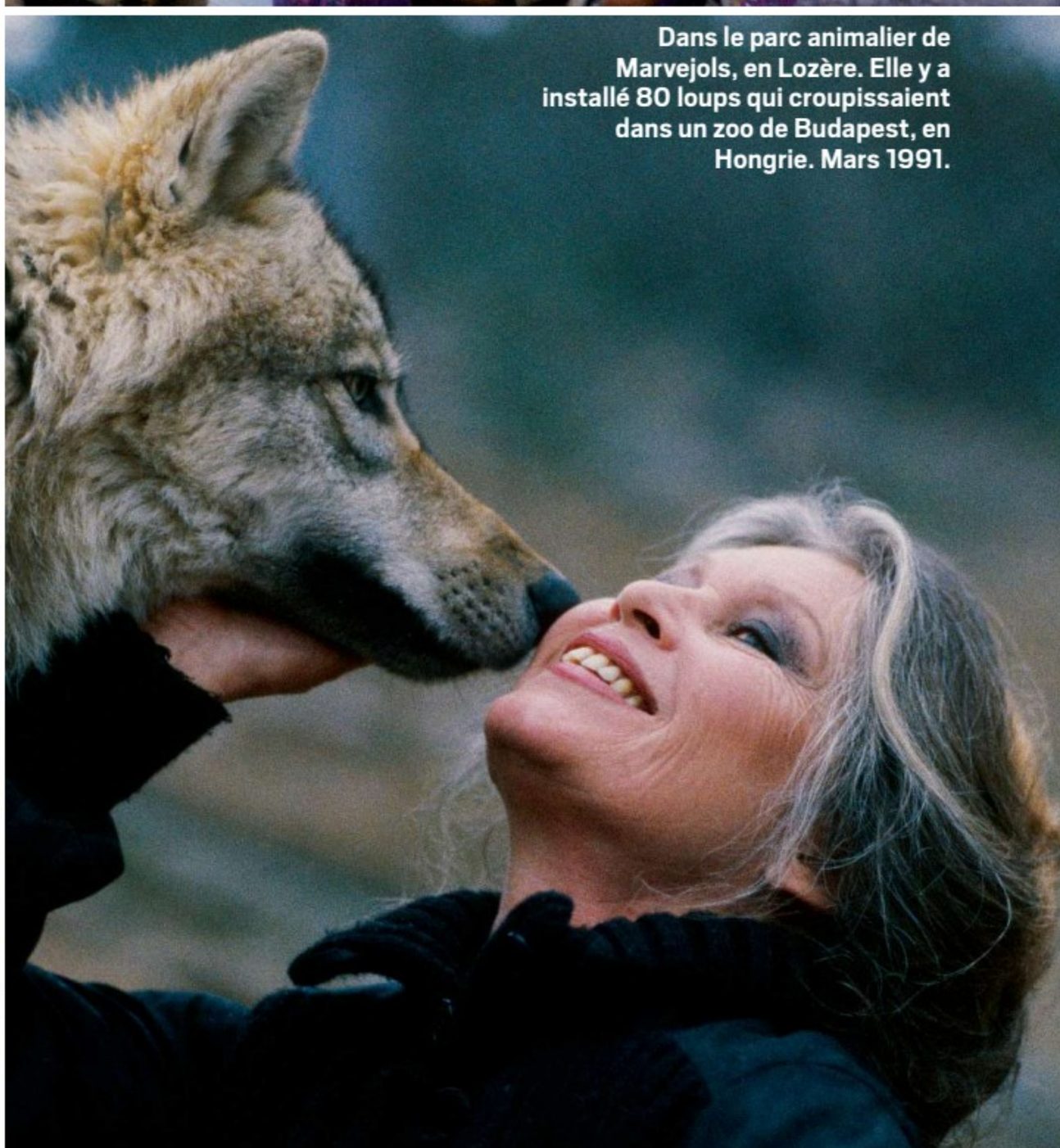
PHOTO **TERRY O'NEILL**

Un complice inattendu sur la plage de Buzios, son refuge secret, au Brésil en 1965.

Fin des années 1960, à Gstaad, en Suisse. Il n'y a pas que le renne qui porte de la fourrure. « Je n'avais pas encore conscience de ce qu'elle représentait », s'excusera-t-elle plus tard.

En 1975, au zoo de Fréjus, dans le Var, une tigresse avec ses petits. L'époque où la « Madone des animaux » se bat contre les ménageries.

Elle laisse prospérer les sangliers dans le maquis et vient même les nourrir. À la Garrigue, son domaine près de la Madrague, en 1991.



Dans le parc animalier de Marvejols, en Lozère. Elle y a installé 80 loups qui croupissaient dans un zoo de Budapest, en Hongrie. Mars 1991.

À la compagnie des hommes, elle préfère celle des animaux

En route pour le marché avec sa Mini Moke où prennent place tous ses chiens. Elle a transformé la Madrague et, à quelques kilomètres, la Garrigue, son autre propriété, en véritables arches de Noé. En 1980, à Saint-Tropez.

À 89 ans, sa révolte était restée intacte. Pour faire libérer son ami Paul Watson, BB repartait à la bagarre

Par Arthur Loustalot

Elle vit entre deux maisons. Mais chacune appartient aux animaux. Ses aubes et ses soirs, BB les donne aux chiens, aux chats et aux pigeons de la Madrague, la villa tropézienne qu'elle a cédée à sa fondation. C'est aussi le royaume des morts et des souvenirs : sa chambre est un musée de photographies des bêtes qu'elle a perdues. Le midi, elle s'échappe en 4L. Vers la vie. À l'autre bout de la presqu'île, au milieu des fleurs sauvages, elle prend des forces auprès de ses moutons, ses cochons, ses chèvres et ses chevaux, qui viennent réclamer des gâteaux jusqu'à l'intérieur de la ferme. Elle a besoin de les toucher. D'entrer en communion avec eux, de ressentir leur paix. Là, dans le silence, « débarrassée » des humains, comme elle dira, Brigitte Bardot fait régner une harmonie de bergère. Elle en sourit : c'est son côté « Blanche-Neige ». Le jardin secret de la Garrigue était un rêve de petite fille. C'est aussi la bulle protectrice d'une écorchée vive qui, chaque jour, se brûle en ouvrant les messages qui lui sont adressés. On la tient informée de toutes les horreurs du monde. Il n'est pas rare qu'après cinquante ans de combat un sentiment d'impuissance l'étreigne.

Comme cet été 2024, quand elle apprend l'arrestation d'un frère de lutte : Paul Watson, le défenseur des baleines et pirate au pavillon vert, incarcéré au Groenland. Ils se sont connus en 1977 sur la banquise canadienne rougie par le massacre des bébés phoques. L'activiste, impressionné par le cran de la star face aux chasseurs et à la cruauté des journalistes, lui doit le choix d'une vie : la création de Sea Shepherd, après son départ de Greenpeace. Depuis, un lien spécial les unit. En 2006, quand Bardot était retournée à Ottawa au secours des mammifères marins malgré sa peur panique de l'avion, il avait répondu présent. Trois ans plus tard, elle l'associait forcément à sa grande victoire : la fermeture du marché européen à l'importation de peaux et de produits dérivés du phoque.

Alors, en plein mois d'août, BB s'inquiète. Elle échange des lettres avec le héros de l'écologie qui suscite la controverse, exhorte la Première ministre danoise à le libérer, conspue les « complices des braconniers ». Elle doit aussi, dès la rentrée, intervenir auprès de la

Commission européenne contre l'assouplissement de la protection des phoques. Elle le sait : aucune avancée n'est gravée dans le marbre. Qu'importe, BB repart à la bagarre. Elle a alors 89 ans et des os qui craquent, mais la révolte est restée intacte. Intense. Paul Watson sera libéré le 17 décembre. « Le miracle de Noël ! s'enthousiasmera-t-elle. Merci mon Dieu. »

Bardot s'est mise au service des animaux comme on entre en religion. Touchée par la grâce, ou plutôt par la rage. La colère remonte à l'enfance : elle se rappelle la souris chassée de la cave par les coups de balai de son père et qu'elle cache sous son pull. Chaque proie, depuis, lui a fait « mal à ses cœurs ». Et sa vie de sex-symbol a empiré

Rituel de fin de journée : elle va voir ses « gros », comme elle appelle sa ponette, son cheval, ses moutons, ses chèvres. À la Garrigue, en mai 2024.

Chaque jour, elle répond à quelques-unes des dizaines de lettres qui lui sont adressées. À son bureau, en juillet 2021.

le malaise. Christophe Marie, directeur adjoint de la Fondation Brigitte-Bardot jusqu'en 2024 et auteur d'« Animaliste » (éd. Spinelle), un livre qui revient sur trente ans de combat, décrypte : « Elle s'est elle-même sentie traquée, par les journalistes, les photographes, les fans. Elle s'est mise à la place de l'animal et a senti ce qu'il vit. » Être livrée en pâture ou traitée comme une bête de foire, BB sait ce que c'est. En 1962, elle milite pour l'étourdissement du bétail au moment de l'abattage. L'envie de ferrailler monte en flèche mais il manque un déclic. Il va se produire sur le tournage de « L'histoire très bonne et très joyeuse de Colinot Trousse-Chemise », en 1973. In extremis, l'actrice sauve Colinette, une petite chèvre promise à la broche. Elle la fait dormir dans son lit, lui donne le biberon au lieu d'apprendre son texte, dont elle se moque « comme de sa première chaussette ». Christophe Marie le raconte : « En costume d'époque, face à cet être fragile qui allait être tué, elle s'est trouvée ridicule. » La décision est prise : après une cinquantaine de films, le cinéma ne lui dit plus rien. À 38 ans, Brigitte Bardot s'offre une deuxième vie et une mission suprême : changer le destin des bêtes.

La fondation qu'elle crée en 1986 est reconnue d'utilité publique six ans plus tard, et pourtant les attaques fusent. Hier adulée, BB est moquée, méprisée. On met en doute sa sincérité, on lui reproche de ne pas vouer son énergie aux êtres humains. Elle pourrait répondre à ses détracteurs qu'elle porte aussi secours aux âmes en souffrance des maisons de retraite de la Côte d'Azur. À la vérité, elle préfère sa spontanéité de franc-tireuse : « Comme ce sont généralement des gens qui, eux, ne fichent rien pour personne, je me tape de leur opinion. » Christophe Marie éclaire la face cachée d'un combat. « Auprès des patients séniles ou atteints d'Alzheimer, elle retrouvait un bonheur depuis longtemps perdu : on ne la reconnaissait pas. Dans sa relation aux autres a commencé une course à l'anonymat. » Elle n'est nostalgique de rien. Ni de sa carrière ni de son statut d'idole ; bien au contraire. BB aime dire : « Les animaux, eux, s'en foutent que je sois belle ou non. » Mais, à force de coups et de clashs, elle va faire d'une cause négligée un engagement sexy. Paris Match la suit dans sa maison de Bazoches-sur-Guyonne, dans les Yvelines, où elle chouchoute ses « chipoutchounes », comme lorsqu'elle monte en première ligne. Elle pourfend les « prédateurs du dimanche » et les vivisecteurs, les tronçonneurs d'éléphants et les fossoyeurs des océans. Elle traque les abandonneurs de chiens et les matadors, les mauvais abatteurs de veaux et les massacreurs de tout genre.

Hier adulée, Brigitte Bardot est désormais moquée, méprisée

Végétarienne avant l'heure comme l'académicienne Marguerite Yourcenar, elle lui emprunte sa formule : impossible de « digérer l'agonie ». À l'avant-garde d'une prise de conscience qui va faire de la condition animale un vrai sujet de société, elle arrache des victoires sans jamais s'en réjouir. Même la loi historique de 2021 contre la maltraitance animale ne lui donne pas l'envie de savourer, de souffler. Femme de batailles et de paradoxes, elle répète : « Ce que je fais, ça ne sert à rien. Je n'ai rien obtenu. » Et montre à chaque bras de fer des facettes contradictoires, apaisée et guerrière, séductrice et si solitaire. Défaitiste mais déterminée à tenir cette promesse qu'elle énonçait dans Match en 1989 : « Il n'y a pas de bons ni de mauvais combats. Seulement l'horreur de la souffrance, appliquée de façon industrielle aux plus faibles, aux plus démunis, à tous ceux qui ne peuvent se défendre. Et il faut qu'on se mette bien dans la tête que sur ce terrain, et pas sur un autre, on me trouvera toujours. Prête. Debout. Et criant. Dans un grand silence, un peu de bruit fait toujours beaucoup de bruit. »

PLUS QU'UN MODÈLE, UNE MUSE

En 1959, Bardot, 25 ans, joue les modèles pour Van Dongen, 82 ans, dans son atelier de la rue de Courcelles, dans le VIII[e] arrondissement de Paris. « BB aux yeux d'autruche » est le deuxième portrait qu'il fait d'elle.

Elle était faite pour lui, lui qui aime tant peindre les sensuelles aux yeux fardés. Lors de leur première rencontre, au cours d'un déjeuner chez Maurice Chevalier en 1954, Bardot n'est encore qu'une inconnue. Elle raconte : « Van Dongen, qui m'impressionnait à mourir, fit un extraordinaire portrait de moi. Impossible de l'acheter, je n'avais pas un sou ! Je fis en vain du charme au maître, qui préférait les billets à mes sourires. Tant pis ! » La toile fera la une de « Life » et l'artiste néerlandais proposera même d'en faire un timbre… Bardot, la redécouvrant, y verra finalement « un plant d'épinard avec du jambon ». Cela ne la dissuadera pas de poser une seconde fois pour le célèbre peintre.

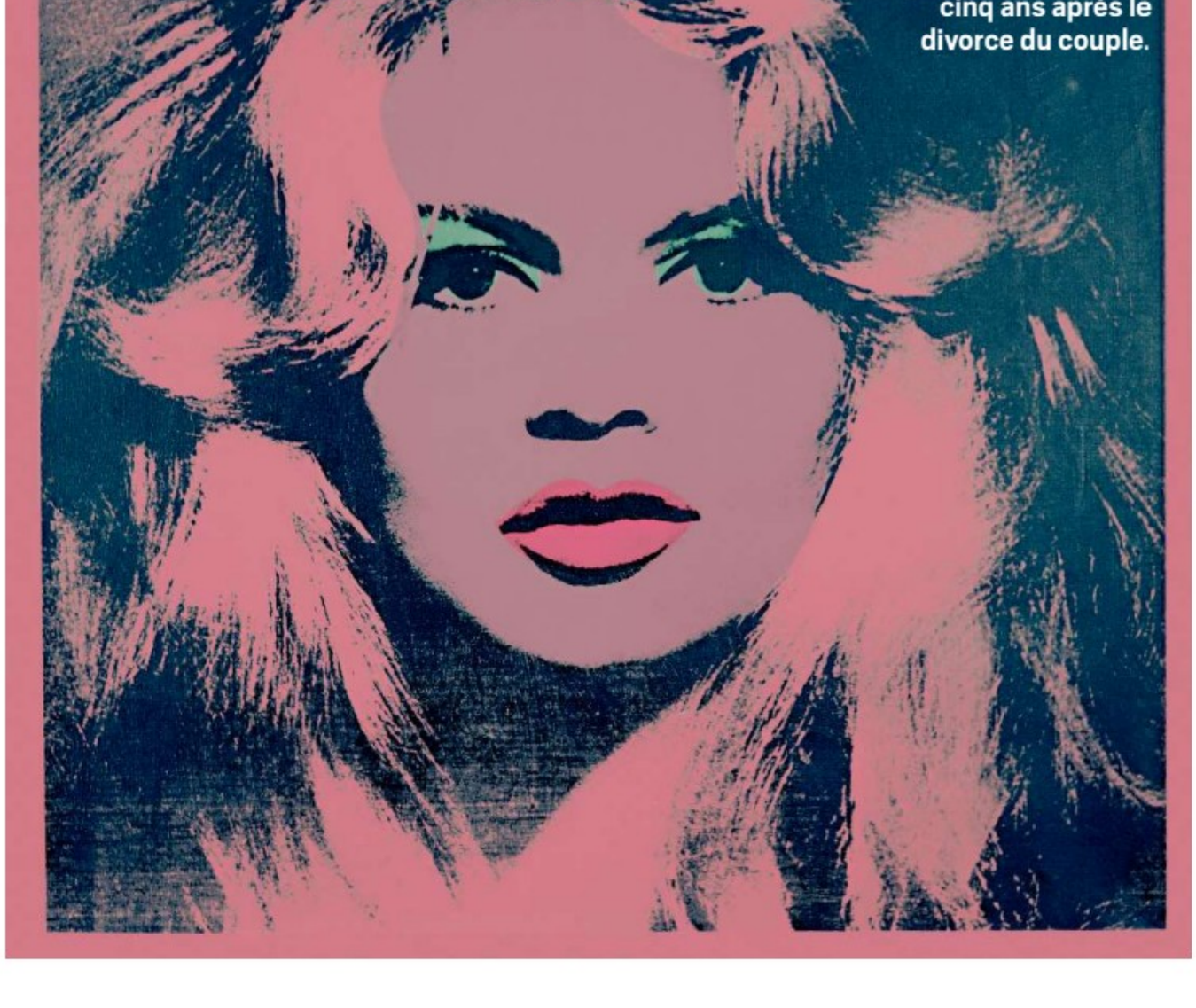
PHOTO **IZIS**

Van Dongen, Picasso, Andy Warhol : elle a inspiré les plus grands artistes du XX^{e} siècle

Pour la haute couture comme pour la République, elle incarne la femme française

Le créateur Pierre Balmain met la dernière main à la robe que BB portera lors de la cérémonie de présentation à la reine Elizabeth II, le 29 octobre 1956, à Londres.

Photo Willy Rizzo



L'un des huit portraits de Brigitte commandés par Gunter Sachs à Andy Warhol et réalisés en 1974, cinq ans après le divorce du couple.

Avec l'une des nombreuses sculptures qu'elle a inspirées.

L'actrice sera la première personnalité
à incarner Marianne, symbole de la République.
En 1970, six ans après que le
sculpteur Aslan a créé le buste à son image.

En mai 1956, Brigitte s'échappe
de la Croisette le temps d'une visite
à la Californie, la villa de Picasso :
un peu de rondeur dans l'atelier du cubiste.

SAINT-TROPEZ SUPERSTAR

Épaules nues, microshort, ballerines et fichu : un style que seule sa mère, Anne-Marie (à g.), semble ne pas avoir adopté… Sur le port, en juin 1959.

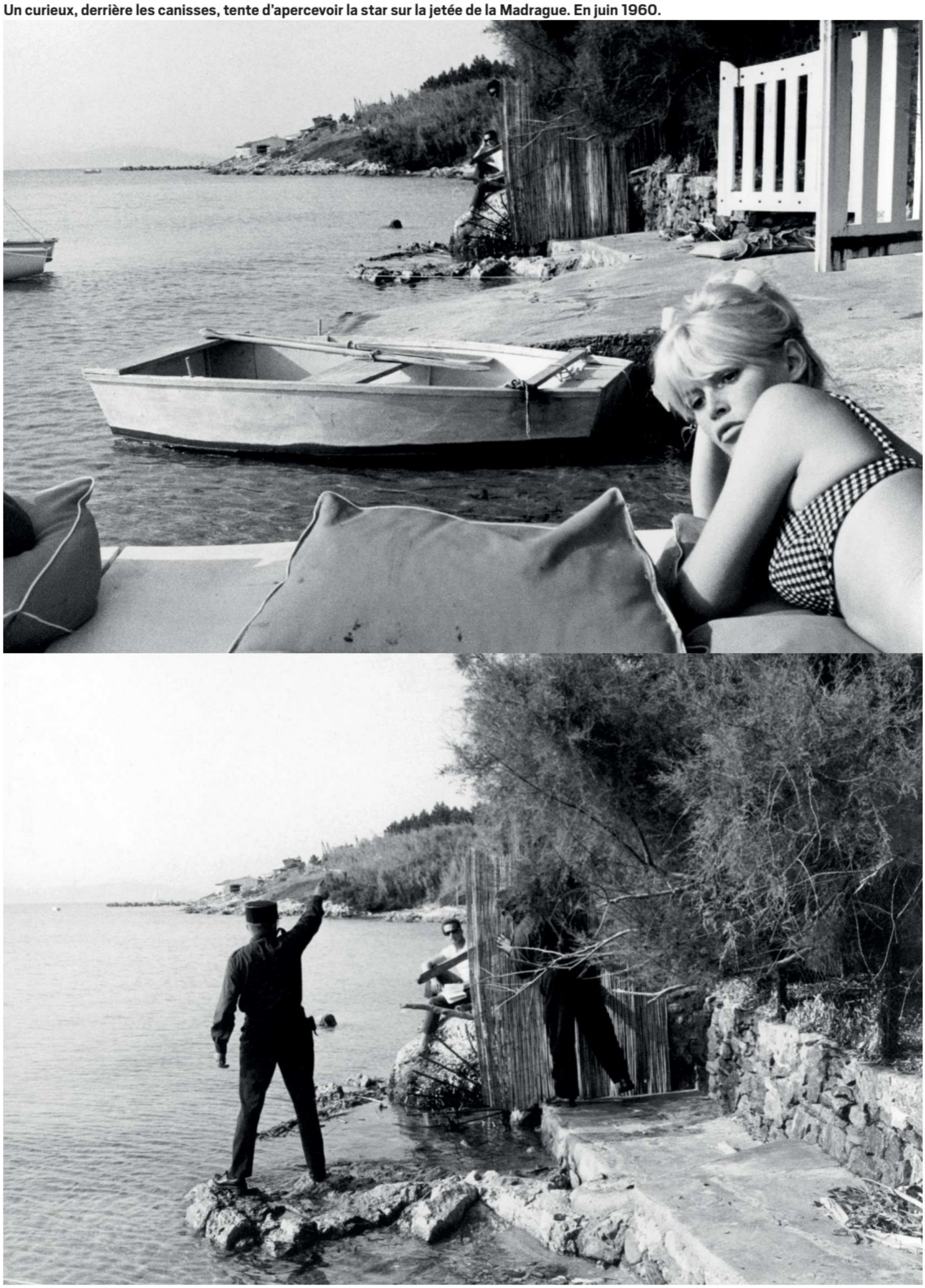
Elle a fait de ce petit port de pêche le centre du monde

Dans son sillage, une marée humaine. Depuis le tournage de « Et Dieu… créa la femme », l'actrice est la figure de proue, sans fard ni bijou, de ce petit port provençal jusqu'ici prisé des seuls artistes, de Signac à Colette. Et de la famille Bardot : au début des années 1950, ses parents avaient acheté une maison sur les hauteurs. Désormais, la scandaleuse embrase la petite cité varoise, qui deviendra, malgré elle, le rendez-vous planétaire de la jet-set. « Mon Saint-Tropez est mort, confie-t-elle en 1989. C'est la capitale de toutes les décadences… Une gigantesque boutique de luxe pour milliardaires. »

PHOTO **ANDRÉ SARTRES**

Elle a trouvé là un sanctuaire qu'elle peine à protéger

Un curieux, derrière les canisses, tente d'apercevoir la star sur la jetée de la Madrague. En juin 1960.



L'indiscret se fait chasser par un gendarme.
Très vite, ce sont les bateaux de touristes qui saperont définitivement la tranquillité de la star.

À 20 ans, en mai 1955 : après le Festival de Cannes, le paradis de Saint-Tropez, où, adolescente, Brigitte passait ses vacances en famille. Sous l'objectif de Philippe Halsman, célèbre pour avoir fait « jumper » (sauter) les vedettes des années 1950.

Début des années 1970.
Au fond, la Petite Madrague,
la « maison d'amis ».

Retranchée derrière les grands roseaux. Elle préférerait mille fois aller bronzer sur la jetée, mais depuis que les bateaux de tourisme ont inscrit la Madrague à leur programme, inutile d'y penser. Indifférente au tumulte et à la vie nocturne de Saint-Tropez, Brigitte y vit sans artifice, comme sur une île déserte. C'est en 1958 qu'elle achète, « pour le prix d'un parking », cette petite cabane de pêcheur repérée par sa mère. « Il n'y avait ni eau courante ni électricité, se souvient-elle, on allait se laver au puits ou dans la mer. » « Cette maison m'a abritée, protégée, nous confie BB en 2019. Elle a tout connu, mes amours, mes chagrins, mes joies, mes amis, mes emmerdes. C'est ici que je veux finir ma vie. »

PHOTO **GHISLAIN DUSSART**

À l'abri des regards, elle plonge dans la béatitude

1

2

3

4

1. Dans le salon-mezzanine. Un intérieur simple, décoré d'objets chinés. « Ma maison est le seul endroit où je peux être vraiment moi-même. »

2. Cachée dans la végétation, sur la baie des Canoubiers, la propriété est ceinte d'un mur pour la protéger des curieux.

3. Pionnière jusque dans le choix du mobilier. À la Madrague, vers 1960, dans un fauteuil en rotin semblable à celui du film « Emmanuelle » de 1974.

4. Elle ne connaît plus personne sur son Riva. Au programme : plongée, ski nautique et pique-niques. Dans le golfe de Saint-Tropez, en 1964.

La Madrague, la maison de toute une vie

En 1958, à la Madrague, son tout nouveau refuge, entourée de ses gardiens préférés.

À la porte de la « maison d'amis », plus de 80 croix blanches et autant de chiens et chats enterrés : « J'aimerais reposer là, au milieu de mes animaux tant aimés. »

L'éclosion d'une jeune fille en fleur, en mai 1952. Le nº 168 de Paris Match, dont elle fait la couverture pour la première fois, le prédit dans ses pages : « Elle sera célèbre cette année. »

Depuis sa rencontre avec Roger Vadim, un lien indéfectible s'est noué avec notre magazine

LA MADRAGUE
Saint Tropez

Bon
Anniversaire
"PARIS-MATCH"
que j'ai vu naître !
75 ans d'un parcours
sans fautes !
Tu Restes Souverain et
unique, accompagné de
ton magnifique emblème :
" le poids des mots
le choc des photos "
Je suis fière d'être ta
petite fiancée !
BB

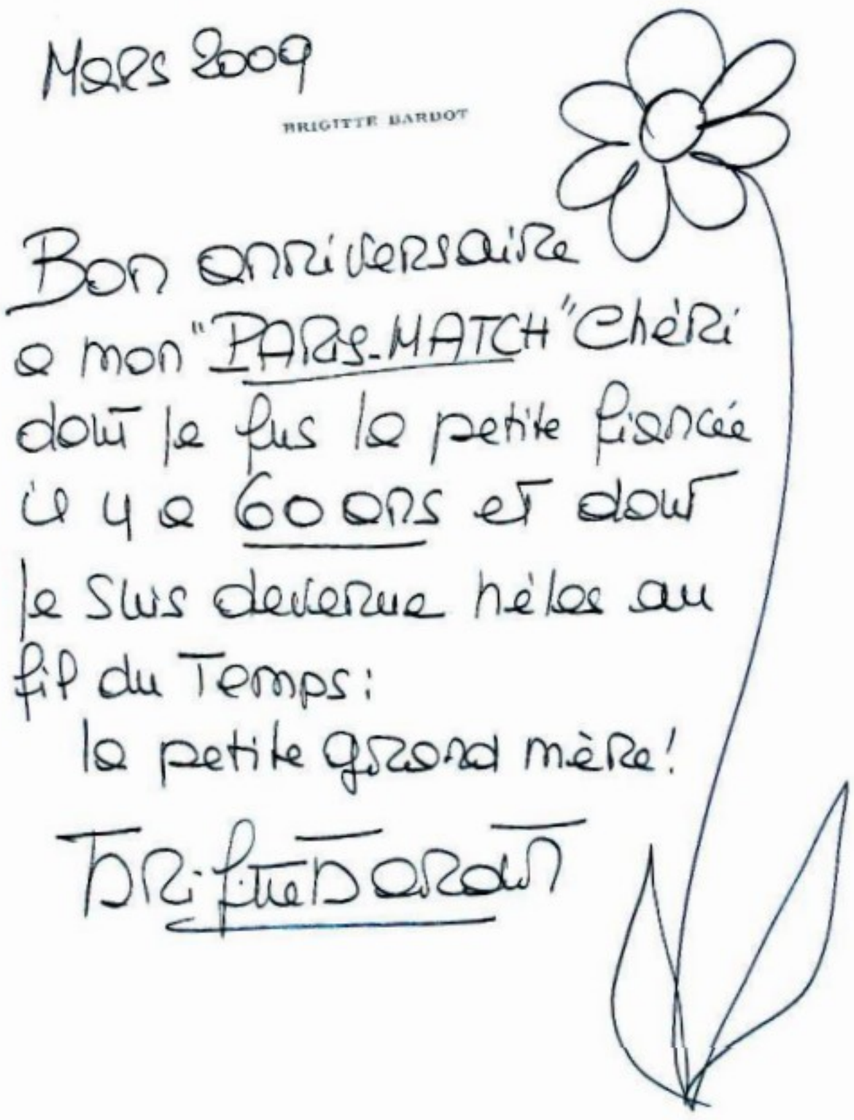
2024

En avril 2024, cinq mois avant de fêter ses 90 ans, elle n'oublie pas l'anniversaire du journal qui lui a toujours été fidèle.

ELLE ÉTAIT LA PETITE FIANCÉE DE PARIS MATCH

Brigitte dans le jardin de ses grands-parents, à Louveciennes. Elle a 17 ans et s'apprête à épouser un photoreporter de Match... nommé Vadim.

Des vœux espiègles pour célébrer un magazine qui colle à son destin.


Mars 2009

BRIGITTE BARDOT

Bon anniversaire
à mon "PARIS-MATCH" chéRi
dont le fus la petite fiancée
il y a 60 ans et dont
je suis devenue hélas au
fil du Temps:
la petite grand mère!

Brigitte Bardot

Avec Paris Match, elle ose se mettre dans de beaux draps. Invitée d'honneur d'un gala à Munich, elle pose au côté de Roger Thérond, alors rédacteur en chef. Février 1957.

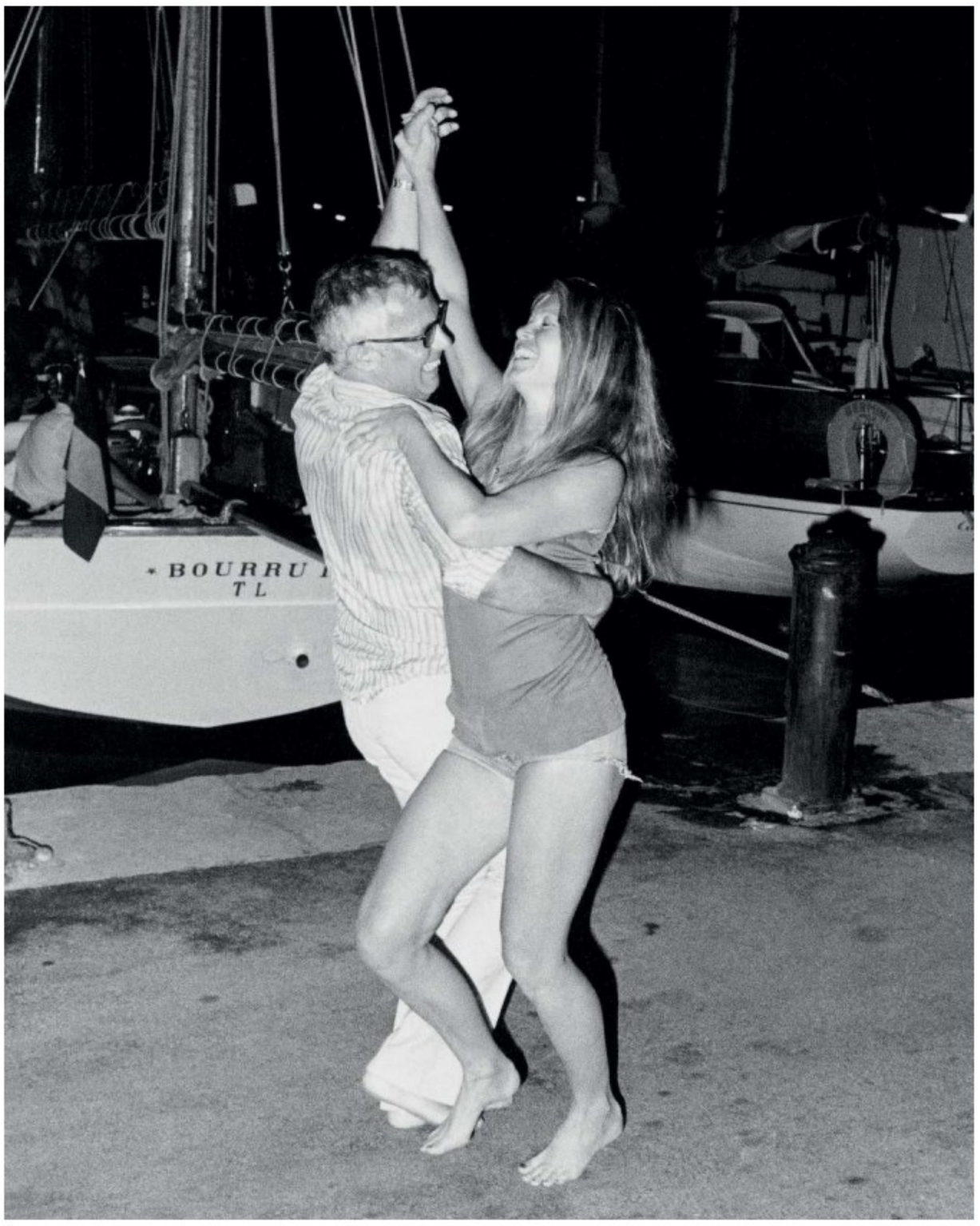
Ses premiers pas au cinéma, sa maternité, sa croisade pour les animaux... Les grandes étapes de sa vie ont fait la une. Au total, nous lui avons consacré 46 couvertures.

Découvrez notre sélection de tirages photo de Brigitte Bardot sur notre boutique photo Paris Match.

Quelle que soit l'époque, elle décrochait la une

À la Madrague, en août 1965, avec une partie de la rédaction devenue sa bande (de g. à dr.) : Bernard Giquel, Roger Thérond et Benno Graziani.

Avec Michou Simon, notre photographe, qu'elle appelle son « petit frère », en 1979, sur les quais de Saint-Tropez.



JEUX
85 Mots croisés

AFFAIRE DE FAMILLE
86 Il était une fois Longchamp

HORLOGERIE
90 Des animaux garde-temps

SAVEURS
91 Chaud bouillon !

MOBILITÉS
92 Rallye Dakar.
Dans les starting-blocks
avec Sébastien Loeb

ARGENT
94 Que vaut le cashback ?

SANTÉ
96 Diabète
La révolution est en marche !

ARCHIVES
97 Michel Piccoli
Il aimait tant les femmes

103 JEUX
Anacroisés

LA MÉNAGERIE HORLOGÈRE

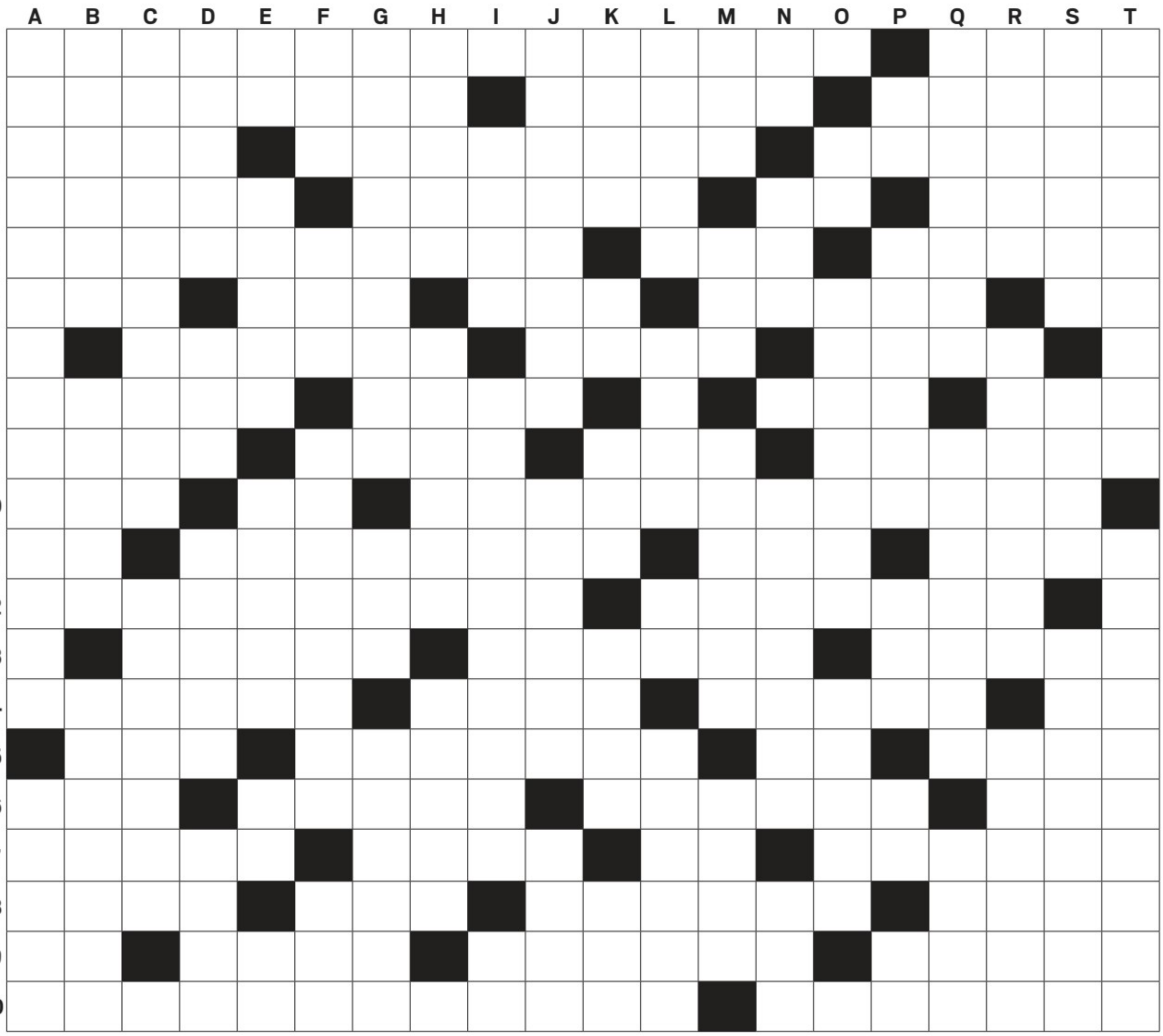
Petit oiseau, crocodile, serpent, papillon… Comme la panthère de Cartier (photo), les animaux entrent en scène parés d'or et de pierres précieuses dans des créations de montres joaillières. (Page 90)

Crédits photo : P. 84 : A. Charchian / Cartier. P. 86 à P. 88 : A. Barelli, courtesy Longchamp. P. 90 : A. Pividori / Cartier, courtesy Van Cleef, DR. P. 91 : J-M. Tixier. P. 92 et 93 : DR. P. 94 : DR, Getty Images. P. 96 : Getty Images. P. 97 à 96 : C. Azoulay, Photo Ingi Paris, P. Habans, M. Litran, M. Piquemal, B. Gysembergh, J. Garofalo, J.-C. Deutsch, P. Bruchet.

MOTS CROISÉS

Par **Nicolas Marceau**

Problème Nº 4001



HORIZONTALEMENT

1. Ils ne manquent pas de volumes. Bande de faisans. **2.** Accablée par la critique. Caractère d'imprimerie. Ne se conçoit jamais sans meneuse. **3.** Moins vif quand il est vieux. Parvenues. Banlieue de Detroit. **4.** Il jaunit les murs. Qualificatif d'une affaire qui tourne. Été à même. Arrêt sur image. **5.** Mène directement aux assises. Ville thermale belge. De la famille du sysimbre. **6.** Se fait entendre dans les sous bois. Logement de poutre. Outil de virement. Ville turque. Ouvre de nombreuses possibilités. **7.** Carrés de verdure. Enseigne en ville. Peut permettre de se rattraper. **8.** La Deule y circule. Sur une portée. Vers de Pindare. Père et roi chez Jarry. **9.** Parménide y fit école. Appela un taxi. Pilleur de troncs. Qui a subi du temps, l'irréparable outrage. **10.** Réseau francilien. Certes. Avec elle, le travail c'est la santé. **11.** Élément chimique. Sortie de son logement habituel. Bière de fermentation haute. Déforme. **12.** De vieux originaux. Il a un peu une tête de linotte. **13.** Cavités arrondies. Modèle de courage. Place de l'orchestre. **14.** Premier morceau. Ville de l'Orne. Ville d'eaux et d'accords. Suit le licencié. **15.** Sigle sur un emballage alimentaire. Mercenaires brutaux. Désinence verbale. Auxilliaires de la digestion. **16.** Prénom féminin. Omni présent à Dieppe comme à Nice. Forme de repentance. Bienheureuse. **17.** Pas mûres. Retirées des affaires. Illumine un éclaireur. Il fume en fin de course. **18.** Premier babil. Compagnon de la chanson. Variété de bette. Protestations à voix haute. **19.** Élu du Cotentin. Marie à la cuisine. Billet doux d'une époque révolue. Coiffure papale. **20.** Elle maintien les croisées entrouvertes. Ils sont plutôt gênés aux entournures.

VERTICALEMENT

A. Squatteur marin. Relative au raisin. **B.** Au large de la Bretagne. Partie de l'intestin grêle. Certains sortent du lot au tirage. **C.** Le rêve de toute plume. Hérétique du côté d'Albi. **D.** Parviendra à joindre les deux bouts. Marque d'admiration pour une belle passe. Circulait sur les canaux de Venise. Tube de l'été. **E.** Dans le coup. La Fontaine s'en inspira. Toile de renommée mondiale. Mère de Titan. Vaut presque de l'or. **F.** Effectua un retrait. Idéal aux allures portantes. Musique cubaine. Rejoint le Rhône. **G.** Elle n'est pas d'une autre planète. Ceinture à Tokyo. Courant dans le pacifique. **H.** Un grand pêcheur, parfois cendré. Figure à la barre. Péjorativement, avant un patronyme. **I.** Précède Tass, dans le nom d'une agence de presse. Pâtisserie. Saint de Bigorre. **J.** Partie de l'opéra. Il peut se déguster confit. Lampe de studio. **K.** Prénom diminutif. Symbole chimique. Écrivit « Le corbeau » en 1845. Prendre son courage à deux mains. Touche terre dans le couloir. **L.** Notions. Service religieux. Métal. Coupe pour la manche. **M.** Mets fin. Porteur d'aiguilles. Geste de solidarité. Maison d'arrêts. **N.** Au milieu. Capitale sud-américaine (La). Imprimeurs hollandais. D'un auxilliaire. **O.** Dialecte chinois. Sage. Fille de Poséidon. **P.** Culte sur le Nil. Mettra à la porte. Ancien pays voisin. Possessif. Travaux en cours. **Q.** Naîtra. Choix offerts. Circulaire pour débiteurs. **R.** On l'entame avec un poisson. Figurines qui flottent dans un bocal. Te serviras. **S.** Varieras les coloris. Être ouvert. Dépourvu de tolérance. **T.** Partie d'un film. Mettent au pas les animaux.

SOLUTION DU SUPERFLÉCHÉ Nº4000

■	E	■	S	■	S	■	F	■	M	■	M	■	Z	■						
S	T	R	I	K	E	■	O	X	Y	G	E	N	E	R						
■	R	E	C	A	L	E	R	■	O	R	G	A	N	E						
N	A	N	A	N	■	U	T	O	P	I	E	S	■	V						
■	N	I	V	A	L	E	■	D	E	F	R	I	P	E						
A	G	E	■	K	Y	S	T	E	■	F	E	L	I	N						
■	L	■	B	E	C	■	E	S	T	E	■	L	E	I						
R	E	P	O	S	E	E	S	■	R	E	V	E	U	R						
■	U	L	M	■	E	N	T	R	E	■	E	R	S	■						
P	R	O	B	A	N	T	■	E	P	I	S	■	E	T						
■	■	T	E	L	■	E	R	E	I	N	T	E	■	I						
I	F	S	■	P	E	R	I	■	E	T	A	N	G	S						
■	R	■	L	E	S	■	R	I	D	E	L	L	E	S						
D	A	T	E	■	S	T	E	M	■	R	E	I	N	E						
■	C	O	C	K	E	R	■	P	R	E	S	S	E	R						
P	A	R	O	I	■	A	T	O	U	T	■	E	P	I						
■	S	Y	N	D	I	C	A	T	■	S	E	R	I	N						

Affaire de famille

IL ÉTAIT UNE FOIS LONGCHAMP

Cette maison française a su garder son indépendance. À sa tête, un clan soudé autour de Jean Cassegrain, son P-DG, dont l'ambition est d'élargir ses horizons. La marque de maroquinerie de luxe vient d'inaugurer une nouvelle boutique à Shanghai.

Dans leurs bureaux parisiens, le 12 décembre. Cinq des six membres de la famille. De g. à dr. : Jean Cassegrain, P-DG de Longchamp, Hector Cassegrain, directeur général France, Sophie Delafontaine, directrice artistique de la maison, Adrien Cassegrain, directeur de la transformation et du RSE, Juliette Poupard-Delafontaine, directrice des événements du groupe. Manque Olivier Cassegrain, directeur du marché américain.

La « Maison de famille », à Shanghai (Chine), une boutique, inaugurée fin octobre, qui célèbre l'art de vivre à la française. Un concept qui tranche au pays des malls. La Chine est le deuxième marché du groupe, après la France et devant les États-Unis.

« Nos valeurs résonnent avec celles des nouveaux consommateurs »
Sophie Delafontaine

Interview Virginie Sellier / Photos Anaïs Barelli

Paris Match. Quel est votre premier souvenir lié à la maison ?

Sophie Delafontaine. Rentrer de l'école et passer voir mon grand-père, entouré de ses produits de cuir. Il avait installé ses bureaux juste au-dessus de sa civette, sur les Grands Boulevards, à Paris. Mes grands-parents, mes oncles, mes tantes, mes parents, on habitait tous le même immeuble.

Jean Cassegrain. Quand j'étais petit, à chaque fin août, mon père m'emmenait à l'étranger voir des fournisseurs, des boutiques et des Salons professionnels.

Juliette Poupard. Ma grand-mère le samedi, dans sa boutique de la rue Saint-Honoré. On jouait des heures dans la réserve avec mes frères et mes cousins.

Hector Cassegrain. Mon père qui m'emmenait en train voir les ateliers, à Ségré, près d'Angers. Tous ces rouleaux de cuir, ça faisait caverne d'Ali Baba !

Adrien Cassegrain. Ma grand-mère en vacances l'été, qui passait ses journées au téléphone à noter les commandes de toutes les boutiques, tout en nous surveillant.

Votre définition de l'esprit de famille ?

Sophie. L'amour. D'avoir une famille où l'on s'aime, où l'on est heureux d'être ensemble.

Jean. Dans l'entreprise, la famille apporte la stabilité. Je suis seulement le troisième président de la maison depuis qu'elle existe, en 1948. Et le grand plaisir de travailler au quotidien avec mes garçons et ma nièce.

Juliette. Un lien incassable et indescriptible.

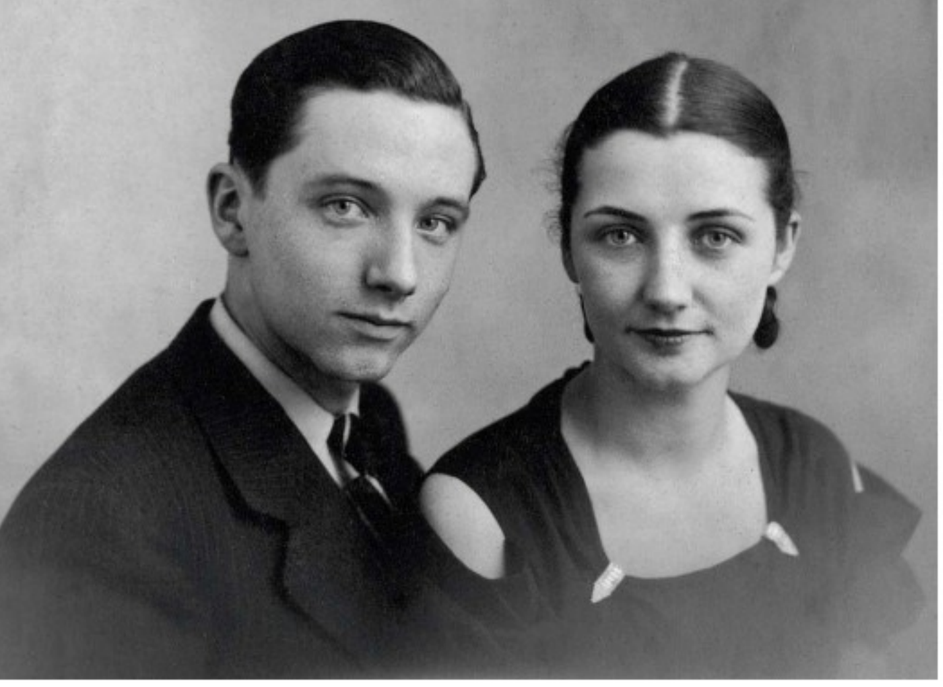
Hector. Avoir les mêmes valeurs et la même vision, et faire les choses collectivement.

Adrien. Avancer ensemble en se serrant les coudes.

Travailler dans l'entreprise familiale : un choix ou une évidence ?

Sophie. J'étais styliste chez Bonpoint. Je voyais tout le potentiel de ce qu'on pouvait faire chez Longchamp et qu'on n'exploitait pas tellement. Du coup, j'ai commencé à demander à mon père de me faire un sac comme-ci, avec cela, etc. Au bout d'un moment, il m'a dit : "Tu n'as qu'à venir le faire toi-même !" Donc j'ai sauté le pas.

Juliette. J'ai passé huit ans chez Chanel, j'ai rejoint Longchamp il y a deux ans. La famille me le proposait régulièrement, mais je voulais pouvoir apporter quelque chose. J'en ai parlé avec mes cousins… Finalement, c'était la meilleure décision pour moi. Mon oncle travaille en dessous, la porte à côté c'est ma mère. Mes cousins sont comme mes frères. Je me sens en sécurité. [SUITE PAGE 88]



Jean Cassegrain et son épouse, Renée. En 1948, pour accroître les ventes de pipes, il a l'idée de les gainer de cuir. Ce sera la naissance de la maison Longchamp.

Dates clés

1948
Création de la maison Longchamp par Jean Cassegrain, au sein du bureau de tabac familial.

1988
Ouverture de sa première boutique à Paris, rue Saint-Honoré.

1993
Lancement du sac Pliage, bestseller de la marque depuis.

2025
4 245 collaborateurs, plus de 400 boutiques dans le monde.

Hector. Cela n'a jamais été le but ultime pour moi. Mais un jour ça a été le bon moment. J'ai commencé dans la filiale britannique. Maintenant, je m'occupe du marché français.

Longchamp, de génération en génération… Que vous évoque cette idée ?

Sophie. Que nos enfants nous rejoignent, c'était espéré, souhaité. On leur a toujours dit que la maroquinerie est le plus beau métier du monde, qu'ils auraient leur place. Ce n'était pas évident pour eux, car ils ont vu leurs grands-parents et parents travailler beaucoup, consacrer leur vie à ce projet…

Juliette. Je dois avouer que j'adorerais que mes filles (2 ans et 6 mois) rejoignent Longchamp un jour. Mais je ne le leur demanderai jamais.

Hector. Mon fils de 2 ans est déjà venu en point de vente et au bureau, il commence à s'imprégner de la culture !

Votre plus grande fierté ?

Sophie. L'introduction du prêt-à-porter. Ce qui a permis à Longchamp de devenir une marque globale.

Hector. L'attachement que peuvent avoir les collaborateurs avec la maison. Certains sont là depuis plus de trente ans. Et le fait d'être une maison indépendante, cela nous donne une liberté sans nom.

Adrien. La traçabilité détaillée de nos produits [sur le site de la marque, on peut même savoir de quelle ferme est issue la vache dont le cuir est utilisé, NDLR]. On est la seule maison à faire ça !

Y a-t-il des règles familiales implicites ? Aucun conjoint ne travaille avec vous, par exemple.

Sophie. C'est vrai. Entre frères et sœur, on peut tout se dire. Je pense que c'est le cas aussi entre cousins, parce qu'ils ont eu la même éducation. On ne se dirait peut-être pas la même chose entre beaux-frères et belles-sœurs.

Comment réglez-vous les désaccords ?

Sophie. Avec Jean, on est très différents mais on a la même vision. On se comprend sans se parler. Ce qui est assez amusant pour les équipes, parfois. La force de la famille, c'est qu'on peut se dire les choses sans que l'autre le prenne mal. Je respecte complètement son travail, j'ai beaucoup d'admiration pour lui. Et lui me fait hyper confiance sur ce que je fais. Ça n'empêche qu'il peut me dire parfois : "Mais ce sac est affreux !" [Rires.]

Jean. Nous avons des rôles différents et chacun notre domaine dans lequel on peut s'exprimer.

Hector. On sait que chacun a quelque chose à apporter, donc il n'y a pas de combat d'ego. Par exemple, je suis fasciné par l'énergie créative de Sophie et de Juliette.

Adrien. Dans une entreprise, quand vous vous disputez avec votre manager, vous ne le retrouvez pas pour le poulet rôti du dimanche ! Cela peut être délicat.

Comment appelez-vous vos parents dans l'entreprise ?

Adrien et Hector. Jean. Jamais papa.

Juliette. Maman. Sauf quand on est nombreux en réunion !

Quelle a été la plus grande difficulté que Longchamp a traversée ?

Jean. Le Covid, en 2020. On a perdu 40 % de notre chiffre d'affaires. En 2022, on est revenu au niveau. Puis, entre 2022 et 2025, on l'a presque doublé. Cette période difficile aura finalement été profitable à la marque, parce qu'elle nous aura bousculés.

À quoi ressemble le rôti du dimanche chez les Cassegrain ?

Sophie. C'est souvent moi qui reçois, je cuisine avec mon mari. Nous avons aussi une maison dans le Sud, au Plan-de-la-Tour, dans laquelle tout le monde vient l'été. J'adore ça !

Juliette. Parfois, on se retrouve tous le dimanche au bureau.

Hector. Avec Adrien et Juliette, on va au parc avec nos enfants. Et, dans les déjeuners de famille, parfois on se fait réprimander par ma mère, qui dit qu'on parle trop de travail !

Comment s'appelle le groupe WhatsApp familial ?

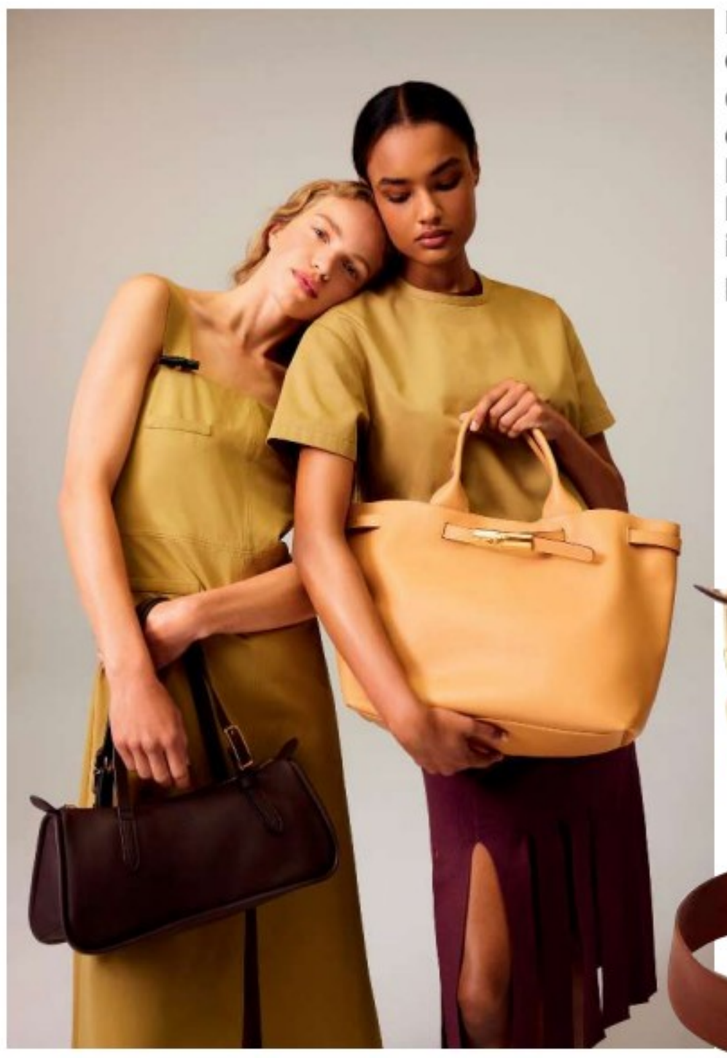
Juliette. On en a deux : il y a "GPP (pour grand-père Philippe) et Mamie", où l'on s'envoie les photos des enfants, du quotidien. Et "Famille@longchamp", avec les six qui travaillent dans la maison.

La vision de la maroquinerie et du luxe a énormément évolué en quatre-vingts ans…

Sophie. Ce n'est pas l'industrie qui a changé, c'est le consommateur. Aujourd'hui, plus personne n'a "besoin" d'un sac en plus ou d'un vêtement en plus. Ce qu'on vient chercher, c'est quelque chose qui a du sens, de l'histoire, de la qualité, de la création et un objet responsable. Quand mon père a créé le sac Pliage, c'était déjà un produit écoconçu – le terme n'existait même pas à l'époque –, avec de la toile de tente rachetée à l'armée. Les valeurs de Longchamp résonnent donc complètement auprès des nouveaux consommateurs.

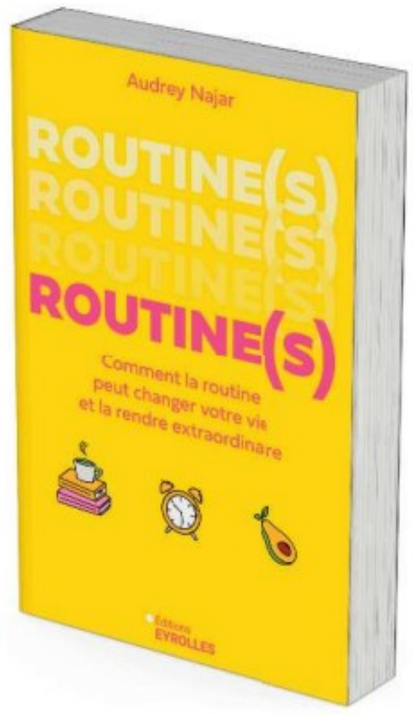
Imaginez-vous vendre Longchamp un jour ?

Jean. Si ce dont on a envie, c'est de continuer à développer une marque dans le monde, et qu'il y a la notion de transmission derrière, alors il ne faut pas vendre. Notre défi est de perpétuer un héritage tout en restant dans l'air du temps. Garder nos valeurs profondes, mais trouver sans cesse de nouvelles expressions. **Interview Virginie Sellier**



Les sacs Pliage et Roseau, best-sellers de la marque, n'ont cessé d'évoluer avec le temps, les saisons, les coloris et les infinies possibilités de personnalisation.

TOUTNOUVEAU
actualités commerciales



ROUTINE(S)

Avec clarté et humour, Audrey Najar explore la force discrète de la routine et lui rend ses lettres de noblesse. Au fil des pages, vous trouverez les bienfaits insoupçonnés des routines sur votre bien-être mental, physique et émotionnel. Des exemples inspirants de routines adoptées par des personnalités reconnues et des outils concrets pour créer des habitudes adaptées à votre vie et concrétiser les objectifs qui vous tiennent à cœur. C'est une invitation à faire la paix avec le quotidien et à redonner du sens à chaque jour !

Prix public indicatif : 16 euros
www.eyrolles.com

BORDEAUX N°12, L'ÉNERGIE DU RENOUVEAU

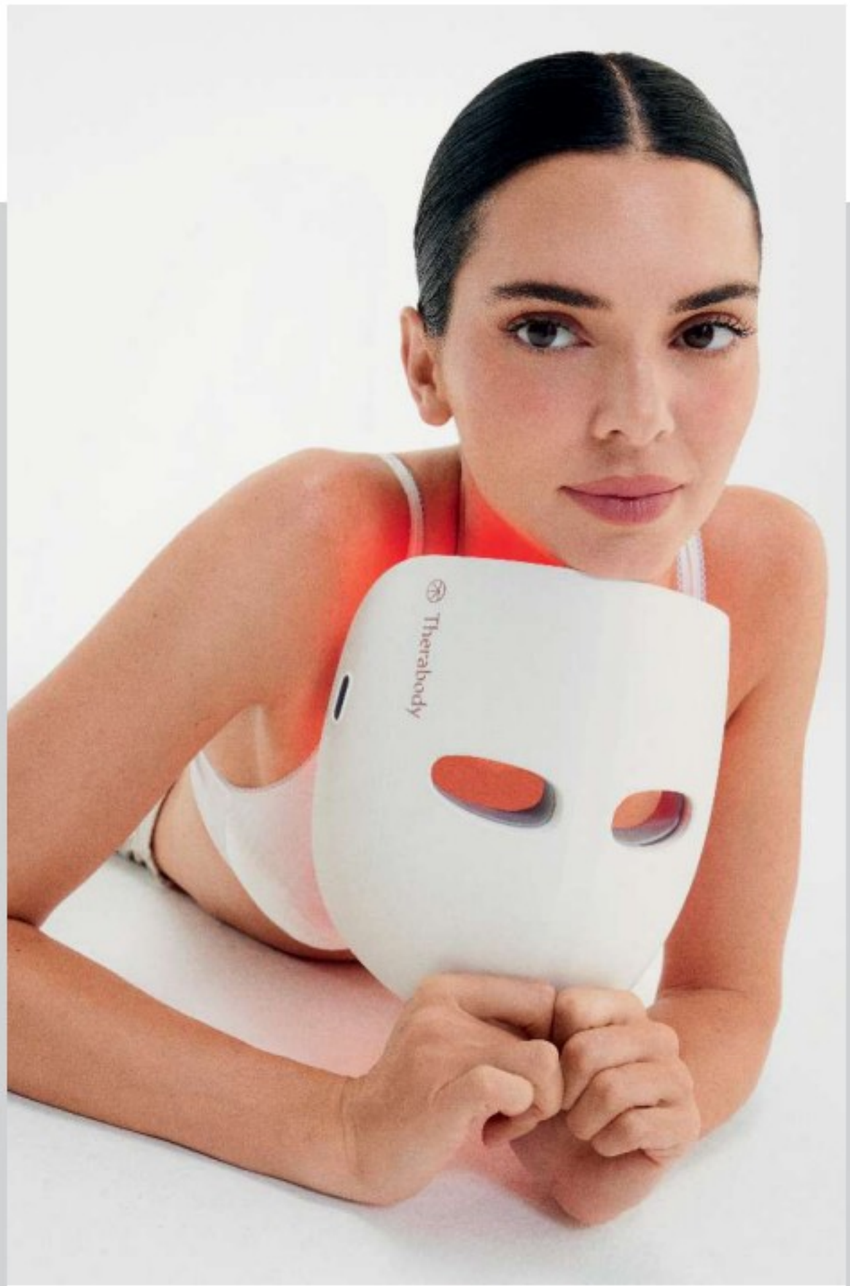
Bordeaux N°12, un nouveau style de bordeaux signé Bernard Magrez qui réinvente le plaisir du vin. Un rouge ou un blanc frais, fruité et accessible, habillé d'une étiquette vibrante signée JonOne, icône du street art. Idéal pour rassembler toutes les générations à table, il allie spontanéité et convivialité.
L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération.

Disponible en grande distribution
Prix public indicatif : à partir de 5 euros
Tel lecteurs : 05 57 26 38 38
https://bordeaux12.com/

SANS LUI, ÇA N'EXISTERAIT PAS, SANS VOUS, ÇA N'EXISTERAIT PLUS

Les Restos du Cœur, c'est l'histoire d'une "petite idée" se muant en une mobilisation sociétale inédite. En 1985, Coluche mobilisait toutes les bonnes volontés du pays autour d'un projet de cantine gratuite, destiné aux personnes démunies. 4 décennies plus tard, les Restos comptent 78 000 bénévoles et luttent toujours contre la précarité et toute forme d'inégalité. L'association a grandi mais ses besoins et l'urgence sociale n'ont jamais été aussi grands.

Faites un don sur www.restosducoeur.org



LE MASQUE LED NOUVELLE GÉNÉRATION !

Therabody repousse les limites de la beauté high-tech avec le lancement de TheraFace Mask Glo, un masque de luminothérapie nouvelle génération. Derrière son design futuriste et sans fil se cache une technologie de pointe pour révéler une peau plus lisse, plus ferme et visiblement éclatante en seulement 12 minutes. La rencontre parfaite entre science, bien-être et beauté lumineuse.

Prix public indicatif : 349 euros
www.therabody.fr

LA TÊTE DE MOINE AOP, DES ROSETTES ÉBOURIFFANTES ET GOURMANDES !

Dégusté en fines Rosettes, la Tête de Moine AOP est un hôte toujours très attendu sur toutes les tables. Le plus original de tous Les Fromages de Suisse est un fromage fabriqué au lait cru de montagne dont la pâte très fine fond délicatement en bouche. Les connaisseurs lui réservent une place de choix sur le plateau de fromages, et la servent également à l'apéritif.

Disponible en crémeries et grandes surfaces
Prix public indicatif : 35,90 euros le kilo
www.fromagesdesuisse.fr

Bird on a Rock Legacy
Tiffany & Co
Le célèbre oiseau de Jean Schlumberger s'est posé sur un cadran serti de diamants et veille sur une aigue-marine de 2,1 carats.

Indomptables
Cartier
Panthère et crocodile, les deux animaux favoris de Cartier sont réunis sur cette montre de joaillerie hybride pavée de diamants et de pierres de couleur.

Lady Arpels Papillon automate
Van Cleef & Arpels
Dans la famille des « Complications poétiques » de Van Cleef & Arpels, le papillon de cette montre à automate s'anime et déploie ses ailes à l'envi.

DES ANIMAUX GARDE-TEMPS

Fruits des amours entre l'horlogerie et les pierres précieuses, les montres joaillières se révèlent être des objets qui n'obéissent à aucune règle. En témoigne ce fabuleux bestiaire.

Par Fabienne Reybaud

Crocodile, papillon, panthère, oiseau, serpent, coccinelle… Alors que les amateurs de joaillerie peuvent s'offrir un bijou à l'effigie de leur animal favori, il est parfois plus compliqué de le trouver sur une montre. Malgré cela, le fameux «Bird on a Rock», imaginé en 1965 par Jean Schlumberger pour Tiffany, se pose aujourd'hui sur une série de cadrans ultra-joailliers. «Nous voulions que l'héritage de Jean Schlumberger, qui a créé des bijoux extraordinaires tout au long de sa carrière dans la maison, puisse s'étendre à l'horlogerie», observe Anthony Ledru, P-DG de Tiffany & Co. Dont acte. Le facétieux volatile que le créateur français avait perché sur une pierre précieuse fait une entrée remarquable dans l'univers horloger via les montres Bird on a Rock Legacy. Fidèle à l'original, la broche est reproduite en miniature sur le cadran, l'oiseau étant posé sur une morganite de 1,45 carat, une tanzanite de 2,72 carats ou une aigue-marine de 2,1 carats.

À la difficulté de traduire avec de l'or et des pierres une faune expressive s'ajoute celle de lui adjoindre un mécanisme horloger. «La réalisation de ce type de pièce repose sur un paradoxe car la joaillerie parle au cœur, l'horlogerie à la raison, et nous devons faire en sorte qu'ils parviennent à vivre ensemble», affirme Jean-Christophe Babin, P-DG de Bulgari, dont le fameux serpent «Serpenti» est, depuis 2009, placé au cœur des collections de la marque italienne. De fait, si le reptile est entré à Rome par la porte horlogère avec la création, en 1948, de la montre Tubogas en forme de serpent stylisé, habituellement la faune est d'abord créée en bijou avant d'apparaître sur une montre.

Chez Cartier, où le motif tacheté de la panthère est apparu pour la première fois en 1914 sur une montre-bracelet, le félin – décliné par la suite sur des bijoux par Jeanne Toussaint – est devenu l'une des figures phares des montres joaillières de la maison. En 2025, alors que la panthère prête son corps musculeux à des joncs ouverts en or jaune, onyx et diamants ornés d'un cadran discret, le crocodile, autre animal chéri de Cartier, s'enroule autour d'un somptueux boîtier céruléen entièrement pavé de saphirs bleus et de diamants. Quant à Van Cleef & Arpels, sa faune horlogère ne ferait pas de mal à une mouche, à l'instar de sa montre Lady Arpels Automate où un papillon en émail plique-à-jour volète à la demande grâce à un calibre mécanique développé par ValFleurier. Boucheron, lui, possède – outre le Serpent Bohême, dont les écailles en or jaune texturé ondulent sur les poignet – une faune sophistiquée sur ses cadrans d'exception. Exemplaire à ce titre, la montre Cygne déploie de soyeuses plumes de nacre et de diamants à l'intérieur d'un élégant garde-temps.

À la difficulté de traduire en or et en pierres une faune expressive s'ajoute celle de lui adjoindre un mécanisme horloger

Ma Première pierre…

Lancée en 1987, la montre de Poiray
Ma Première troque ses légendaires godrons d'or ou d'acier pour une constellation de diamants.
Le boîtier en or jaune de cette Ma Première Mini au bracelet interchangeable affiche un cadran et une lunette entièrement sertis de diamants.
Un habit de lumière en phase avec la saison.

CHAUD BOUILLON !

Le breuvage de nos ancêtres vit un retour en grâce. Il s'invite aussi bien dans les e-boutiques de bien-être que sur les tables les plus branchées. Une aubaine pour s'alléger en janvier.

Par Catherine Roig/Illustration Jean-Michel Tixier

Il y a 450 000 ans, l'Homo erectus, qui venait de découvrir le feu, eut une autre idée lumineuse : faire chauffer de l'eau avant d'y plonger des herbes, de la viande et des os. Le bouillon était né. Améliorant le goût et la digestibilité des aliments, cette préparation a traversé les âges et les cultures. Considéré comme la plus ancienne recette de l'humanité, le bouillon, à la base de nombreux plats, n'a jamais quitté les cuisines. Mais, en tant que boisson à part entière, il était souvent associé aux malades et aux convalescents. Jusqu'à ce que la folie du collagène – apporté par les os et les bas morceaux de viande – lui offre un boulevard pour faire un retour en force sur nos tables et dans nos mugs.

« C'est un "alicament" qui allie le goût et les bienfaits pour la santé »

À New York, les « broth bars » (bars à bouillon) comme Brodo ou Springbone font fureur : on y choisit sa base (bœuf, volaille, algues ou champignons), on y ajoute éventuellement un arôme (gingembre, curcuma, cacao, lait de coco…), et on repart avec son gobelet. À Paris, on ne l'a jamais autant célébré que chez Judy, un coffee-shop healthy qui propose tous les jours des bouillons traditionnels ou végétariens. Enfin, sur Instagram, où le mot-dièse « broth » s'enflamme, on s'échange des milliers de recettes.

Bref, la tendance bouillonne, comme en atteste Aline Lebrêne-Baron, fondatrice de la marque artisanale Oùmami. « Symbole de cuisine vertueuse et antigaspi, très réconfortant, le bouillon coche toutes les bonnes cases de l'époque. C'est un "alicament" qui allie le goût et les bienfaits pour la santé : il peut se parer de mille saveurs délicieuses et apporte des vitamines, des acides aminés et le fameux collagène, indispensable pour la peau et les articulations. D'après l'OMS, il faudrait en consommer 2 à 5 grammes par jour, or 10 centilitres de bouillon d'os en apportent 4,5 grammes. C'est bien mieux que d'avaler des poudres ! » souligne la jeune femme, qui vend ses bocaux comme des petits pains. Leur prix – 9 euros le pot de 37 centilitres – s'explique par la qualité de leurs ingrédients 100 % bio et locaux et le temps nécessaire à leur élaboration. « Cela peut aller jusqu'à quarante-huit heures de mijotage », précise Aline Lebrêne-Baron.

Ce que confirme la cheffe Priscilla Trâm, dont la cuisine bistronomique aux accents asiatiques s'articule autour des bouillons. « J'y consacre tous mes lundis. Sur le plan culinaire, cela permet toutes les audaces et sur le plan psychologique, c'est une vraie thérapie ! Faire un bouillon, cela vide la tête autant que le frigo, confie-t-elle. Il y en a dans tous mes plats : aux oignons brûlés pour corser une vichyssoise, aux champignons et au gingembre pour accompagner un chou farci au riz gluant… Évidemment, on peut aussi les boire tels quels. Pour plus de gourmandise, je recommande de faire caraméliser les légumes et la viande dans un soupçon de matière grasse avant de les faire cuire doucement à l'eau. Au sel je préfère le nuoc-mam, le miso ou l'algue kombu, et, pour les arômes, je varie les plaisirs. Après les fêtes, je suggère de faire bouillir les os de dinde ou de chapon avec les restes de légumes (carottes, marrons…), d'ajouter des épices torréfiées (anis étoilé, cannelle, graines de coriandre, poivre, gingembre). Laissez mijoter quelques heures, filtrez et dégustez, c'est revigorant à souhait ! » Parfait pour attaquer la nouvelle année.

À SIROTER

Flemme de faire bouillir la marmite ? Misez sur :

Les bouillons savoureux et corsés en bocaux d'Oùmami, à boire ou à cuisiner. Mention spéciale pour le Tonkotsu, au vinaigre de riz et aux shiitakés. 38 euros le pack de 4 pots de 370 ml. oumamibouillon.com.

Les bouillons sans sel de légumes et plantes séchés en infusettes (cèpe-ciboulette, poireau-gingembre, tomate-céleri), pratiques à emporter partout. 19 euros les 15 sachets. linfuseur.com.

Le bouillon de volaille en brique d'Ariaké, idéal pour cuisiner. 3,59 euros le litre. courses.monoprix.fr.

À LIRE

LA bible des bouillons, sur le plan du bien-être et de la cuisine, par une pâtissière-cuisinière-naturopathe.
« Bouillons bienfaisants », de Jennifer Hart-Smith, Hachette Cuisine.
176 pages, 29,95 euros.

Briefing dans le cockpit du Dacia Sandrider avant la mise à feu du moteur de 350 ch. Dans quelques instants, Sébastien Loeb propulsera la bête à 180 km/h sur des pistes de crêtes complètement défoncées. Un petit aperçu de ce que le pilote et son navigateur vont vivre pendant quinze jours.

RALLYE DAKAR

DANS LES STARTING-BLOCKS AVEC SÉBASTIEN LOEB

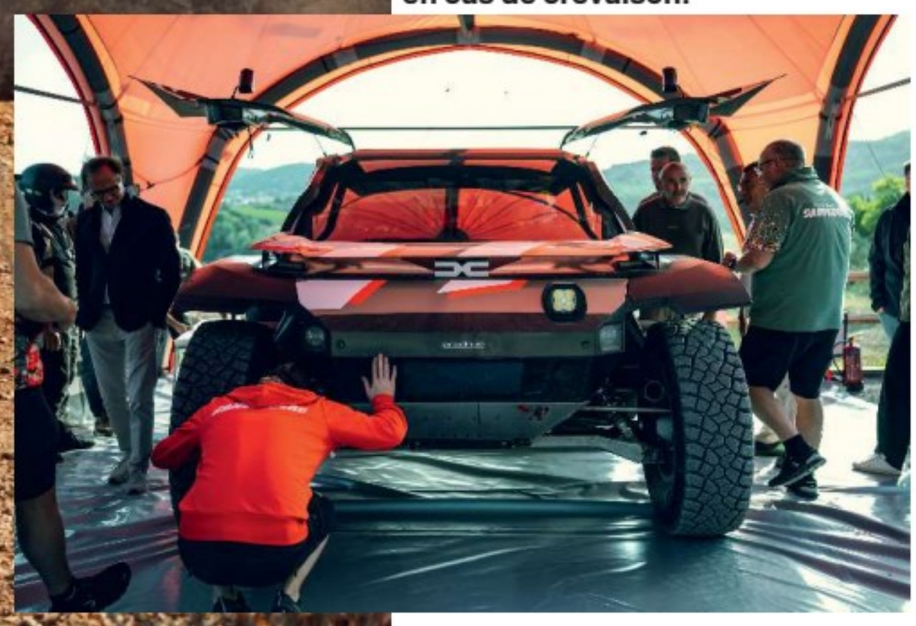
La course mythique s'élance le 3 janvier en Arabie saoudite. Notre reporter est monté à bord de l'une des voitures favorites, pilotée par le champion français, pour suivre son entraînement. Attachez vos harnais !

Par François Genthial

Soudain, je fais moins le malin. Saucissonné sur mon siège baquet par le harnais, engoncé dans la panoplie casque-minerve-combinaison ignifugée, je comprends que mon pilote, Sébastien Loeb, va faire parler la poudre. Il écrase l'accélérateur et déchaîne les 350 chevaux du Dacia Sandrider. Je me fais l'effet d'une boule de flipper, propulsé d'un virage à l'autre, lancé à 162 km/h sur une piste caillouteuse cernée par les champs d'oliviers. Le bout du chemin se rapproche à la vitesse de l'éclair. Le nonuple champion du monde des rallyes va-t-il ralentir ? Au dernier moment il tire d'un coup sec le frein à main tout en jouant du volant dans une incroyable partition. Le bolide stoppe presque net, fait un brutal tête-à-queue et repart comme projeté par une catapulte. L'estomac remonte, l'esprit se brouille et votre serviteur prie pour que l'épreuve se termine vite. Las ! Nous voilà à nouveau à tombeau ouvert dans un décor de ravines, survolant les fondrières et les dos-d'âne. Sur l'un d'eux, la Dacia décolle littéralement pour retomber quelques mètres plus loin avec un choc sourd. La démonstration de virtuosité va durer une demi-heure, au pied des Corbières (Aude), sur les terres du Château de Lastours. Là, à côté de cet hôtel de luxe et d'un vignoble tiré au cordeau, le propriétaire des lieux, fan de sport automobile, a reconstitué en taille réduite les conditions des plus grandes épreuves, du Dakar aux rallyes du Maroc ou du Portugal. Au total, un entrelacs de 80 kilomètres de pistes sur lesquelles pilotes et constructeurs viennent s'entraîner et tester les machines dans des conditions assez réalistes.

Ce jour-là, donc, le Dacia Sandrider est en répétition. Celui-là même qui est arrivé quatrième au Dakar 2025, en Arabie saoudite, mais qui a gagné, piloté par Loeb bien sûr, le rallye du Maroc, en octobre dernier. Le 3 janvier, il est à nouveau au départ du Dakar, avec la première place du podium en ligne de mire. Pour Seb (surnom du champion dans le milieu), le Dacia a tout pour lui. « Encore quelques réglages, notamment des biellettes, et tout sera OK. » Ce qui relève de l'exploit car la filiale de Renault a débarqué dans le monde du rallye en 2024 seulement. En face de lui, des constructeurs solidement installés comme Toyota ou Ford. Les ingénieurs sont donc partis d'une feuille blanche et ont dû mettre les bouchées doubles. Le résultat est sous nos yeux : 2,30 mètres de largeur pour 4,14 mètres de longueur, le Sandrider montre ses muscles. Une carrosserie minimaliste, brute de décoffrage, percée de portes étroites comme des écoutilles. Un mélange d'engin lunaire et de VBRG (véhicule blindé à roues de la gendarmerie). Costaud mais surdoué : le 4x4 roumain est bourré d'innovations. Un responsable Dacia nous les présente. On

« Les ingénieurs ont fait un énorme boulot sur les suspensions et l'amortissement »



Derrière son look brut de décoffrage, le Dacia Sandrider est un concentré de technologies et d'astuces. Tout est conçu pour grappiller quelques secondes, y compris lors d'un changement de pneu en cas de crevaison.

dirait Q, le patron de la recherche du MI6 britannique dans les films de James Bond, expliquant à 007 les gadgets fous installés à bord de son Aston Martin. Pigments infrarouges dans la peinture pour repousser la chaleur, sièges recouverts d'un tissu antibactérien et antihumidité, carburants durables synthétiques. Ce qui n'est pas un luxe, car la bête embarque 550 litres dans son réservoir et engloutit 35 à 40 litres aux 100 kilomètres. Autre invention maison, le «seat attenuator» qui permet au baquet d'absorber une partie des chocs verticaux dont la violence menace la colonne vertébrale des équipages. Le système est tellement efficace que la Fédération internationale de l'automobile va le rendre obligatoire dès 2027 sur tous les rallyes-raids. «Les ingénieurs ont fait un énorme boulot sur les suspensions et l'amortissement», confirme Loeb. Mais ils ont aussi soigné les infimes détails. Comme cette plaque magnétique, en bas de la carrosserie, pour y plaquer les écrous des roues en cas de crevaison. Cela évite de chercher où les poser et de les perdre dans le sable. Un vrai sujet : la voiture crève dix fois en moyenne par rallye ! Le pilote doit alors, le plus vite possible, déboucler son harnais, s'extraire du cockpit, retirer l'une des deux énormes roues fixées sur les flancs du Sandrider, la soulever (45 kilos), etc. Presque une épreuve olympique. Alors, comme un athlète, Loeb a répété cent fois la manœuvre. Jusqu'à décrocher le record de rapidité du Dakar, avec 1 minute 4 secondes du volant au volant. La journée se termine, les derniers rayons de soleil embrasent le massif des Corbières, le Sandrider rentre docilement au paddock. Ses nombreuses innovations pourraient-elles un jour profiter aux Dacia de série ? «Pas impossible, suggère un dirigeant de la marque, le rallye est pour nous un véritable laboratoire outdoor.» En revanche, une série spéciale «Dakar» n'est pas à l'ordre du jour.

TUDOR EN MODE RANGER

La marque sœur de Rolex poursuit son offensive dans l'univers du sport. Après la F1 (elle est partenaire de l'écurie Visa Cash App Racing Bulls Formula One Team), le cyclisme (l'équipe qui porte son nom fait notamment courir le français Julian Alaphilippe) et le football (Inter Miami CF), elle a décidé de devenir le chronométreur officiel du rallye Dakar. Pour célébrer cet engagement, elle lance une nouvelle montre dans sa gamme Ranger. Le boîtier est disponible en deux formats : 36 ou 39 mm. Avec son cadran beige clair et un bracelet en tissu kaki, elle s'inspire des codes visuels du désert. **Rémy Dessarts**

QUE VAUT LE CASHBACK ?

Largement répandu, ce dispositif compte de plus en plus d'adeptes. Il permet de récupérer une partie des sommes dépensées lors d'achats en ligne ou en magasin. Attractif a priori, il comporte des limites qu'il faut avoir en tête.

Par Anaïs Trebaul

L'une de vos résolutions pour la nouvelle année serait-elle de faire des économies ? Si tel est votre objectif, l'une des clés pourrait être de recourir au cashback. Ce dispositif, proposé par la plupart des banques traditionnelles et en ligne depuis plusieurs années, a déjà séduit nombre d'entre vous. « Sur nos 8,3 millions de clients, plus de 1,3 million ont recours au cashback. C'est deux fois plus que l'an dernier », souligne Xavier Prin, directeur marketing et communication de BoursoBank.

Des remises généralement inférieures à 10 %

Il faut dire que son utilisation, le plus souvent gratuite, vous permet de bénéficier d'une remise sur vos achats. Comment ? En utilisant votre carte de paiement en ligne ou en magasin (le plus simple), en passant par un traceur qui applique automatiquement la remise sur vos achats en ligne, ou encore en acquérant des bons d'achat remisés. « Chez BNP Paribas et Hello Bank!, le cashback tourne autour de 5 % à 8 % en moyenne pour notre offre consistant à créditer directement sur le compte du client le pourcentage du montant de l'achat payé par carte, et entre 3 % et 9 % en ce qui concerne les bons d'achat, détaille Alban Marty, directeur particuliers et entrepreneurs de la banque commerciale en France chez BNP Paribas. Des offres supérieures, pouvant aller jusqu'à 20 %, sont également mises en place temporairement. »

Si ces ristournes sont généralement cumulables avec les soldes et les avantages de vos cartes de fidélité, attention cependant aux exceptions sur certains produits. Le nombre d'enseignes partenaires est, par ailleurs, très variable selon les réseaux bancaires. Une soixantaine est accessibles chez BoursoBank, une centaine chez BNP Paribas et Hello Bank!, plus de mille chez SG… « Nous sommes toujours à la recherche de nouveaux partenariats, mais nous ne souhaitons pas proposer de faux bons plans, précise Xavier Prin. Notre objectif est d'offrir la meilleure remise toute l'année et sur tous les produits. Le gain moyen par utilisateur s'élève à 70 € par an. »

Une incitation à la consommation

Côté partenaires, le cashback s'applique certes aux dépenses réalisées fréquemment, comme l'alimentation (Carrefour et Auchan notamment sont présents dans plusieurs programmes). Mais la plupart des achats qui en bénéficient sont plutôt occasionnels (une ou deux fois par an) : il s'agit des voyages, de l'électroménager, des jouets, du jardinage, etc. On peut ainsi régulièrement retrouver Center Parcs, Fnac Darty, King Jouet ou encore Truffaut dans les offres. Résultat : les économies réalisées annuellement apparaissent relativement faibles, car les dépenses sont ponctuelles.

Le risque de cet outil est également d'inciter à acheter uniquement pour profiter d'un avantage tarifaire, et non par réel besoin. Car si le cashback est resté plutôt confidentiel jusqu'à présent, les établissements bancaires pourraient bien se montrer plus insistants à l'avenir. Certains d'entre eux ont déjà prévu de pousser commercialement les offres à côté desquelles vous êtes passé, après étude de vos achats.

« LE GAIN MOYEN PAR UTILISATEUR S'ÉLÈVE À 70 € PAR AN »
XAVIER PRIN, BoursoBank

BUDGET 2026
DEUX BONNES NOUVELLES POUR LES PARTICULIERS

Le projet de loi de financement de la Sécurité sociale, voté mi-décembre, apporte quelques changements positifs. Parmi eux, la déduction forfaitaire des cotisations patronales sur les heures supplémentaires devrait être étendue aux entreprises de plus de 250 salariés, jusqu'ici exclues. De quoi élargir le nombre de bénéficiaires et renforcer leur pouvoir d'achat. Pour les familles, un « congé supplémentaire de naissance » permettra aux deux parents de bénéficier chacun de deux mois en plus rémunérés, soit jusqu'à quatre mois de garde parentale. Les conditions doivent être précisées.

INFLATION
STABILISATION EN VUE

Après 2,3 % en 2024, l'inflation en moyenne annuelle atteindrait un point bas en 2025, à 0,9 %, selon la Banque de France. Cette baisse s'explique par le recul des prix de l'énergie (baisse des tarifs réglementés de l'électricité et des cours du pétrole). Elle remonterait ensuite pour atteindre 1,3 % en 2026 et 2027, puis 1,8 % en 2028. L'inflation hors énergie et alimentation, principalement liée à la hausse des prix dans les services, resterait stable au cours des prochaines années, soit de 1,6 % à 1,7 %.

PATRIMOINE
68 000 €

C'est le patrimoine financier moyen des Français en 2025, selon le baromètre annuel de l'épargne et de l'investissement de l'Autorité des marchés financiers. En 2024, il s'élevait à 65 000 €. À noter : 14 % des sondés estiment que leur patrimoine est supérieur à 100 000 €. Le revenu net mensuel moyen est, quant à lui, de 3 839 €, en hausse de 203 € par rapport à 2024.

CCF
BANQUE

VOS ACTIFS ASSURENT

votre retraite

Au CCF, nos conseillers mettent leur expertise au service de la préparation de votre retraite et s'appuient sur **la performance des produits d'épargne retraite* KOREGE (ex HSBC Assurances).**

Contrats récompensés par 7 trophées dont le 40e Oscar de l'assurance vie pour sa gamme KOREGE Evolution Patrimoine Vie 2.

Rendez-vous dès maintenant **en agence** ou sur **ccf.fr**

CCF | BANQUE PATRIMONIALE DEPUIS 1917

*Les investissements sur les unités de compte, soumises aux fluctuations du marché, peuvent varier tant à la baisse qu'à la hausse et présentent un risque de perte en capital supporté intégralement par le souscripteur/adhérent.

CCF - S.A. au capital de 147 000 001 euros, agréée en qualité d'établissement de crédit et de prestataire de services d'investissement, immatriculée au RCS de Paris sous le numéro 315 769 257 - Siège social : 103 rue de Grenelle - 75007 Paris. Intermédiaire en assurance immatriculé à l'ORIAS sous le numéro 07 030 182 (www.orias.fr).
© Les Dossiers de l'Epargne et de l'Assurance - Label Excellence 2025. Pour en savoir plus sur la méthodologie : https://www.label-excellence.com/assets/ME_PREV_TEMPO_LABEL_NOV%202024-BgxkSeG3.pdf

DIABÈTE
LA RÉVOLUTION EST EN MARCHE !

Alors que cette maladie progresse mondialement, en France, sa croissance a ralenti. Voici six bonnes nouvelles pour des millions de patients.

Par Linh Pham

Un léger recul dans l'Hexagone

Il pourrait toucher plus de 750 millions de personnes d'ici à 2045. La situation sur notre territoire reste plus contenue. La croissance de la maladie, passée de 5 % par an à environ 2,5 % par an en quelques années, reflète une meilleure éducation nutritionnelle et une sensibilisation accrue du grand public aux risques du surpoids et de l'obésité. «Les patients diabétiques sont mieux équilibrés : leur taux de sucre sanguin se maintient à un niveau satisfaisant, limitant ainsi le risque de complications. La mortalité cardiovasculaire a du reste fortement diminué dans le diabète de type 2», rapporte le Pr Jean-François Gautier, chef du service diabétologie et endocrinologie à l'hôpital Lariboisière, à Paris.

Une technologie largement adoptée : le pancréas artificiel

Ce dispositif médical comprend un capteur de glucose, porté sur le ventre, qui communique avec une pompe, via un cathéter placé sous la peau. S'ajoute un algorithme hébergé sur un smartphone, qui ajuste en temps réel la délivrance d'insuline en fonction du taux de glucose mesuré. Plus pratique que les injections manuelles ou les pompes à insuline classiques qui délivrent l'hormone de manière continue sans régulation automatique, le pancréas artificiel améliore nettement le contrôle de la glycémie et allège la charge mentale liée au diabète.

Des médicaments aux bienfaits inattendus

Les gliflozines et les agonistes du GLP-1 (comme Ozempic) sont aujourd'hui prescrits précocement quand le diabète de type 2 n'est pas bien contrôlé par le traitement initial. Mais ils protègent aussi le cœur et les reins, au point que les cardiologues utilisent les gliflozines pour traiter l'insuffisance cardiaque, et les néphrologues pour ralentir la maladie rénale, même hors diabète ! Les agonistes du GLP-1 ont des effets similaires mais restent surtout prescrits par les diabétologues, pour les patients vivant avec le diabète en surpoids ou obèses.

Une alternative à l'insuline : les perfusions de cellules souches

Le laboratoire américain Vertex expérimente une thérapie innovante contre le diabète de type 1. Elle consiste à injecter dans le sang des cellules souches transformées en cellules pancréatiques capables de produire l'insuline, dans la veine porte qui relie le pancréas et le foie. Cette méthode, plus simple à mettre en œuvre que la greffe de cellules prélevées sur des donneurs décédés, pourrait aider notamment les patients ayant du mal à contrôler leur glycémie ou rebutés par l'utilisation des pompes à insuline. Les premiers résultats sont encourageants, avec des essais en cours en France.

Un bouclier face au diabète de type 1 : prévenir plutôt que guérir

Le teplizumab (anticorps anti-CD3) ralentit l'apparition du diabète de type 1 en calmant le système immunitaire qui attaque les cellules pancréatiques. Destiné aux personnes à haut risque, notamment les enfants de familles diabétiques, il s'administre en perfusion de quatorze jours dans un service spécialisé.

Un nouveau centre de soins entièrement dédié au diabète à Paris

Face à la surcharge hospitalière, le centre Diabet'a ouvert en novembre, dans le XIII[e] arrondissement. Avec seize salles de consultation et onze disciplines médicales et paramédicales sur 428 mètres carrés, il propose un parcours de soins personnalisé, complet et coordonné, au même endroit, une première en Europe ! Eliott Hergat, médecin fondateur, annonce l'ouverture prochaine d'autres centres en France.

LEXIQUE

INSULINE
Hormone produite par le pancréas qui régule le taux de sucre dans le sang.

DIABÈTE DE TYPE 1
Maladie auto-immune qui se déclare le plus souvent à un jeune âge et détruit les cellules du pancréas qui fabriquent l'insuline.

DIABÈTE DE TYPE 2
Maladie métabolique, plus fréquente après 40-45 ans, surtout chez les sujets en surpoids et sédentaires. La production d'insuline est défectueuse et son action est inefficace.

MATCH

PICCOLI IL AIMAIT TANT LES FEMMES

Il n'avait pas une gueule de jeune premier, mais un charisme phénoménal et le charme de la complexité. Michel Piccoli, qui aurait eu 100 ans le 27 décembre, ne prenait rien à la légère tout en se jouant de la gravité avec panache. Sa réputation abusive de séducteur ne correspondait pas à cet acteur d'une grande pudeur, qui, toujours, sublima ses partenaires, dans la vie comme à l'écran.

En novembre 1965, Michel Piccoli surjoue les tombeurs pour Paris Match, un qualificatif qui lui colle à la peau depuis qu'il a incarné Dom Juan à la télévision.

Avec Brigitte Bardot, en 1963, dans « Le mépris », réalisé par Jean-Luc Godard et adapté d'un roman d'Alberto Moravia. Grâce à ce film, il entre au Panthéon du cinéma français.

En 1952, il donne la réplique à sa première épouse, Éléonore Hirt, au théâtre de Babylone, à Paris, dans la pièce d'August Strindberg « Mademoiselle Julie ». Ensemble, ils auront une fille, Anne-Cordélia.

Le 13 décembre 1966, au lendemain de leur mariage célébré en secret, le photographe de Match est autorisé à prendre quelques clichés de Juliette Gréco et Michel Piccoli, qui posent dans leur appartement de la rue de Verneuil, à Paris. Ils se sépareront en 1977.

En famille, avec Juliette Gréco, la fille de l'actrice, Laurence, âgée de 14 ans (à g.), et Anne-Cordélia, 12 ans, dans la cuisine de leur grande maison de Verderonne, dans l'Oise, en septembre 1968.

Avec Romy Schneider, à la première du film de Claude Sautet « Les choses de la vie », le 13 mars 1970. Ils auront une liaison, resteront très proches et tourneront ensemble à cinq reprises de 1969 à 1982.

Claudia Cardinale est sa partenaire dans « La part du feu » d'Étienne Périer, ici en août 1977.

« Les hommes ne pensent que trop rarement à séduire les femmes avec lesquelles ils vivent », regrettait-il

Partie de Scrabble avec Catherine Deneuve et le photographe Gilbert « Benno » Graziani, sur la plage de Pampelonne durant le tournage de « La chamade », d'Alain Cavalier, en mai 1968.

En mai 1980, avec Anouk Aimée, lors du 33e Festival de Cannes. Tous les deux ont reçu le prix d'interprétation pour « Le saut dans le vide », de Marco Bellocchio.

Le 8 juillet 1978 à Saint-Philbert-sur-Risle, dans l'Eure, Michel Piccoli, 52 ans, épouse Ludivine Clerc, 28 ans. Ils adopteront deux enfants, Missia et Inord.

Peut-être était-il vraiment l'oiseau rare, l'homme d'une seule femme, fidèle et attentionné

Par Christophe Carrière

Verderonne, dans l'Oise, compte aujourd'hui à peine 500 habitants. C'est peu, mais c'est deux fois plus qu'en 1966. Cette année-là, le 12 décembre très exactement, un photographe planque près de la mairie, qui se trouve en face de la maison de Juliette Gréco. Il attend que la star traverse la rue pour aller se marier avec Michel Piccoli. Celui-ci, assez connu mais pas encore au faîte de sa gloire, est déjà farouchement attaché à garder sa vie privée… très privée. Si son premier mariage avec la comédienne Éléonore Hirt, en 1954, et la naissance de leur fille, Anne-Cordélia, en 1956, n'ont pas affolé les gazettes, quelques années et une bonne quarantaine de films plus tard – dont «Le mépris» avec Brigitte Bardot –, ce n'est plus la même limonade, d'autant que sa promise, qui hante la France entière avec le feuilleton «Belphégor», provoque l'ébullition au moindre battement de cils.

Fort d'une indiscrétion, le paparazzi attend donc sous une pluie battante de saisir son scoop. Au lieu de quoi il n'attrapera qu'un rhume, puisque le couple, venu de Paris, s'est directement rendu à l'école communale derrière la mairie, sans passer par la maison de madame. Par ailleurs, pour assurer leur tranquillité, ils avaient communiqué à la presse une fausse date de mariage. Une ruse organisée avec la complicité de l'édile, qui a exceptionnellement transformé une salle de classe en salle de mariage, avec le buste de Marianne posé au-dessus du tableau vert. Il y a là, en plus des futurs époux, les deux témoins (le réalisateur Claude Lanzmann et le pianiste Henri Patterson), les instituteurs M. et Mme Sanson, le maire et c'est tout. «Nous voulions un mariage dans l'intimité, je suis très content de la façon dont ça s'est passé», dira Michel Piccoli pour tout commentaire. Seul le photographe de Paris Match sera autorisé à prendre quelques clichés lors de la fête célébrant leur union, le lendemain, dès leur retour dans la capitale.

Cette anecdote, ponctuée par une compendieuse déclaration du comédien, illustre parfaitement la confidentialité entretenue par ce dernier dès qu'il s'agissait

Le 2 juin 1973, Paris Match lui consacre sa une. Il joue dans le film qui fait scandale, «La grande bouffe», de Marco Ferreri.

Le 20 mai 2020, l'hommage de Match au comédien, décédé le 12 mai.

d'évoquer ses amours. Cela constaté, il faut avouer qu'il n'y avait pas grand-chose à en dire. Contrairement à une idée reçue, véhiculée par un grand nombre de rôles de séducteur et de mari volage, Michel Piccoli était en réalité sage comme une image. «Ce qu'il y a de plus regrettable, voyez-vous, c'est que les hommes ne pensent que trop rarement à séduire les femmes avec lesquelles ils vivent», confiait-il à Paris Match en 1965. De fait, on ne lui connaît que trois épouses : Éléonore et Juliette donc, et Ludivine Clerc, rencontrée en 1975 et avec qui il finira ses jours en 2020. Pas de maîtresses, pas d'aventures d'un soir. «Les petits succès sans lendemain n'ont jamais réjoui ma virilité, répondait-il à Philippe Bouvard en 1981. J'ai eu beaucoup moins d'aventures qu'on ne l'a dit ou écrit. Et, en tout cas, jamais la plus petite double vie. Coucher avec une femme sans être capable de lui dire "je t'aime" m'ennuie.» On notera que «beaucoup moins» ne signifie pas «aucune»… Peut-être a-t-il été plus malin que d'autres. Peut-être aussi était-il vraiment l'oiseau rare, l'homme d'une seule femme, fidèle et attentionné.

Plus étonnant encore, il était déconstruit avant l'heure ! «Je ne trouve pas que passer l'aspirateur soit une tâche honteuse, reconnaissait-il dans nos pages en 1973. Il faudrait que les hommes évoluent, que l'homme s'amuse à ne pas jouer au mâle. […] Moi, je ne supporte pas les femmes aux fourneaux. Si ça ennuie une femme de faire la cuisine, mieux vaut manger des yaourts et des omelettes.» L'ironie veut qu'il dise cela au moment où il est à l'affiche de «La grande bouffe», dans lequel quatre amis décident de se suicider en se bâfrant et en forniquant, satire radicale de la surconsommation et de la domination masculine qui provoqua un scandale national. Piccoli, lui, est ravi : «Déplaire est parfois presque plus agréable que de plaire», se réjouit l'acteur, qui n'aime rien tant que jouer l'opposé de lui-même à l'écran. Sans doute pour mieux se protéger et brouiller les pistes.

Il faut attendre 1990 pour entrapercevoir la vraie nature de Piccoli, dans un film, «Milou en mai» : il joue un hédoniste dont les trois passions sont les abeilles, le vélo et les femmes. On ne le retrouve pas tant à travers ces trois centres d'intérêt, mais dans une douceur de vivre qu'il adopte en s'installant avec Ludivine dans l'Eure, où, entre deux tournages, il passe des heures à regarder le blé pousser et à flâner au marché de Pont-Audemer. «C'est bien d'être en suspens dans sa tête, dans son cœur, un luxe ! déclarait-il à Paris Match en 2005. Nous vivons cela avec ma femme depuis de longues et belles années.» Si ce modèle de sagesse et de force tranquille n'avait eu la mauvaise idée de disparaître il y a cinq ans, il aurait fait un superbe chêne centenaire.

Dans l'objectif de Benoit Gysembergh, à Paris, en 1991. L'infatigable acteur était, à 66 ans, à l'affiche de cinq films, dont « La belle noiseuse », de Jacques Rivette.

PARIS MATCH — PLUS D'ARTICLES SUR PARISMATCH.COM

DIRECTEUR DES RÉDACTIONS
Jérôme Béglé.

DIRECTRICE DE LA RÉDACTION
Caroline Mangez.

DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DE LA RÉDACTION
Stéphane Albouy.

DIRECTEUR ARTISTIQUE
Thierry Carpentier.

DIRECTRICE ARTISTIQUE ADJOINTE
Flora Mairiaux.

CONSEILLER IMAGE
Mathieu Martin Delacroix.

RÉDACTEURS EN CHEF
Florent Barraco (politique et parismatch.com), Jérôme Huffer (photo), Benjamin Locoge (culture - Semaine de Match), Alexandre Maras (vidéo, réseaux sociaux et soirées), Laurence Pieau (people), Élodie Rouge (Vivre Match), Virginie Sellier (vidéo, réseaux sociaux), Nicolas-Charles Torrent (actualités).

ÉDITORIALISTE ASSOCIÉ
Stéphane Bern.

SECRÉTAIRE GÉNÉRALE DE LA RÉDACTION
Laurence Cabaut.

SECRÉTAIRE GÉNÉRALE DE LA RÉDACTION ADJOINTE
Vanina Daniel.

COORDINATRICE DE LA RÉDACTION
Anabel Echevarria.

RÉDACTEURS EN CHEF ADJOINTS
Anne-Cécile Beaudoin (actualités), Florence Broizat (rewriting), Romain Clergeat (Match Avenir), Marie-Laure Delorme (livres), Loïc Grasset (économie, actualités), Tania Lucio (photo), Yannick Vely (numérique).

CHEFS DES SERVICES
Culture-Editing : François Lestavel.
Photo : Matthias Petit.
Archives-Editing : Flore Olive.
Rewriting : Arthur Loustalot.

CHEF DE SERVICE ADJOINT
Photo : Corinne Thorillon (Culture et Vivre Match).

GRANDS REPORTERS
Arnaud Bizot, Christophe Carrière, Nicolas Delesalle, François de Labarre, Manon Quérouil-Bruneel, Stéphane Sellami.

CORRESPONDANT À WASHINGTON
Olivier O'Mahony.

REPORTERS
Florent Buisson, Alexandre Ferret, Lou Fritel, Pierrick Geais, Arthur Herlin, Anne-Laure Le Gall, Gaëlle Legenne, Tiphaine Menon, Sophie Noachovitch, Florence Saugues, Florian Tardif.

SERVICE PHOTO
Philippe Petit (photographe), Corinne Papin-Meriaux (rédactrice iconographe), Marthe Durand.

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION
Samia Adouane (1re secrétaire de rédaction), Emmanuel Caron, Agnès Clair.
Révision : Monique Guijarro.

MAQUETTE
Anne Fèvre, Paola Sampaio-Vaurs (1res maquettistes), Linda Garet, Alban Le Dantec, Elena Liot.

NUMÉRIQUE
Clément Mathieu, Clémentine Rebillat, David Ramasseul (chefs d'édition), Marine Corviole (chef de service people), Julien Jouanneau (responsable social média et vidéo), Léa Bitton, Émilie Cabot, Camille Hazard, Jeanne Leborgne (rédacteurs), Baptiste Thomas, William Smith (vidéo).

DESSINATRICE
Pauline Lévêque.

SECRÉTARIAT
Lydie Aoustin.

DOCUMENTATION TEXTE
Françoise Perrin-Houdon.

ARCHIVES PHOTO
Pascal Beno.

REVENTE PHOTOS SCOOP
Tél. : 01 72 35 07 01 (Nelly Dhoutaut).

ABONNEMENTS. 1 an (52 numéros) : 103 euros. Paris Match, 60643 Chantilly Cedex. **Tél. : 01 87 64 68 10.**

PARIS MATCH 44, rue de Châteaudun, 75009 Paris. Tél. standard : 01 72 35 07 00 - Site Internet : www.parismatch.com
MATCH AUX ÉTATS-UNIS 488 Madison Ave, 16th floor, New York NY 10022.
PARIS MATCH BELGIQUE Paris Match Belgique, rue des Francs 79, 1040 Bruxelles
Rédaction tél. : 0032 2 211 31 48 - Fax : 00 32 2 211 29 60 - E-mail : marc.deriez@saipm.com

---

PARIS MATCH est édité par **PARIS MATCH SAS**, société par actions simplifiée unipersonnelle (SASU) au capital de 2 391 504,20 €, siège social : 44-48, rue de Châteaudun, 75009 Paris. RCS Paris 922 352 166. Associé : UFIPAR (LVMH).
PRÉSIDENT : Jean-Jacques Guiony. DIRECTEUR DE LA PUBLICATION - DIRECTEUR GÉNÉRAL : Jérôme Béglé
DIRECTEUR GÉNÉRAL : Pierre-Emmanuel Ferrand

DIRECTRICE DÉLÉGUÉE PRESSE
Justine Bachette-Peyrade.
DIRECTION HÉRITAGE ET PATRIMOINE
Gwenaëlle de Kerros.
DIRECTEUR DES OPÉRATIONS
Christophe Choux.
DIRECTEUR DIGITAL
Pierre-Emmanuel Ferrand.

FABRICATION
Philippe Redon, Catherine Doyen.
DIRECTION JURIDIQUE
Xavier Genovesi.

DIRECTION MARKETING
Lise Benamou.
VENTES - DIFFUSION
Frédéric Gondolo, Gaëlle Trabut
Sandrine Pangrazzi.
ABONNEMENTS
Johanna Labardin.

Numéro de commission paritaire : 0927 C 82071. ISSN 0397-1635. **Dépôt légal :** décembre 2025.

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Imprimeries
[illegible] Mame - Maury, 45330 Malesherbes - Rotofrance, 77185 Lognes.

10-31-3484 Certifié PEFC

HELIO PRINT (imprimeur Hélio)

RÉGIE PUBLICITAIRE
Les Échos Le Parisien Médias / Paris Match Médias
10, boulevard de Grenelle, CS 10817, 75738 Paris cedex 15.
DG Pôle Partenaires, chief impact officer : Corinne Mrejen.
Directrice déléguée en charge de Paris Match : Constance Paugam.
Coordinatrice Média : Aurélie Marreau.
Équipe commerciale : Olivia Clavel, Sophie Duval, Laura Perigord, Clémence Roques.
Directeur diversification photo : Fabien Beillard.

ANCIENS NUMÉROS DEPUIS 1949, RECHERCHE DOCUMENTAIRE
Site Internet : https://boutique.parismatch.com
Tél. standard : 01 72 35 07 00. Contact mail : anciens.numeros@parismatch.com

PARIS MATCH (ISSN 0397-1635) is published weekly (52 times a year) by PARIS MATCH SAS c/o Express Mag, 12 Nepco Way, Plattsburgh, NY, 12903. Periodicals Postage paid at Plattsburgh, NY. POSTMASTER: send address changes to PARIS MATCH c/o Express Mag, P.O. box 2769, Plattsburgh, NY 12901-0239.

ARPP autorité de régulation professionnelle de la publicité

10-31-1557 Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement, de sources recyclées et contrôlées
www.pefc-france.org

Encarts : 2 p. abonnement, jeté.

FR

Magazine imprimé sur du papier certifié PEFC (sauf encarts).

ABONNEZ-VOUS !

Et plongez au cœur de l'actualité chaque semaine…

BULLETIN D'ABONNEMENT

Pour un paiement sécurisé, connectez-vous sur
www.parismatch.com/bulletin
(France métropolitaine uniquement)

Je m'abonne à Paris Match pour :

☐ **1 an** (52 nos) : **103 €** au lieu de ~~192,40~~ €*
☐ **6 mois** (26 nos) : **52 €** au lieu de ~~96,20~~ €*

Autres pays (Belgique, Suisse, USA, Canada,…) voir ci-dessous. Nous consulter au (0033) 1 87 64 68 10.

☐ Je joins mon règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de : **Paris Match**

Adresse d'expédition du bulletin et du règlement : **Paris Match - 60643 Chantilly Cedex.**

Je souhaite payer par carte bancaire, je me connecte sur : **www.parismatch.com/bulletin**

☐ Mme ☐ M. Nom

Prénom

Adresse

Merci d'indiquer votre adresse complète (rue, bâtiment, entrée, étage, lieu dit…)

Code postal

Ville

Pays

Date de naissance J J M M A A A A

PMJ94 / PMJ95

Je laisse mon numéro de téléphone et mon e-mail pour le suivi de mon abonnement.

Nº Tel

E-mail

☐ J'accepte de recevoir les offres commerciales de l'Éditeur de Paris Match par courrier électronique.
☐ J'accepte de recevoir les offres des partenaires de l'Éditeur de Paris Match par courrier électronique.

Bulletin à retourner avec votre règlement au Service Abonnements du pays concerné.

• BELGIQUE
6 mois (26 Nos) : 85 € - 1 an (52 Nos) : 160 €
Règlement sur facture
Paris Match Belgique - IPM - Service Abonnements
Rue des Francs 79 - 1040 Bruxelles.
Tél. : (02) 744 44 66.
E-mail : ipm.abonnements@saipm.com

• SUISSE
6 mois (26 Nos) : 105 CHF - 1 an (52 Nos) : 199 CHF
Règlement sur facture
ASENDIA PRESS - EDIGROUP S.A.,
Chemin du Château-Bloch 10, 1219 Le Lignon - Suisse.
Tél. : 022 860 84 01. E-mail : abonne@edigroup.ch

• ÉTATS-UNIS
6 mois (26 Nos) : $119 - 1 an (52 Nos) : $219
Chèque bancaire à l'ordre de Express Mag, carte Visa, Mastercard, en monnaie locale.
Paris Match, P.O. Box 2769 Plattsburgh, N.Y. 12901-9805.
Tél. : 1 (800) 363-1310 ou (514) 355-3333.
E-mail : expressmag@expressmag.com

• CANADA
6 mois (26 Nos) : $ CAN 139 - 1 an (52 Nos) : $ CAN 259
Chèque bancaire à l'ordre de Express Mag, carte Visa, Mastercard, en monnaie locale (T.P.S. + T.V.Q. non incluses).
Express Mag, 3339 rue Griffith, Saint-Laurent, QC H4T 1W5 - Canada.
Tél. : 1 (800) 363-1310 ou (514) 355-3333.
E-mail : expressmag@expressmag.com

• AUTRES PAYS
Nous consulter
Mandat postal, virement bancaire en monnaie locale ou l'équivalent en euros calculé au taux de change en vigueur.
Paris Match, 60643 Chantilly Cedex.
Tél. : (33) 01 87 64 68 10.

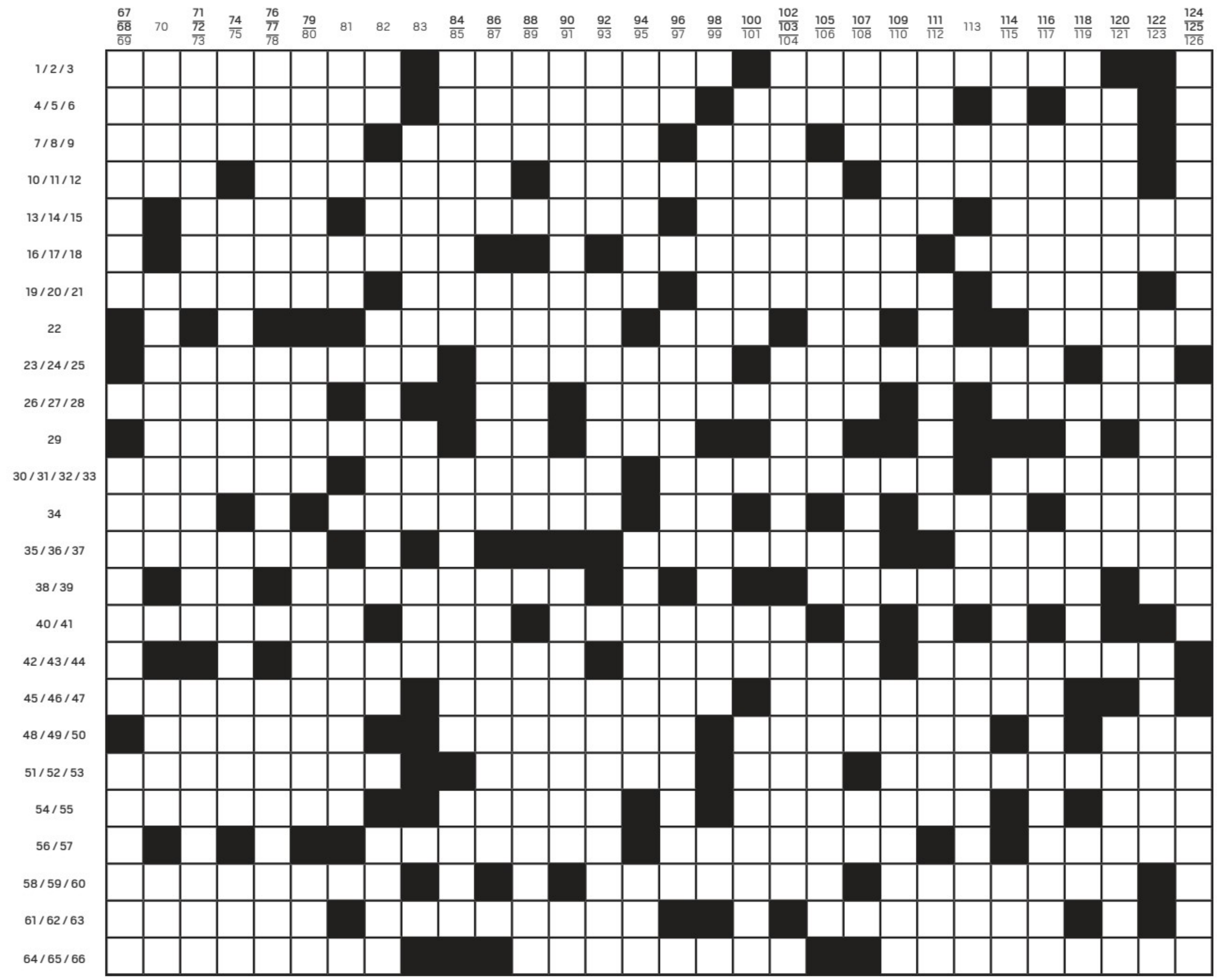
Pour tout renseignement concernant les abonnements, contactez-nous au : 01 87 64 68 10 ou par e-mail : relationclient@parismatch.com

* Prix de vente en kiosque 3,70 €. Une publication éditée par la Société Paris Match, société par actions simplifiée (SASU) au capital de 600€, siège social : 2, rue des Cévennes, 75015 Paris. RCS de Paris 922 352 166 (Tél : 01 87 64 68 10) - TVA FR 75 922 352 166. L'envoi de votre bulletin vaut prise de connaissance et acceptation des CGV, accessibles sur www.cgv.parismatch.com. Abonnement résiliable à tout moment (remboursement des numéros non reçus). En cas de litige, vous pouvez saisir le médiateur de la consommation (CMAP, 39 avenue Franklin D. Roosevelt, 75008 Paris au 01 44 95 11 40 ou email : cmap@cmap.fr). Vous disposez d'un droit de rétractation de 14 jours après réception du 1er numéro (cf. formulaire de rétractation sur www.retractation.parismatch.com). Ces données sont destinées à Paris Match et à ses prestataires techniques afin de gérer votre abonnement, et, si vous y consentez, à ses partenaires commerciaux, à des fins de prospection. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la limitation et portabilité de vos données, ainsi qu'au sort de celles-ci après la mort à l'adresse postale ci-dessus. Voir notre Charte données personnelles sur www.parismatch.com/Charte-donnees-personnelles.

ANACROISÉS® GÉANTS

Par **Michel Duguet**

Les Anacroisés sont des mots croisés dont les définitions sont remplacées par les lettres de mots à trouver. Les chiffres qui suivent certains tirages correspondent au nombre d'anagrammes possibles, mais implaçables sur la grille. Comme au Scrabble on peut conjuguer. Tous les mots à trouver figurent dans l'Officiel du Scrabble (Larousse 2023), qui inclut les mots des dictionnaires courants. Il n'est donné que les tirages des mots de six lettres et plus.



HORIZONTALEMENT

1. ADEIRSTT
2. ABCEEIRS
3. ADEIJNNOR (+1)
4. ADEINORR
5. AEILMNT (+1)
6. EMMSUU (+1)
7. IORRSTU
8. CEGLOSU
9. EEEINPTT
10. AACELOR
11. AADFIIRT
12. EELRRRU
13. ADIIMNOR
14. EEILRRS (+2)
15. AABCST
16. DEEINNTT
17. EEGINTUX
18. ACIIMNO
19. ABEEERS
20. ADEGINN
21. ABEISTU
22. CDEENNO (+1)
23. BEGLORUU
24. AEIMNNU
25. BEEFILLX
26. BEEIGS
27. ACEEELRT
28. AEOSTZ
29. EEGIOORU
30. EENOSZ (+1)
31. EELRTTU
32. DEEIINTT
33. EGHLPY
34. EELPRRUU
35. EERSUZ (+1)
36. ACCELNO
37. CENORTU (+3)
38. AEIINNSU
39. EEENPRRS
40. ADIOSUV
41. EEEEMMN
42. EGIILNRS
43. EMNOPSU
44. AAACNST
45. ILNOOSST
46. ACDELORU
47. GINPSTTU
48. EEIRTU
49. AEIMOST (+5)
50. CEERSUU
51. CDEERRSU
52. CEGISU
53. ABEEMMRRT
54. AAEEMRS
55. GIIINOR
56. CEEHMRS (+1)
57. ENNORTU (+1)
58. ACHLOPTT
59. EEIINPX
60. FLOOOSU
61. EEIPRU
62. CEEEILTV
63. EINOTTZ
64. EEFIIRXZ (+1)
65. EEELMNST
66. CEEERSSST

PROBLÈME Nº 1173

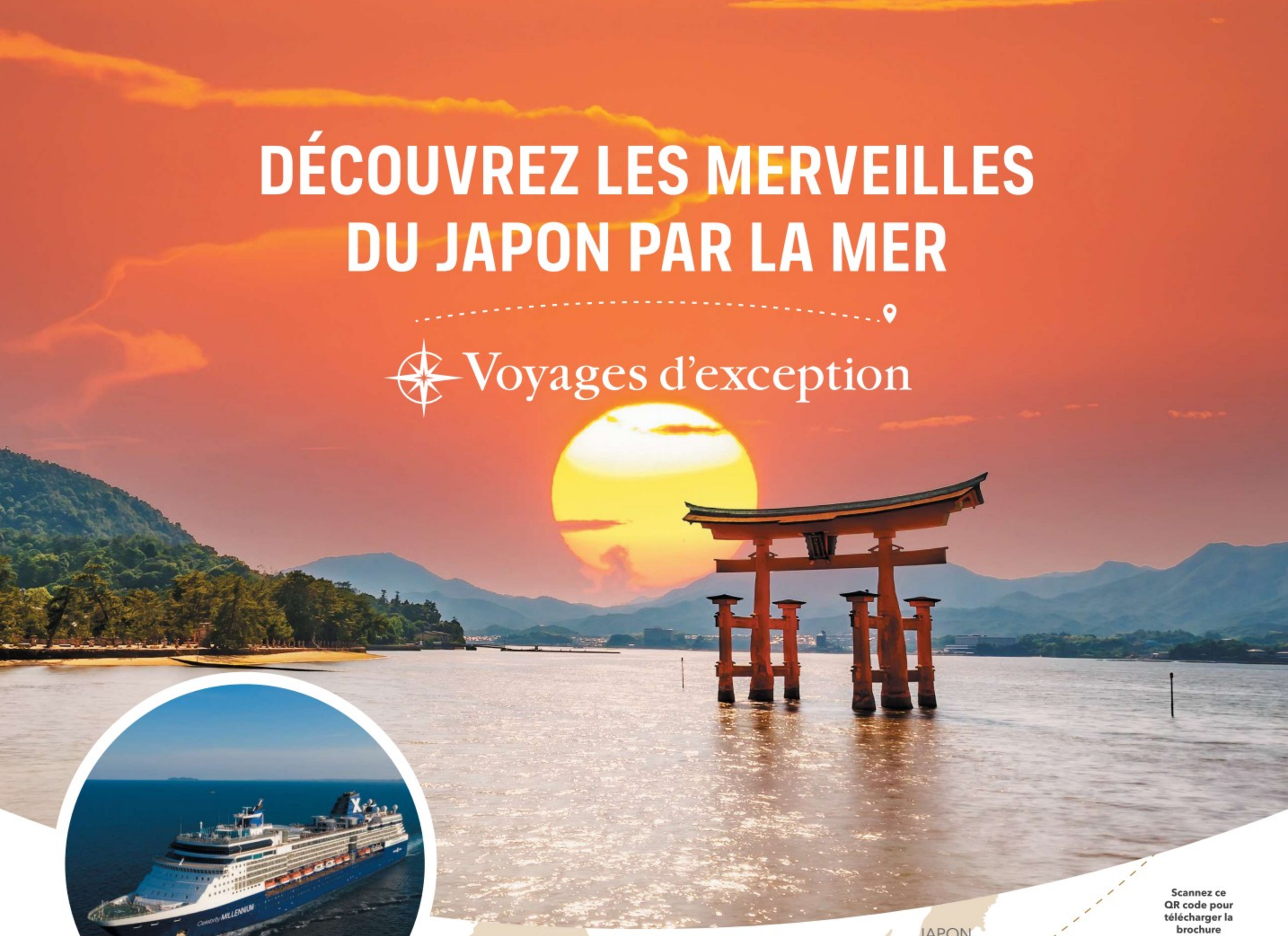
SOLUTION DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

VERTICALEMENT

67. ADEIQRU (+1)
68. AEOSUVZ
69. ADEMPR
70. BBEINORS
71. ERRSTTU
72. ACEILNOU (+2)
73. ACFILRTU
74. AAEGLNOU (+1)
75. ADEIORRU
76. ACINSTT
77. EEEGGN
78. AEMRTUUX
79. CDEEEIT
80. AEIIORSZ
81. EEINSSU (+1)
82. DILLNORU
83. EGIMNOR
84. ABILLNOT
85. ELRSSSUU
86. BDELORU (+1)
87. ACDEEIIR
88. AEINNTU (+1)
89. AEIMMNSTU (+2)
90. AAACDMNOR
91. EEEGGILN
92. EEEGNRR (+1)
93. CEIORSUV
94. DEEIINT (+1)
95. CEMOOPT
96. AAAIMRT
97. EEEINNRS
98. ABCEILRR (+1)
99. ADEEILN (+1)
100. AEGIIMT
101. CIOPRTU
102. EIJLNSU
103. CEEFNN
104. AEIMNPTU
105. AEFILLRTT
106. DEIORRUZ
107. EEILRU
108. EEIINNST (+2)
109. ADELPUX
110. IINORSTU
111. EINQSUU
112. CEEIRSX
113. AEIIMNNOS
114. EEIINRT
115. EGGINNS
116. ACEIRTTZ
117. AEMOPSTTY
118. BEKNOOOT
119. EMOORSXY
120. AACENNRST (+1)
121. ACFNORS (+2)
122. EEHIRSTT
123. AALLNT
124. AAINRSST
125. AEIISST
126. ADENSTT

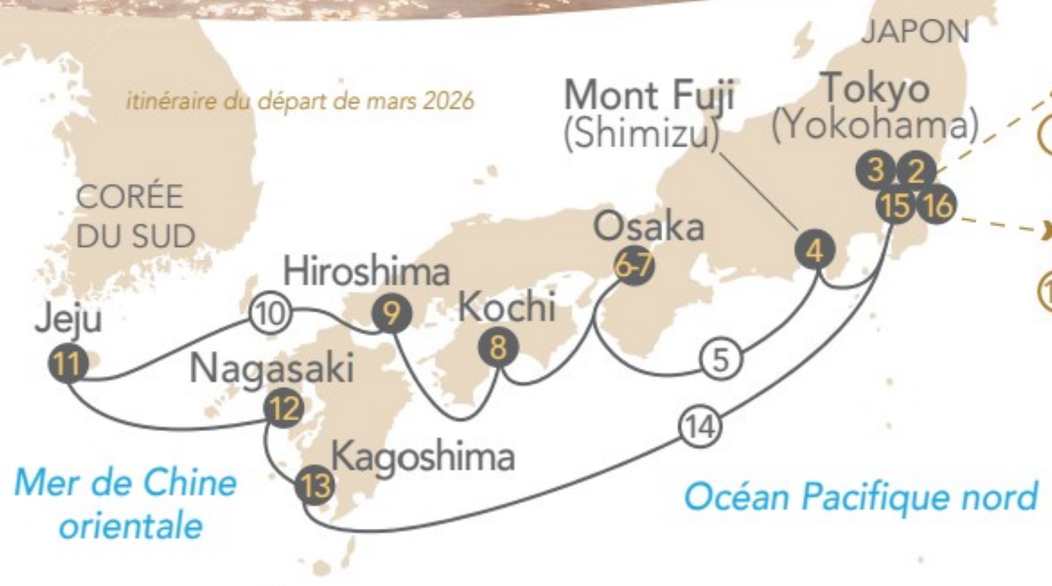
DÉCOUVREZ LES MERVEILLES DU JAPON PAR LA MER

Voyages d'exception



Celebrity Millennium
(1079 cabines)

À bord d'un navire haut de gamme, partez à la rencontre d'un Japon pluriel, entre tradition et modernité. Des cerisiers du printemps aux couleurs de l'automne, des **conférenciers de renom** éclairent chaque étape d'un regard culturel exigeant.



Scannez ce QR code pour télécharger la brochure

Itinéraire non contractuel, se référer aux brochures pour disposer de l'itinéraire précis et des CGV. Photos : F.C.G.©Adobe Stock - ©CelebrityCruises.

MARS • AVRIL • SEPT. • OCT. 2026

Dès **7 690 €**/pers.

depuis Paris, en pension complète
vols inclus

Avec vous à bord :

Franck Ferrand
mars 2026

Pascal Boniface
octobre 2026

CROISIÈRES FRANCOPHONES

ACCOMPAGNEMENT DEPUIS PARIS

CONFÉRENCIERS DE PRESTIGE

RÉSERVATIONS ET INFORMATIONS :

Tel : **01 75 77 87 48** - mail : **contact@voyages-exception.fr**
voyages-exception.fr/brochures (code JAPON)
ou dans votre **agence de voyage**

VOYAGES-EXCEPTION.FR